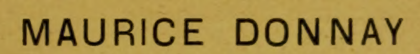

U d'/of OTTAWA
39003003766465


MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME QUATRIÈME

L'Autre Danger

Le Retour de Jérusalem

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1909

THÉATRE

IV

OUVRAGES DE MAURICE DONNAY

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

Théâtre. — Tome I : LYSISTRATA. — EUX ! — FOLLE ENTREPRISE. — ÉDUCATION DE PRINCE. . . . 1 vol.

— Tome II : AMANTS. — LA DOULOUREUSE. — L'AFFRANCHIE. . . . . 1 vol.

— Tome III : GEORGETTE LEMEUNIER. — LE TORRENT. — LA BASCULE. . . . . . . 1 vol.

— Tome IV : L'AUTRE DANGER. — LE RETOUR DE JÉRUSALEM. . . . . 1 vol.

En collaboration avec LUCIEN DESCAVES :

La Clairière, comédie en 5 actes. 1 vol. in-18. . 3 fr. 50

Oiseaux de passage, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME QUATRIÈME

L'Autre Danger

Le Retour de Jérusalem

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1909



Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande,

Dix exemplaires numérotés sur papier du Japon.

L'AUTRE DANGER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, sur la scène du *Théâtre-Français*, le 22 décembre 1902.

PERSONNAGES

FREYDIÈRES	MM.	LE BARGY.
ÉTIENNE JADAIN		DE FÉRAUDY.
ERNSTEIN		HENRY MAYER.
JADAIN PÈRE		JOLIET.
HEYBENS		DELAUNAY.
PRABERT		GARRY.
LUYNAIS		DEHELLY.
CLÉMENTIER		CROUÉ.
DE MEILLAN		RAMEIL.
UN JEUNE HOMME		LAUMONIER.
CLAIRE (MADAME JADAIN)	Mmes	BARTET.
MADELEINE		PIÉRAT.
MADAME JADAIN MÈRE		THÉRÈSE KOLB.
MADAME LACORTE		CÉCILE SOREL.
MADAME CHENEVAS		GÉNIAT.
MADAME ERNSTEIN		BERTINY.
MADEMOISELLE CHOSCONESCO . . .		ROBINNE.
MARIE		FAYLIS.

L'AUTRE DANGER

ACTE PREMIER

A Paris, au mois de juin, chez les Ernstein qui habitent un hôtel avec jardin; la plantation du décor est celle-ci :

Le jardin avec de grands arbres, une table, des fauteuils en paille ou en jonc de couleurs claires; à travers les arbres, on aperçoit la façade de l'hôtel et, par les fenêtres, un salon luxueux très éclairé; auprès d'une fenêtre, un piano recouvert d'une vieille étoffe. On descend du salon dans le jardin par une porte-fenêtre et les cinq ou six marches d'un perron qui règne tout le long de la façade de l'hôtel.

Au lever du rideau, un domestique dispose un plateau avec le café sur la table... puis, par la porte-fenêtre du salon, descendent dans le jardin Mme Ernstein, donnant le bras à Étienne Jadain, Claire Jadain donnant le bras à Ernstein, puis derrière, Freydières, de Meillan.

SCÈNE PREMIERE

CLAIRE JADAIN, JADAIN, MADAME ERNSTEIN, ERNSTEIN, FREYDIÈRES, DE MEILLAN.

MADAME ERNSTEIN.

J'ai fait servir le café dans le jardin... par cette chaleur, j'ai pensé que vous préféreriez le prendre dehors.

ÉTIENNE.

C'est une excellente idée.

CLAIRE.

C'est admirable d'avoir un parc en plein Paris.

ERNSTEIN.

Oh! un parc, c'est à peine un jardin.

CLAIRE.

C'est très grand!

ERNSTEIN.

C'est tout petit... on ne voit pas les murs à cause des arbres; mais ils ne sont pas loin.

ÉTIENNE.

C'est égal, je m'en contenterais.

CLAIRE.

Vous avez des arbres magnifiques!

MADAME ERNSTEIN.

Nous avons même un cerisier.

ÉTIENNE.

Un vrai cerisier?

MADAME ERNSTEIN.

Et qui donne de vraies cerises... nous en avons eu vingt-trois cette année.

ÉTIENNE.

Combien?

MADAME ERNSTEIN.

Vingt-trois; mon mari a même calculé que chaque cerise nous revenait à cinq mille francs... n'est-ce pas, Léon?

ERNSTEIN.

Oui... cinq mille trois cent soixante-quinze francs pour être exact.

ÉTIENNE.

Enfin! c'est déjà très heureux qu'il ait donné des cerises.

CLAIRE.

Si on peut appeler ça donner.

ERNSTEIN, *répétant avec complaisance.*

Oui, si on peut appeler ça donner... (*Tapant sur l'épaule de Jadain.*) Ce brave Jadain, ça fait plaisir de le revoir... ce vieux camarade. (*A Madame Jadain.*) Vous venez souvent à Paris, madame?

CLAIRE.

Oh! souvent, non. Nous y venons une fois chaque année, vers cette époque, pour voir ma sœur qui est mariée.

ERNSTEIN, *à Jadain.*

Ainsi, tu viens tous les ans à Paris et je ne te vois jamais. Dans les premières années qui ont suivi notre sortie de l'École, nous nous voyions encore assez souvent. Tu ne serais jamais passé par Paris sans venir me serrer la main. Tu me donnais de tes nouvelles de temps en temps... et puis, tout à coup, plus de nouvelles, plus rien... et encore cette fois-ci, si je ne t'avais pas rencontré par le plus grand des hasards...

ÉTIENNE.

Que veux-tu, mon cher ami, on se perd de vue, c'est forcé. D'abord, tu as séjourné assez longtemps en Tunisie.

ERNSTEIN.

C'est vrai.

ÉTIENNE.

Et puis, j'habite Grenoble... et puis, je me suis marié.

ERNSTEIN.

En voilà une raison! moi aussi, je me suis marié.

ÉTIENNE.

Nos situations sont tellement différentes. Ah! tu as marché, toi, à la bonne heure. Je savais que tu avais de grosses occupations, que tu t'étais lancé dans d'immenses affaires, alors; je me disais...

ERNSTEIN.

Tu te disais des bêtises. Tu savais bien que j'aurais toujours eu le plus grand plaisir à revoir un vieux camarade comme toi... plus qu'un camarade, un ami... car enfin nous étions très liés à l'École.

A ce moment, Mme Ernstein offre à Jadain un verre de liqueur.

MADAME ERNSTEIN.

Monsieur Jadain, de la chartreuse, du curaçao, du cognac?

ÉTIENNE.

Je prendrai un peu de cognac, madame.

ERNSTEIN, à Claire.

Je regrette, madame, que votre mari soit resté aussi longtemps sans venir me voir : cela a retardé pour moi le plaisir de vous connaître.

CLAIRE.

Vous êtes trop aimable.

ERNSTEIN.

Je ne savais pas que Jadain avait épousé une femme aussi charmante, tout à fait charmante. Alors, vous ne venez à Paris qu'une fois par an?

CLAIRE.

Oui.

ERNSTEIN.

C'est bien peu. Paris doit vous manquer, pourtant?

CLAIRE.

Pas du tout.

ERNSTEIN.

En tout cas, vous lui manquez.

CLAIRE.

Croyez-vous?

ERNSTEIN.

Cela ne fait pas de doute; mais vous êtes Parisienne?

CLAIRE.

Non, je suis Vendéenne.

ERNSTEIN.

La Vendée fait bien les choses.

Claire sourit et revient près des autres personnes.

MADAME ERNSTEIN.

Sentez-vous? Il commence à y avoir un peu de fraîcheur.

ERNSTEIN, à sa femme.

Ma chère amie, vous devriez mettre quelque chose sur vos épaules; j'ai peur que vous ne preniez froid.

DE MEILLAN.

Votre mari a raison, madame, n'oubliez pas que vous chantez vendredi.

MADAME ERNSTEIN, à son mari.

C'est vrai, ayez donc l'obligeance de faire dire à Armande de m'apporter mon boa de plumes. (S'adressant à Claire.) Et vous, madame, vous ne craignez pas que la fraîcheur...?

CLAIRE.

Merci, madame, il n'y a pas de danger.

ÉTIENNE.

Il n'y a pas de danger... Il n'y a pas de danger...

FREYDIÈRES.

Je vois, madame, que vous n'êtes pas plus prudente que lorsque vous étiez jeune fille.

ÉTIENNE.

Ah! monsieur, lorsqu'elle était jeune fille, elle obéissait sans doute à ses parents; mais moi, je n'ai aucune autorité sur elle.

CLAIRE.

Si vous écoutez les plaintes de mon mari, vous n'avez pas fini. Encore pour vous, elles sont nouvelles... mais moi qui les connais, je m'en vais.

FREYDIÈRES.

Restez, au moins pour vous défendre.

CLAIRE.

Je préfère compter sur vous.

Elle va rejoindre le groupe formé par Mme Ernstein, Ernstein et de Meillan.

ÉTIENNE.

Les femmes ne sont vraiment pas prudentes.

FREYDIÈRES.

C'est certain.

ÉTIENNE.

Ma femme ne pensait pas, en venant ici ce soir, retrouver un ami d'enfance.

FREYDIÈRES.

Non... n'est-ce pas?

ÉTIENNE.

Vous avez été élevés ensemble, pour ainsi dire?

FREYDIÈRES.

Oui... vous savez ce qu'est l'existence en province, dans une petite ville; nos familles se voyaient beaucoup... les maisons de nos parents étaient voisines.

ÉTIENNE.

C'est une jolie ville, Clisson.

FREYDIÈRES.

C'est une vieille ville charmante, malheureusement, elle se modernise de jour en jour.

ÉTIENNE.

Vous n'étiez pas à notre mariage, n'est-ce pas?

FREYDIÈRES.

Non, je n'y étais pas.

ÉTIENNE.

C'est ça... parce que je ne me rappelle pas vous avoir vu et je me souviens très bien d'avoir été présenté à vos parents.

FREYDIÈRES.

Oui, j'étais à Paris, je passais un examen de droit ce jour-là.

ÉTIENNE.

Et ils vont bien, vos parents?

FREYDIÈRES.

Je n'ai plus que ma mère.

ÉTIENNE.

Ah! Enfin, vous avez fait parler de vous depuis ce temps-là.

FREYDIÈRES.

Oh!

ÉTIENNE.

Chaque fois que vous plaidiez une cause retentissante, nous lisions votre nom dans les journaux : Maître Freydières! et je disais à ma femme : « Tu vois, ton ami d'enfance est devenu un avocat célèbre. »

Cependant, Armande, la femme de chambre, a apporté un boa qu'elle a posé sur les épaules de Mme Ernstein.

MADAME ERNSTEIN.

Croyez-vous qu'il a fait une chaleur aujourd'hui! Et ce n'est pas fini : il paraît que nous allons avoir un été abominable.

FREYDIÈRES.

A quoi voyez-vous ça?

MADAME ERNSTEIN.

On a observé des taches sur le soleil.

ERNSTEIN.

Oh! le sale!

MADAME ERNSTEIN.

C'est affreux de rester à Paris par un temps pareil.

CLAIRE.

Vous êtes obligée, madame, de rester.

MADAME ERNSTEIN.

Obligée... c'est-à-dire qu'il y a une fête de charité, à la fin de la semaine, chez la duchesse de Mortagne, et une garden-party avec une représentation théâtrale.

FREYDIÈRES.

Ce sera charmant!

MADAME ERNSTEIN.

Et je dois chanter un duo avec M. de Meillan; mais après, je partirai pour la campagne.

FREYDIÈRES.

Voilà encore un préjugé, la campagne! Paris est cent fois préférable, quand on est installé comme vous l'êtes. A quoi bon quitter ça pour aller en Touraine, où il fait beaucoup plus chaud qu'ici?

MADAME ERNSTEIN, accablée.

C'est vrai.

FREYDIÈRES.

Et ce soir, regardez quel calme, quel silence! On peut se croire loin de Paris. Vous avez des fleurs, des arbres, un cerisier, vous entendez les oiseaux chanter.

ERNSTEIN.

Nous avons même trois poissons rouges dans un petit bassin en marbre.

FREYDIÈRES.

Que voulez-vous de plus? C'est absolument la campagne.

MADAME ERNSTEIN.

Aimez-vous les poissons rouges, madame?

CLAIRE.

Mon Dieu, madame, je ne les crains pas.

MADAME ERNSTEIN.

Moi, je les adore, j'en suis folle, je les trouve exquis. (Rêveuse.) Souvent je m'amuse à les regarder pendant des heures... je me demande à quoi ils peuvent penser.

FREYDIÈRES.

Et vous?

MADAME ERNSTEIN.

Je pense que vous êtes un insolent... Vous êtes à Paris pour quelque temps, madame?

CLAIRE.

Nous repartons demain matin.

MADAME ERNSTEIN.

Déjà!... Vous habitez Grenoble, je crois?...

CLAIRE.

Oui, Grenoble.

MADAME ERNSTEIN.

Je ne connais pas du tout... C'est joli?

CLAIRE.

C'est une jolie ville de province.

FREYDIÈRES.

On y fabrique des gants. On a élevé une statue à M. Jouvin, tandis que Stendhal n'a pas même son buste.

MADAME ERNSTEIN.

Et alors?

FREYDIÈRES.

Alors, c'est tout.

MADAME ERNSTEIN

Ah! je croyais que vous alliez raconter une histoire.

FREYDIÈRES.

Je m'en garderais bien.

MADAME ERNSTEIN.

C'est drôle de parler pour ne rien dire.

FREYDIÈRES.

N'est-ce pas?

MADAME ERNSTEIN.

Et il faut que vous repartiez demain?

CLAIRE.

Oui, mon mari n'avait que quinze jours de congé et il faut qu'il soit à son poste vendredi matin.

ERNSTEIN, à Jadain.

Tu es encore assez tenu?

ÉTIENNE.

Je suis très tenu... J'ai tout juste un mois de vacances que je prends en deux fois... tu sais bien ce que c'est qu'une administration; on n'est pas du tout son maître; il faut être là, même s'il n'y a pas grand'chose à faire. Avant tout, il ne faut pas déplaire aux grands chefs!

MADAME ERNSTEIN.

Mais tu ne dois plus trembler devant les grands chefs, et tu dois avoir au chemin de fer une situation qui te permet...

ÉTIENNE.

Mais pas du tout, on avance très lentement dans ces boîtes-là... à moins d'être recommandé. Oh! alors, ça va tout seul... Ah! ce n'est pas une carrière brillante... on a bien des déboires et des désillusions.

ERNSTEIN.

Tu fais toujours des ponts?

ÉTIENNE.

Oui, des ponts, des gares, des magasins... enfin toutes les études qui concernent ma section.

ERNSTEIN.

Ça t'intéresse?

ÉTIENNE.

Oh! ce n'est pas passionnant... c'est toujours la même chose... alors, ça devient de la routine; on s'abrutit et, sans être envieux, on ne peut s'empêcher de se dire que ce n'était pas la peine de sortir le premier de l'École pour voir les autres passer devant soi.

ERNSTEIN.

C'est vrai, tu es sorti le premier de l'École.

ÉTIENNE.

Oui... tu vois que ça ne m'a pas servi à grand'chose.

ERNSTEIN.

Je me rappelle, tu étais un sujet tout à fait remarquable... C'est même toi qui m'as fait mon projet de sortie, et c'est grâce à toi que j'ai mérité mon diplôme d'ingénieur, l'avant-dernier, il est vrai.

FREYDIÈRES.

Ah! il y en avait un après vous?

ERNSTEIN.

Oh! si je n'ai pas eu le dernier, c'est parce que mon oncle faisait partie du conseil d'administration de l'École. Alors, par considération pour lui...

FREYDIÈRES.

J'ai un petit cousin qui est dans un collège de religieux. Il est toujours le vingt-deuxième sur vingt-trois et, comme je lui demandais un jour qui était ce vingt-troisième, il m'a répondu que c'était un petit garçon qui n'existait pas.

ÉTIENNE.

Comment qui n'existait pas?

FREYDIÈRES.

Oui, c'était un élève que les bons pères avaient inventé pour que mon petit cousin ne fût pas le dernier. De cette façon, l'enfant ne se décourageait pas et ses parents n'étaient pas humiliés.

ERNSTEIN

Eh bien! on m'a traité comme votre petit cousin.

FREYDIÈRES.

Enfin, vous étiez le dernier.

ÉTIENNE.

Ça ne t'a pas empêché de réussir.

FREYDIÈRES.

Parbleu, sans ça, il ne s'en vanterait pas, et même, il y met de la coquetterie?

ERNSTEIN.

De la coquetterie?

FREYDIÈRES.

C'est un sentiment bien naturel : quand on a passé pour un crétin aux yeux de toute une promotion, il y a un rare plaisir à en appeler de ce jugement précisément devant le premier de cette promotion.

ÉTIENNE.

Les premiers sont les derniers.

FREYDIÈRES.

Ce n'est pas une vérité absolue; mais, en général, ces classements d'École sont bien illusoires et la vie se charge de les modifier. Un concours de sortie, comme le nom l'indique, n'est pas une arrivée, mais un départ pour l'existence. Ça m'a toujours fait l'effet de ces courses de cyclistes où deux cents coureurs sont enga-

gés; on est bien obligé de les mettre sur plusieurs rangs et on tire au sort les numéros; mais ceux du dernier rang n'ont pas moins de chances que ceux du premier, parce que la route est longue et semée de difficultés de toute sortes : montées rapides, descentes vertigineuses, tournants dangereux.

ÉTIENNE.

Nécessairement, il y a, à l'heure actuelle, dans toutes les carrières, un tel encombrement! Et puis, il faut tout dire, il y a la chance... la chance! Quand je songe à la carrière rapide, foudroyante de quelques-uns de nos camarades! Tiens! tu as connu Devigny à l'École?

ERNSTEIN.

Oui, je me rappelle.

ÉTIENNE.

Ça n'était pas un aigle.

ERNSTEIN.

Je ne me souviens pas de lui comme d'un aigle.

FREYDIÈRES.

Et ça vous aurait frappé.

ÉTIENNE.

Eh bien! voilà un garçon... en sortant de l'École, il était entré comme dessinateur, à Lille, chez un fabricant de machines à vapeur, qui avait des filles. Devigny était très joli garçon... l'aînée des filles l'a remarqué... elle l'a même remarqué à un tel point qu'elle est devenue enceinte. Naturellement, Devigny a épousé; le beau-père est mort et son gendre est maintenant à la tête d'une belle usine.

FREYDIÈRES.

Moi, je trouve ça très bien.

ÉTIENNE.

C'est piquant... je le reconnais... c'est piquant; mais c'est pour vous dire par quels moyens on arrive maintenant.

ERNSTEIN.

Il ne faut pas généraliser.

ÉTIENNE.

Devigny a profité d'un physique avantageux; mais comment expliquer la fortune d'un homme comme Harduc, par exemple?... Alors, non, Harduc, enfin!... songe donc, Harduc.

FREYDIÈRES.

Qui est-ce donc, ce Harduc?

ÉTIENNE.

Imaginez-vous le garçon le plus médiocre, qui ne savait rien de rien, qui ne comprenait rien à rien. A la dernière Exposition, à force d'intrigues et de protections il obtient des petits travaux à faire, entre autres un kiosque à gaufres qu'il avait élevé sur un rocher, au milieu d'un petit lac. Au premier coup de vent, le kiosque est tombé à l'eau. Eh bien, on l'a décoré et il est à présent architecte du gouvernement, comblé d'honneurs, parce qu'il est le fils de son père. Et combien pourrais-je vous en citer comme celui-là! D'ailleurs, tu le sais bien, il n'y a qu'à feuilleter l'Annuaire de l'École : c'est très édifiant.

FREYDIÈRES.

L'Annuaire? c'est un livre admirable et d'un enseignement merveilleux. Par où en sont les autres, on constate exactement où l'on en est soi-même. Excellent exercice de comparaison! On s'enorgueillit du chemin que l'on a fait, on plaint ceux qui sont restés en arrière, dans une situation inférieure, à leur place en un mot; mais, contre ceux qui sont arrivés aux plus

hautes situations, on s'indigne, on s'étonne tout au moins, et c'est l'ensemble de ces sentiments : mépris, égoïsme, jalousie et même haine, qui constitue, à proprement parler, la Camaraderie.

ERNSTEIN.

Il y a du vrai dans ce que vous dites.

Un silence.

ÉTIENNE.

Et ton cousin, le constructeur, Georges Ernstein, qu'est-ce qu'il devient ?

ERNSTEIN.

Ah ! mon pauvre cousin, il n'a pas eu de chance, lui... il est complètement ruiné... avec ça, pas de santé, incapable de remonter sur sa bête.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que tu me dis là ? Mais c'est tout nouveau ?

ERNSTEIN.

Oh ! ce n'est pas vieux, il y a deux mois.

ÉTIENNE.

Alors, sa maison ?

ERNSTEIN.

Je la reprends... je lui avais prêté deux cent mille francs, je ne tenais pas à les perdre, je ne voulais donc pas le laisser faire faillite. D'abord, c'est mon cousin, nous portons le même nom, et puis c'était le seul moyen que la maison ne fût pas revendue dans des conditions désastreuses.

ÉTIENNE.

Tu as bien fait.

ERNSTEIN.

De sorte que me voilà à la tête d'un atelier de constructions métalliques. Il faut même que je trouve quelqu'un pour s'occuper de la partie technique, parce que moi !... Tu ne connaîtrais pas quelqu'un par hasard ?

ÉTIENNE.

Ma foi, non.

ERNSTEIN.

Mais, au fait, j'y pense. Puisque tu ne parais pas satisfait de ta situation dans ton chemin de fer, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi?

ÉTIENNE.

Venir avec toi, comment?

ERNSTEIN.

Comme directeur associé. Tu aurais des appointements fixes, une part dans les bénéfices. Pour ça, je suis tranquille, nous nous mettrions toujours d'accord. Plus tard, tu pourrais me racheter la maison. Eh bien, qu'en dis-tu?

ÉTIENNE.

Je ne sais pas... tu me proposes ça, comme ça, tout à coup.

Il regarde Claire.

ERNSTEIN.

Tu regardes ta femme... tu as raison... il faut toujours regarder sa femme, surtout quand elle est jolie. Voyons, qu'en pensez-vous, madame?

CLAIRE.

Oh! dans ces questions-là, mon mari est seul juge. En tout cas, il faut réfléchir.

ERNSTEIN.

Réfléchir à quoi?... Je connais Jadain... c'est un ancien camarade... un ami... je sais ce qu'il vaut.

CLAIRE.

Croyez-vous que ce nouveau genre de travaux puisse lui convenir?... Ça demande peut-être un apprentissage?

ÉTIENNE.

Mais, ma chère amie, je ferais chez Ernstein ce que

je fais depuis douze ans au chemin de fer; ce sont les mêmes travaux... je connais ce métier-là.

ERNSTEIN.

Et puis, avec toi, je pourrais faire des choses très intéressantes. Ainsi, pour commencer, je suis très lié avec Harduc.

ÉTIENNE, méfiant.

L'homme au kiosque?

ERNSTEIN.

Précisément, et, par lui, j'obtiendrai des travaux importants pour l'Exposition dont il est un des grands lamas. Tu vois qu'il ne faut pas en dire de mal.

ÉTIENNE, très sincère.

Mais je n'en ai pas dit de mal; son kiosque est tombé dans l'eau, ça peut arriver à tout le monde.

ERNSTEIN.

Je te le répète, il y a des choses très intéressantes à faire. D'ailleurs, si tu veux venir avec moi, dans mon cabinet, je te montrerai les plans. Harduc me les a prêtés justement ces jours-ci. Tu peux te rendre compte, ça ne t'engage à rien.

ÉTIENNE.

Oh! certainement.

Les deux hommes remontent en causant vers l'hôtel.

SCÈNE II

FREYDIÈRES, CLAIRE, MADAME ERNSTEIN, DE MEILLAN.

Ernstein et Étienne sont partis. Pendant la conversation qui précède, Mme Ernstein et de Meillan n'ont cessé de causer à voix basse, complètement isolés.

FREYDIÈRES, à Claire.

Vous savez qu'Ernstein considère déjà la chose comme faite.

CLAIRE.

Il va un peu vite.

FREYDIÈRES.

Il est comme ça en tout et, quand ses décisions sont mauvaises, il a du moins l'excuse de les avoir prises rapidement.

CLAIRE.

Ce n'est pas une excuse.

MADAME ERNSTEIN.

Que sont donc devenus ces messieurs ?

FREYDIÈRES.

C'est étonnant comme vous êtes à la conversation !

MADAME ERNSTEIN.

Vous disiez des choses qui n'avaient aucun intérêt.

FREYDIÈRES.

Ces messieurs sont en train d'examiner les plans de la prochaine Exposition ; votre mari veut entreprendre des travaux considérables !

MADAME ERNSTEIN.

Ah ! (Un silence.) Dites donc, Meillan, vous savez que vous n'êtes pas ici pour vous amuser. Nous avons à travailler.

FREYDIÈRES.

Qu'est-ce que vous allez faire ?

MADAME ERNSTEIN.

Nous allons répéter les duos que nous devons chanter vendredi à la garden-party de la duchesse de Mortagne.

FREYDIÈRES.

Comme ça, après dîner, vous n'aurez pas de voix.

MADAME ERNSTEIN.

Il faut bien que nous répétions, nous n'avons plus

beaucoup de temps... mardi, mercredi, jeudi, vendredi, c'est dans quatre jours, et Meillan n'est jamais libre dans la journée; on ne peut pas mettre la main dessus.

FREYDIÈRES.

C'est à se demander où il passe ses après-midi.

MADAME ERNSTEIN.

Alors, je profite de ce qu'il est là. (A Claire.) Vous voyez, madame, que je ne me gêne pas. Vous m'excusez.

CLAIRE.

Mais, vous avez bien raison, madame.

MADAME ERNSTEIN.

D'ailleurs, comme nous chantons en plein air chez la duchesse, vous pouvez nous rendre un service : c'est de nous écouter d'ici et vous nous direz si l'on nous entend, si la voix porte. Vous voulez bien?

FREYDIÈRES.

Certainement. Qu'est-ce que vous allez chanter?

MADAME ERNSTEIN.

Les duos des *Poèmes d'amour*. Venez-vous, Meillan?

DE MEILLAN.

Je suis à vos ordres, madame.

Ils se dirigent vers la maison. Freydières et Claire restent seuls.

SCÈNE III

FREYDIÈRES, CLAIRE.

FREYDIÈRES.

La façon dont Mme Ernstein se débarrasse de nous et nous prie de rester à notre place ne manque pas d'une certaine désinvolture.

CLAIRE.

Il n'y a là rien que de très naturel.

FREYDIÈRES.

Oui... Enfin!... Comment trouvez-vous M. de Meillan?

CLAIRE.

Distingué... C'est un très joli garçon.

FREYDIÈRES.

Voilà pour le physique.

CLAIRE.

Autrement, je n'ai guère pu le juger. Il n'a pas ouvert la bouche.

FREYDIÈRES.

Il ne l'ouvre que pour chanter et, il faut être juste, il chante bien.

CLAIRE.

Ah!

FREYDIÈRES.

Vous allez l'entendre. C'est même en chantant qu'il a touché le cœur de Mme Ernstein. Vous savez qu'elle en est folle?

CLAIRE.

Pourquoi dites-vous cela?

FREYDIÈRES.

Parce que c'est' la vérité. D'ailleurs, vous vous en êtes fort bien aperçue.

CLAIRE.

Moi?... Pas du tout.

FREYDIÈRES.

Allons donc?

CLAIRE.

Je vous assure que non. Mon caractère n'est pas de

soupçonner le mal comme ça, sans savoir. Et puis, même en supposant que ce soit vrai, il est étrange que vous parliez si légèrement d'un amour qui est peut-être toute la vie de cette femme et qu'elle croit secret.

FREYDIÈRES.

Je vous en parle légèrement, parce que c'est ainsi qu'il convient de parler de choses légères. Et puis enfin, ce n'est pas un secret. Mme Ernstein ne cache pas cette liaison, pas assez même... elle l'affiche presque... Vous voyez combien elle se gêne peu devant vous qu'elle voit ce soir pour la première fois; c'est une femme que son mari délaisse et qui se console.

CLAIRE.

C'est très malheureux.

FREYDIÈRES.

Oui, c'est malheureux. Elle était charmante, cette petite Mme Ernstein, quand elle s'est mariée; elle aimait son mari, elle ne demandait qu'à lui rester fidèle jusqu'au dernier jour; mais Ernstein n'a vraiment pas fait ce qu'il fallait pour ça. Alors, elle a cherché des distractions : elle était musicienne, elle avait une jolie voix, elle s'est jetée à cœur perdu dans la musique.

CLAIRE.

Elle est entrée en musique comme on entre en religion.

FREYDIÈRES.

A peu près, et ce qui devait arriver est arrivé, elle a rencontré le ténor... le ténor!

CLAIRE.

Et puis, elle n'a pas d'enfant.

FREYDIÈRES.

Ça n'aurait rien empêché.

CLAIRE.

Si elle avait aimé cet enfant...

FREYDIÈRES.

Vous croyez donc qu'on ne peut être à la fois amante et mère?

CLAIRE.

A la fois... non; il faut choisir.

FREYDIÈRES.

Qu'en savez-vous?

CLAIRE.

C'est vrai, au fait, on ne sait pas.

FREYDIÈRES.

Vous avez des enfants?

CLAIRE.

J'ai une grande fille.

FREYDIÈRES.

Oh! si grande que ça?...

CLAIRE.

Elle a déjà douze ans...

FREYDIÈRES.

Elle est jolie, votre fille?

CLAIRE.

Comment voulez-vous que je vous réponde? Pour moi, pour moi, elle est la plus jolie; mais elle vous paraîtrait peut-être insignifiante.

FREYDIÈRES.

Elle vous ressemble?

CLAIRE.

On le trouve.

FREYDIÈRES.

Alors, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

CLAIRE.

C'est vrai, je fais de la modestie et c'est absurde, car ce n'est pas parce que c'est ma fille...

FREYDIÈRES, souriant.

Naturellement...

CLAIRE.

Mais elle est adorable.

FREYDIÈRES.

Alors, elle est jolie.

CLAIRE.

Étrange. (Elle se reprend.) Oh ! non. Oh ! non, c'est trop... comment dirais-je ?... spéciale. Oui, c'est ça, spéciale. Et puis, elle a une âme délicate, un cœur charmant...

FREYDIÈRES.

Comment s'appelle-t-elle ?

CLAIRE.

Madeleine.

A ce moment, on entend les premiers accords du premier duo des *Poèmes d'amour*.

FREYDIÈRES.

Quelle drôle de chose que la vie !... Ce matin encore...

Mais il ne continue pas.

CLAIRE.

Ce matin encore ?

FREYDIÈRES.

Je vous dirai ça tout à l'heure, laissons passer ce duo...

On entend la voix de Meillan qui commence :

Ouvre tes yeux bleus, ma mignonne,
Voici le jour !

Puis la voix de Mme Ernstein qui finit :

Et le grand soleil qui nous brûle
Est dans mon cœur !

CLAIRE.

Mme Ernstein a une très jolie voix.

FREYDIÈRES.

Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, c'est à elle. Ça lui fera bien plus de plaisir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME ERNSTEIN,
à la fenêtre du salon.

MADAME ERNSTEIN.

Est-ce qu'on nous entend?

FREYDIÈRES.

On n'entend que vous!

CLAIRE.

C'est ravissant!

MADAME ERNSTEIN.

Alors, ça va bien?

CLAIRE.

Très bien.

MADAME ERNSTEIN.

Où donc êtes-vous?... Je ne vous vois pas.

FREYDIÈRES.

Nous sommes exactement à la place où vous nous avez laissés. Nous n'avons pas bougé.

MADAME ERNSTEIN.

Je ne vous vois pas du tout.

FREYDIÈRES.

Il y a des arbustes qui nous cachent.

MADAME ERNSTEIN.

Et vous, est-ce que vous nous voyez?

FREYDIÈRES.

Non, pas du tout.

Mme Ernstein rentre.

SCÈNE V

FREYDIÈRES, CLAIRE.

CLAIRE.

Pourquoi dites-vous ça? Puisque nous les voyons très bien à travers le feuillage?

FREYDIÈRES.

Pourquoi j'ai dit ça?... (On voit de Meillan et Mme Ernstein s'embrasser.) Tenez!... Regardez... j'ai dit ça pour ça!

CLAIRE, riant.

Oh! mais c'est une trahison!

FREYDIÈRES.

C'est une complicité. Il faut toujours protéger les amoureux.

CLAIRE.

Comme ils sont imprudents!... Son mari qui est à côté... et nous ici qui les voyons... un domestique pourrait venir...

FREYDIÈRES.

Ils ne pensent pas à tout ça.

De Meillan et Mme Ernstein s'embrassent encore.

CLAIRE.

C'est très amusant; la musique a tout à fait cessé.

FREYDIÈRES.

Une autre commence. Je vous disais tout à l'heure : quelle drôle de chose que la vie! Nous voilà tous les deux, ce soir, dans ce jardin. Ah! je ne savais pas, en venant dîner ici, que je vous rencontrerais.

CLAIRE.

C'est vrai?

FREYDIÈRES.

Ernstein m'a téléphoné seulement ce matin de venir dîner avec de Meillan et un de ses anciens camarades d'École dont il ne me disait même pas le nom. Alors, quand je suis entré dans ce salon et que je vous ai aperçue, je me suis senti pâlir... vous avez bien dû le voir d'ailleurs?

CLAIRE.

Je n'ai pas remarqué.

FREYDIÈRES.

Ah! vous n'avez pas remarqué, c'est possible. Enfin, de vous voir là, après treize ans... comprenez donc, c'est toute une époque de ma jeunesse qui ressuscitait soudain. Pendant tout le temps de ce dîner, je vous regardais... vous n'avez pas changé.

CLAIRE.

Vous êtes trop aimable.

FREYDIÈRES.

Certes, la jeune fille que j'ai connue est devenue une femme; mais ça n'a pas été chez vous comme chez d'autres une transformation, non, c'est une continuation; c'est autre chose et c'est la même chose. La profonde expression de votre regard, la douceur prenante de votre voix, l'harmonie de vos gestes, tout ce qui fait votre grâce infinie, rien de tout cela n'a changé... Alors, une foule de sentiments que je croyais... ou plutôt qui n'étaient que... enfin, je suis très ému! Mais vous? vous?

CLAIRE.

Moi?

FREYDIÈRES.

Oui, vous. Ça ne vous a rien fait de me revoir?

CLAIRE.

J'ai été surprise.

FREYDIÈRES.

Oui, vous avez été surprise d'abord... mais maintenant?

CLAIRE.

Ça me fait plaisir.

FREYDIÈRES, brusquement.

Ah! vous ne dites pas le mot qu'il faut.

CLAIRE

Je dis ce que je pense. Mais vous, vous me parlez avec une brusquerie!

FREYDIÈRES.

Oh!

CLAIRE.

Vous feriez croire... ma parole d'honneur, je ne sais pas, moi...

FREYDIÈRES.

Oui, je sais ce que vous pensez. Je n'ai pas le droit de vous parler ainsi. Il n'y a rien eu entre nous. Non, évidemment, il n'y a rien eu au sens vulgaire où l'on entend y avoir quelque chose... et, pourtant, il y a eu tout. Il y a eu six années passées l'un près de l'autre, dans l'intimité la plus tendre, la plus fervente. Il y a eu mes rêves, mes espérances, mes désirs... il est impossible que vous ayez oublié tout cela.

CLAIRE.

C'était un roman d'enfants, comme il y en a tant.

FREYDIÈRES.

Vous n'étiez pas une enfant : six mois après, vous épousiez M. Jadain. Je n'ai pas voulu assister à ce mariage, d'ailleurs... Je vous détestais.

CLAIRE, souriant.

J'espère que maintenant vous m'avez pardonné?

FREYDIÈRES.

Je ne sais pas.

CLAIRE.

Vous ne pouviez pourtant pas m'épouser, vous étiez si jeune.

FREYDIÈRES.

C'est vrai, nous sommes du même âge.

CLAIRE.

Vous avez même un an de moins que moi.

FREYDIÈRES.

Pourtant, il faut bien croire que l'impression qu'a faite une jeune fille sur un cœur de dix-huit ans peut être profonde... ineffaçable... c'est bête, n'est-ce pas, ce que je dis? Oh! je le sens bien. Enfin, qu'est-ce que vous croyez?

CLAIRE.

Je crois... je crois... Mon Dieu, je crois qu'en ce moment vous êtes en train de vous suggestionner vous-même et que ma présence soudaine a, pour quelques heures, tiré de l'oubli où elle était raisonnablement ensevelie votre première et lointaine aventure d'amour.

FREYDIÈRES.

Eh bien! vous vous trompez... je ne vous ai jamais oubliée et vous devez me croire... car, pour vaincre la pudeur que j'éprouve à vous dire des choses qui peuvent vous paraître aussi banales, il faut que moi-même je me sente profondément sincère. Autrement, ce serait trop

facile et ridicule... et inutile, puisque vous repartez demain et que je ne vous reverrai peut-être jamais. Voyez-vous, par cela seul que nous avons été élevés ensemble, que nous avons vu les mêmes horizons, il y a entre nous mille rapports de sensibilité qui nous lient plus étroitement que nous ne le pensons nous-mêmes, et, si lointain que vous apparaisse ce premier amour, j'y suis resté fidèle.

CLAIRE.

ous allez un peu loin.

FREYDIÈRES.

ais oui, fidèle par le souvenir.

CLAIRE.

Ah! bien!

FREYDIÈRES.

Évidemment, j'ai eu des liaisons, mais pas bien dangereuses.

CLAIRE.

Mlle Blanche Guillot, par exemple.

FREYDIÈRES.

Mais comment savez-vous?

CLAIRE.

La renommée... Vous êtes célèbre... On s'occupe de vous.

FREYDIÈRES.

C'est bien agréable.

CLAIRE.

Non, je vous taquine... j'ai appris ça par hasard, il y a deux ans, pendant un séjour à Paris. Nous étions allés voir une pièce dans laquelle cette personne jouait et, pendant un entr'acte, des gens parlaient d'elle dans une loge à côté de la nôtre et quelqu'un disait : « Elle est avec Freydières. » Voilà!... Vous avez l'air contrarié... Je me mêle de ce qui ne me regarde pas?

FREYDIÈRES.

Pas du tout... pas du tout... D'ailleurs, elle vous ressemble... je ne dis pas ça pour les besoins de la cause; vous avez pu le constater vous-même, puisque vous l'avez vue.

CLAIRE.

C'est vrai... c'est sans doute ce que vous entendez par votre fidélité.

FREYDIÈRES.

Oui, il y a des hommes qui, dans des circonstances et sous des formes différentes, restent fidèles au même idéal, au même type de femme.

CLAIRE.

C'est dangereux pour celles qui aiment ces hommes-là : elles ont à craindre toutes les femmes qui leur ressemblent.

FREYDIÈRES.

C'est moins dangereux que si elles avaient à craindre toutes les femmes qui ne leur ressemblent pas... il y en a bien davantage.

CLAIRE.

Évidemment.

FREYDIÈRES.

Mais, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, on voudrait oublier, souvent on ne le pourrait pas et, quand bien même on ne garderait pas un culte fervent pour une certaine femme, mille images d'elle se sont formées dans le cerveau, qu'une musique, un parfum, une couleur de ciel, un arbre, un mot, les détails extérieurs les plus insignifiants, font réapparaître avec une netteté singulière. C'est une mémoire spéciale dont quelques êtres sont doués, une mémoire sentimentale. Ainsi, je ne peux pas entendre un air que vous avez joué, sans être plongé dans une mélancolie, un regret profonds... Et alors, vous m'apparaissez dans le salon

de la vieille maison de Clisson, le salon blanc et or, avec les meubles recouverts de velours rouge et, sur la cheminée, l'éléphant de bronze qui porte sur son dos une pendule que surmonte un amour doré. Je vous vois, je vous vois assise devant votre piano et, à un ruban près, je pourrais vous décrire quelle robe vous aviez ce jour-là.

CLAIRE.

C'est curieux.

FREYDIÈRES.

C'est très curieux.

CLAIRE.

Comment faut-il dire?

FREYDIÈRES.

Non, non, vous dites bien... c'est curieux. Tenez, il y a cinq ans, après votre mariage, lorsque mon père est mort, nous suivions, pour le conduire au cimetière, ce chemin creux que l'on appelle la Cavée et où nous nous sommes promenés si souvent ensemble.

CLAIRE.

Oui, je me rappelle.

FREYDIÈRES.

C'était un matin d'été. Pourquoi me suis-je rappelé tout à coup une matinée semblable où nous suivions le même chemin? C'était la première fois que vous mettiez ce parfum dont vous vous servez encore, n'est-ce pas?... Je l'ai reconnu...

CLAIRE.

Oui.

FREYDIÈRES.

Vous en aviez trop mis.

CLAIRE.

Comme quand on commence.

FREYDIÈRES.

Et vous attiriez un essaim de guêpes que vous eni-

vriez. J'étais fort occupé à les chasser... vous riiez et vous aviez très peur. Vous portiez une robe de toile blanche semée de petits bouquets d'œillets et un grand chapeau tout blanc garni de roses trémières avec des dentelles qui retombaient.

CLAIRE.

Oui, c'est vrai, je me rappelle.

FREYDIÈRES.

Eh bien! dans cette circonstance affreuse, tandis que je marchais derrière le cercueil de mon père, c'est donc à vous que je pensais! C'est curieux, n'est-ce pas? Et, par un soir comme celui-ci, croyez-vous que vous auriez besoin d'être près de moi, pour que je revoie d'autres soirs de douceur et d'étoiles où nous étions assis dans le jardin, l'un à côté de l'autre, où je vous tenais la main dans l'ombre, et rien qu'à la tenir, cette petite main que j'adore et qui est bien la main de votre âme, il me semblait que je vous possédais tout entière. (Il lui prend la main pendant ces dernières paroles.) A quoi pensez-vous?

CLAIRE, lentement.

Je pense à tout ce que vous me dites. Je ne savais pas que vous m'aviez aimée ainsi.

FREYDIÈRES.

Et ça vous fait plaisir?

CLAIRE.

Je trouve cela très doux... je suis très émue... très troublée...

FREYDIÈRES.

C'est vrai?

CLAIRE.

Oui... mais à quoi bon parler de tout cela? A quoi nous sert-il d'évoquer ainsi le passé?... Et puis, demain, je

reprends ma vie tranquille entre ma fille que j'adore et mon mari...

FREYDIÈRES.

Que vous estimez.

CLAIRE.

Et que j'aime... oui, que j'aime bien.

Cependant, dans le salon, Mme Ernstein et de Meillan, cessant leurs jeux, se sont décidés à travailler et chantent le dernier duo des *Poèmes d'amour*. Voix mêlées :

Oh ! ne finis jamais, nuit clémente et divine !

. . . .

FREYDIÈRES.

Mais vous pouvez revenir à Paris...vous avez entendu tout à l'heure, Ernstein vous en offrait le moyen et je suis sûr que vous avez assez d'influence sur M. Jadain...

CLAIRE.

Oh ! non... Oh ! non... Paris me fait peur. Chaque fois que j'y viens, je suis trop contente d'y venir. Les premiers jours, c'est une espèce de fièvre, une véritable griserie. J'en aime le bruit, l'agitation. Et puis, bientôt, une lassitude immense m'envahit, une indéfinissable tristesse à me sentir seule dans cette foule... toute seule... toute seule.

FREYDIÈRES.

Seule ? Vous n'y venez donc pas avec votre mari ?

CLAIRE.

Mais si !

FREYDIÈRES.

Ah ! (Un silence.) Oui, c'est cette sensation-là qu'on éprouve dans certaines villes, lorsqu'on y vient seul et sans amour ; alors la joie des autres vous devient insupportable. Il y a des matins de printemps où l'employé et la modiste qui passent en se tenant la main et en se souriant sont les jeunes dieux que l'on jalouse et, cer-

tains soirs de fête, la ville entière peut être illuminée, embrasée, elle paraît sombre si l'on ne porte en soi-même son illumination...

CLAIRE.

Mais elle paraît plus sombre encore, lorsqu'on est deux et que l'un des deux n'apporte dans le frissonnement qui l'entoure que la douceur amère de la fidélité et la poignante satisfaction du devoir rempli.

FREYDIÈRES.

Claire !

CLAIRE.

Laissez-moi, laissez-moi... je suis lâche... je n'ai pas le droit de me plaindre... je suis très heureuse... et je n'ai qu'à rentrer chez moi, dans ma province, pour retrouver la tranquillité et certainement le bonheur.

FREYDIÈRES.

Un bonheur auquel vous vous résignez.

CLAIRE.

Non, mais que je choisis, que j'accepte librement et dont je sens tout le prix.

FREYDIÈRES.

Il y a un autre bonheur pourtant : c'est celui d'aimer et d'être aimée.

CLAIRE.

Taisez-vous, taisez-vous... C'est mal ce que vous faites; vous abusez d'un instant d'abandon et de faiblesse.

FREYDIÈRES.

Je vous demande pardon.

Pendant ces derniers mots, Jadain et Ernstein sont descendus.

SCÈNE VI

Les Mêmes, ÉTIENNE, ERNSTEIN, puis MADAME ERNSTEIN.

ÉTIENNE.

Oh! évidemment, c'est très intéressant, ça me séduit beaucoup.

ERNSTEIN.

Et puis, je te dis, c'est une affaire faite, je déjeune demain avec Harduc.... après déjeuner, j'aurai la commande.

ÉTIENNE.

Claire, tu sais quelle heure il est?

CLAIRE.

Je ne m'en doute pas.

ÉTIENNE.

Minuit, il faut t'apprêter.

CLAIRE.

Je crois bien.

ERNSTEIN.

Il n'est pas tard.

FREYDIÈRES.

A Grenoble, il y a beau temps qu'à cette heure-là les coccinelles sont couchées.

CLAIRE.

Ne vous moquez pas.

MADAME ERNSTEIN, descendant le perron.

Madame, vous allez prendre une tasse de thé... ou des boissons glacées, si vous préférez... J'ai fait préparer ça dans le petit salon.

ÉTIENNE.

C'est que...

MADAME ERNSTEIN.

Ah! non, par exemple, vous n'allez pas me laisser ce thé sur les bras. Léon, insistez auprès de Mme Jadain.

ERNSTEIN.

Tout de suite, chère amie, nous vous suivons, j'ai seulement un mot à dire à Mme Jadain.

MADAME ERNSTEIN.

Faites donc. (À Jadain et à Freydières.) Venez-vous, messieurs?

Freydières et Jadain remontent vers l'hôtel. Ernstein et Mme Jadain restent seuls.

SCÈNE VII

ERNSTEIN, CLAIRE.

ERNSTEIN.

Est-ce ennuyeux que vous soyez obligée de partir demain matin! Enfin, je compte bien vous revoir bientôt.

CLAIRE.

L'année prochaine.

ERNSTEIN.

L'année prochaine? Avant! avant! Je viens de causer très sérieusement avec votre mari... j'ai travaillé pour vous... dans deux mois, il est plus que probable que vous serez installés à Paris.

CLAIRE.

Comment?... Alors, ça s'est décidé... comme ça?

ERNSTEIN.

Mais oui.

CLAIRE.

Ah! mon Dieu.

ERNSTEIN.

Vous avez l'air atterré.

CLAIRE.

Oui... les choses nouvelles m'épouvantent toujours.

ERNSTEIN.

Que craignez-vous?

CLAIRE.

Je ne sais pas... tout. D'abord, vous ne connaissez pas Étienne, il est d'un caractère ombrageux... peut-être ne s'entendra-t-il pas avec vous, s'il devient votre associé.

ERNSTEIN.

On s'entend toujours avec moi et l'on ne risque jamais rien à entrer dans le cercle d'un homme qui a de la chance. Avant de se servir de quelqu'un, Mazarin demandait toujours : « Est-il heureux? » C'est une autorité, ça, Mazarin.

CLAIRE.

Je ne la conteste pas.

ERNSTEIN.

Or, je suis heureux : en même temps que la mienne, j'ai toujours fait la fortune de ceux que j'ai intéressés dans mes affaires.

CLAIRE.

Oh! la fortune!...

ERNSTEIN.

C'est à considérer pourtant. Dites-moi donc, vous n'allez pas empêcher Étienne d'accepter la situation que je lui offre?

CLAIRE.

Hélas! s'il a dans son idée d'accepter, tout ce que je pourrai dire n'empêchera rien.

ERNSTEIN.

Comme vous dites ça! Je ne vous comprends pas... je vous assure que ce que je propose à votre mari n'est pas à dédaigner... et il faut toujours saisir l'occasion qui passe... elle ne passe qu'une fois. On n'a pas le droit de rester dans une situation médiocre, modeste tout au moins, lorsqu'on peut en occuper une plus brillante : il faut toujours chercher à s'améliorer, à s'élever. Allons, ne faites pas cette figure-là... vraiment, je croyais vous annoncer une bonne nouvelle.

CLAIRE.

Je vous demande pardon... mais cette décision prise si brusquement, si fatalement... oui, si fatalement... et puis tant d'événements qui viennent me surprendre ce soir...

ERNSTEIN.

Tant d'événements... il n'y en a qu'un... et des plus simples...

CLAIRE.

Des plus simples... non, c'est tout un changement d'existence.

ERNSTEIN.

Vous aurez tout de même une existence plus gaie, plus vivante, plus en rapport avec vos goûts. Voyons, une femme comme vous, à Grenoble! Alors, quoi? c'est de la décentralisation. Tandis qu'ici, nous vous distrairons, nous vous entourerons, nous vous fêterons. Vous êtes-vous ennuyée ce soir?

CLAIRE.

Oh! non!

ERNSTEIN.

Eh bien, ce sera tous les soirs la même chose. Allons, venez prendre une tasse de thé. (Il lui offre le bras.) C'est ma foi vrai, vous êtes toute tremblante.

Et pendant qu'ils remontent vers l'hôtel, le rideau tombe.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Quatre ans après, à Paris, chez les Jadain. Un petit salon; fenêtre à gauche, porte au fond par laquelle on va dans le cabinet de Jadain, porte à droite communiquant avec le reste de l'appartement. Au lever du rideau, Étienne et son père, assis devant une petite table, jouent aux cartes; Mme Jadain, la mère, assise dans un fauteuil, lit un journal. Madeleine dessine le portrait de sa grand'mère. Mme Chenevas est occupée à quelque ouvrage de femme. Mme Jadain est une bonne dame de province d'une soixantaine d'années. Madeleine est une jeune fille de seize ans.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR JADAIN PÈRE, ÉTIENNE JADAIN, MADAME JADAIN MÈRE, MADELEINE, MADAME CHENEVAS.

MONSIEUR JADAIN, jetant ses cartes avec mauvaise humeur sur la table.

Rien à faire avec ce jeu-là... Donnes-tu des cartes?

ÉTIENNE, résolument.

Non.

MONSIEUR JADAIN.

Naturellement.

MADELEINE, riant.

Bien sûr, grand-père, tu ne dissimules pas assez ton

mécontentement; alors, papa voit tout de suite que tu as un sale jeu et il ne te donne pas de cartes... mets-toi à sa place.

MONSIEUR JADAIN.

Évidemment.

ÉTIENNE.

D'ailleurs, j'ai le roi.

MONSIEUR JADAIN.

C'est un bel homme.

ÉTIENNE.

Ça me fait quatre et voilà mon jeu.

Il étale ses cartes.

MONSIEUR JADAIN.

Tu as encore gagné... Faisons-nous une autre partie?

ÉTIENNE.

Oh! non, père, j'ai à travailler... et puis, je t'avouerai que je ne suis pas fou de l'écarté.

MADELEINE.

Ah! papa, ça t'ennuie de ne pas avoir ton Freydières pour te faire ta partie d'échecs?

ÉTIENNE.

Ah! il me manque beaucoup. Allons! je vais travailler.

MADAME JADAIN.

Comme ça, tout de suite après ton déjeuner, c'est mauvais pour la digestion. Tu ne te reposes donc jamais?

ÉTIENNE.

Jamais, mère, jamais.

Il s'en va dans son cabinet.

SCÈNE II

MADAME JADAIN, MONSIEUR JADAIN, MADELEINE, MADAME CHENEVAS.

MONSIEUR JADAIN.

Où est donc ta mère?

MADELEINE.

Maman? Je ne sais pas, elle doit être dans sa chambre.

MONSIEUR JADAIN.

Ah! ah!... Qu'est-ce que tu fais donc là, la Bichette?

MADELEINE.

Je fais le portrait de grand'mère.

MONSIEUR JADAIN.

Ah! ah! Tu apprends donc le dessin, maintenant?

MADELEINE.

Maintenant! Il y a quatre ans que je l'apprends, puisque j'ai commencé lorsque nous sommes arrivés à Paris.

MONSIEUR JADAIN.

Ah! ah! c'est juste, je ne me rappelais plus. (Il va près de la fenêtre.) Vous ne trouvez pas qu'on étouffe ici?

MADELEINE.

La bouche du calorifère est pourtant fermée.

MONSIEUR JADAIN.

C'est égal, il fait beaucoup trop chaud; on chauffe trop les appartements à Paris.

Il se promène en sifflant l'air du chœur des vieillards de *Faust*.

MADAME JADAIN.

Je t'en prie, mon ami, ne siffle pas comme ça : c'est insupportable, quand on lit. Tu es comme une âme en peine... Je ne comprends pas qu'on soit désœuvré à ce point-là!

MONSIEUR JADAIN.

Je m'ennuie.

MADAME JADAIN.

Tu t'ennuies, tu t'ennuies... Occupe-toi, lis.

MONSIEUR JADAIN.

Tu accapares le journal.

MADAME JADAIN.

Tiens! prends-le.

MONSIEUR JADAIN.

Je l'ai déjà lu.

MADAME JADAIN.

Alors, va te promener.

MONSIEUR JADAIN.

Merci.

MADAME JADAIN.

Mais oui, va te promener, va faire un petit tour, ça te distraira.

MONSIEUR JADAIN.

Avec ce temps-là... il pleut à verse.

MADELEINE.

Tiens, c'est vrai... Freydières dirait : « Si ça commence à cette heure-ci, nous en avons pour toute la journée », et il ajouterait : « mais ça tombe trop fort pour durer ».

Elle rit.

MADAME JADAIN.

Qu'y a-t-il de drôle là-dedans? C'est ce qu'on dit.

MADELEINE.

Précisément, c'est ce qu'on dit.

MADAME JADAIN.

Il faut croire que je ne suis pas initiée.

MADELEINE.

Grand-père, j'ai une idée : c'est aujourd'hui jeudi et la semaine du Jour de l'An... si tu allais à une matinée?

MONSIEUR JADAIN.

C'est ça... donne-moi un conseil, la Bichette.

MADELEINE, prenant le journal.

Veux-tu voir une pièce triste ou gaie? Veux-tu entendre de la musique?

MONSIEUR JADAIN.

Qu'est-ce qu'on joue à l'Opéra-Comique?

MADELEINE.

Le Domino noir... C'est joli ça, *Le Domino noir*.

Elle fredonne :

J'entends la danse
Qui recommence.

MONSIEUR JADAIN.

Il ne faut pas t'en moquer... c'est une musique très agréable.

MADELEINE.

Mais je ne me moque pas, grand-père, je respecte toutes les croyances.

MONSIEUR JADAIN.

J'irais bien entendre *Le Domino noir*, mais rester assis pendant trois heures, sans bouger...

MADAME JADAIN, faisant de grands bras.

Ah!

MADELEINE.

Il y a une matinée aux Folies-Bergère pour les enfants.

MADAME JADAIN.

C'est tout à fait son affaire.

MADELEINE.

Il y a un promenoir, tu pourras te promener.

MONSIEUR JADAIN.

Eh bien! c'est ça, c'est ça. Tu ne viens pas avec moi, Cloto?

MADAME JADAIN.

Appelle-moi Clotilde... à nos âges, ces noms-là sont ridicules. Non, mon ami, je ne t'accompagnerai pas, j'ai des courses à faire, il faut que j'aille au Bon Marché.

MONSIEUR JADAIN.

Bien, bien, je m'en vais.

Il se dirige vers le cabinet d'Étienne.

MADAME JADAIN.

Où vas-tu par là?

MONSIEUR JADAIN.

Je vais dire au revoir à mon fils.

MADAME JADAIN.

Étienne travaille... ne le dérange pas, puisque tu vas revenir tout à l'heure.

MONSIEUR JADAIN.

Tu as raison... je vais tout de même lui dire au revoir.

Il y va.

SCÈNE III

MADAME JADAIN, MADELEINE, MADAME CHENEVAS.

MADELEINE.

Pauvre grand-père! il s'ennuie! Pourtant, pour quelques jours que vous venez passer auprès de nous à la nouvelle année, il devrait être content de nous revoir et ne pas trouver le temps long.

MADAME JADAIN.

Depuis qu'il a pris sa retraite, il est ainsi. Encore, à Grenoble, il a ses amis, ses habitudes... ici, il est désœuvré.

MADELEINE.

Est-ce drôle d'être comme ça! Moi, je ne sais pas ce que c'est que de m'ennuyer.

MADAME JADAIN.

Oh! toi, ce n'est pas la même chose, tu es jeune.

MADELEINE.

Les journées passent, je n'ai même pas le temps de m'en apercevoir

MADAME JADAIN.

Et puis, tu es d'un caractère très gai.

MADELEINE.

Oh! très gai, ça dépend. Je suis très triste aussi, quand je veux.

MADAME JADAIN.

Comment, quand tu veux?

MADELEINE.

Oui, j'aime ça être triste, et comme je n'ai aucune raison de l'être, je m'amuse à faire des exercices de tristesse.

MADAME JADAIN.

C'est une distraction singulière. Je voudrais bien savoir, par exemple, comment tu t'y prends.

MADELEINE.

C'est très simple : je reste dans ma chambre, sans lumière, quand la nuit tombe; le crépuscule contient en lui-même une mélancolie infinie... alors, les pensées tristes viennent toutes seules.

MADAME JADAIN.

Quelle drôle de petite fille tu fais ! Mais qui t'a appris ça ?

MADELEINE

C'est l'abbé Conderam, tu sais, celui qui prêchait la retraite, l'année de ma première communion. Le soir, à l'église, il nous faisait mettre à genoux et il nous disait : « Méditez ! ».

MADAME JADAIN.

Ça ne se commande pas.

MADELEINE.

Non, c'est vrai. Eh bien ! on méditait tout de même : on songeait à la mort, au jugement dernier, dans l'église où, seule, une petite lampe brûlait... et l'on en sortait toutes tremblantes.

MADAME JADAIN

Il y avait de quoi ! Surtout toi, qui étais très exaltée à ce moment-là. Ça a duré assez longtemps, tu voulais même te faire religieuse.

MADELEINE.

A un certain âge, toutes les petites filles dont l'imagination est un peu vive croient qu'elles ont cette vocation. Tu as dû passer par là !

MADAME JADAIN, avec orgueil.

Jamais !

MADELEINE, la toisant.

Oui, toi, peut-être... mais je suis sûre que, lorsqu'elle avait treize ou quatorze ans, tante Alice voulait être religieuse ; n'est-ce pas, tante ?

MADAME CHENEVAS.

Tu as raison : il semble que quelques-unes d'entre nous, dans le moment qu'elles vont devenir femmes, cherchent instinctivement un refuge contre le monde où elles pressentent qu'elles ne seront guère heureuses.

MADELEINE.

Tu es triste, tante, aujourd'hui.

MADAME CHENEVAS.

Ça ne me change pas...Je n'ai pas de raisons d'être bien gaie.

MADAME JADAIN.

Qu'y a-t-il encore?... Est-ce que cette lettre de votre avoué?...

MADAME CHENEVAS.

Oui, il m'écrit que je suis complètement ruinée; mon mari a embrouillé, ou plutôt ordonné ses affaires de telle façon qu'il n'y a aucun espoir que je rentre en possession du peu que j'avais.

MADELEINE.

C'est abominable.

MADAME CHENEVAS.

Ainsi, non content de m'avoir trompée et torturée au point que j'ai été obligée de demander le divorce, il m'a ruinée. Moralement et matériellement, je suis sa victime et me voilà, à trente-cinq ans, seule dans la vie, sans ressources et riche seulement de souvenirs désolés.

MADELEINE, allant embrasser sa tante.

Tu n'es pas seule... nous t'aimons tous... tu retrouveras au milieu de nous un foyer d'affection et de tendresse... maman n'abandonnera jamais sa sœur... tu es ici chez toi.

MADAME CHENEVAS.

Oui, ma chère petite, vous avez des cœurs excellents; mais tu ne peux pas comprendre ça : quelque généreux et doux que soit l'accueil, il est toujours dur d'être non pas accueillie, mais recueillie.

MADELEINE.

Tout n'est pas perdu... Freydières revient aujour-

d'hui... nous le verrons probablement tout à l'heure... tu sais combien il t'est dévoué, il te donnera un bon conseil.

MADAME CHENEVAS.

Il me conseillera de me résigner ou de faire un procès.

MADELEINE.

Et il le gagnera... il a tant de talent et ta cause est si juste!

MADAME CHENEVAS.

Tu as de belles illusions. Il ne suffit pas qu'une cause soit juste pour qu'elle triomphe.

MADELEINE.

C'est égal... moi, j'ai la plus grande confiance dans Freydières. Outre qu'il est très éloquent, il a la réputation de n'avoir jamais plaidé que des causes honnêtes.

MADAME CHENEVAS.

Faire éclater la vérité, c'est tenter un miracle.

MADELEINE.

Il l'accomplira.

MADAME CHENEVAS.

Je ne demande pas mieux.

Un silence.

MADELEINE.

Ma tante, tu avais pourtant fait un mariage d'amour?

MADAME CHENEVAS.

Oui, d'amour... tu vois où cela m'a conduite... Que ça te serve d'exemple!

MADAME JADAIN.

Pourquoi dites-vous ça à cette enfant, Alice? Ce n'est pas une raison, parce qu'un tel mariage ne vous a pas réussi à vous...

MADAME CHENEVAS.

A moi, comme à tant d'autres.

MADAME JADAIN.

A ce compte-là, on peut en dire autant des mariages de raison.

MADELEINE.

Et toi, grand'mère, as-tu fait un mariage d'inclination ou de raison?

MADAME JADAIN.

Oh! l'un et l'autre.

MADELEINE.

Half and haff... Le mariage est une chose grave.

MADAME JADAIN.

C'est vrai... le moment sera bientôt venu pour toi d'y songer.

MADELEINE.

Oh! j'ai bien le temps!

MADAME JADAIN.

Eh! pas tant que ça... dans deux ans, tu auras dix-huit ans... tu seras bonne à marier.

MADELEINE.

Mais il ne s'agit pas de se marier pour se marier; il faut pouvoir choisir.

MADAME JADAIN.

Je suis bien tranquille : jolie comme tu l'es, avec la dot que tu auras, tu pourras choisir.

MADELEINE.

Oh! la dot, ne parlons pas de ça... et puis, pour une femme, l'essentiel, ce n'est pas qu'elle soit jolie, jolie; mais qu'il se dégage d'elle un pouvoir de plaire... comme maman, par exemple. Il est incontestable que maman, en outre qu'elle est jolie, elle, exerce sur tout le monde une grande séduction.

MADAME CHENEVAS.

Tu lui ressembles beaucoup, d'ailleurs, à ta mère.

MADAME JADAIN.

Vous trouvez, Alice? Je ne trouve pas; elle serait plutôt du côté de son père, c'est une Jadain.

MADELEINE, riant.

Ah! ah! grand'mère, une Jadain... une Jadain! Tu as dit ça comme s'il s'agissait d'une Montmorency. Tu veux que je ressemble à ton fils plutôt qu'à ta belle-fille, c'est tout naturel. Mais, pour en revenir à ce que je disais, ce pouvoir de plaire vous donne le droit de choisir et, avec ce pouvoir-là et de la volonté, l'homme que l'on a choisi doit vous aimer. D'abord, je veux connaître celui que j'épouserai.

MADAME JADAIN.

Comment, le connaître? Tu le connaîtras forcément.

MADELEINE.

Oui, mais je ne veux pas l'avoir rencontré dans un bal et me marier par présentation; un mariage de convenance, quelle horreur! Là-dessus, j'ai mes idées... et puis, surtout, je veux épouser quelqu'un qui soit quelqu'un.

MADAME JADAIN.

Oh! tu es ambitieuse; ça ne se trouve pas comme ça, et il est bien rare qu'un homme très jeune soit quelqu'un, comme tu dis.

MADELEINE.

Je ne tiens pas non plus à un homme très jeune.

MADAME JADAIN.

Oui, je sais, les jeunes filles d'à présent n'hésitent pas à épouser des hommes déjà mûrs.

MADELEINE.

Déjà mûrs! il ne faut pas non plus exagérer. On est bien avancé si l'on est assorti sous le rapport de l'âge et que l'on s'ennuie ensemble. Une telle chose n'est pas à craindre avec un homme supérieur, tandis qu'un imbécile est toujours vieux.

MADAME JADAIN.

Il me semble que tu as des idées bien arrêtées sur tout ça?

MADELEINE.

Il faut savoir ce que l'on veut.

MADAME JADAIN.

Est-ce que par hasard tu aurais déjà quelqu'un en vue?

MADELEINE, qui rougit subitement.

Ah! ma foi non!

MADAME JADA

Tu es devenue toute rouge.

MADELEINE.

Pas du tout, c'est toi qui vois rouge.

MADAME JADAIN, riant.

Voyons, Alice, regardez-la.

MADELEINE.

J'ai le sang à la tête, il fait très chaud ici. Et puis, c'est ridicule, c'est stupide..., naturellement, maintenant que tu m'as dit ça, c'est fini. Non, grand'mère, je t'en prie, ne ris pas comme ça.. Je ne trouve pas ça drôle du tout.

MADAME JADAIN.

Bien... bien... Jene cherche pas à péné trer tes secrets.

MADELEINE.

Mais je n'ai pas de secrets... c'est curieux qu'une

jeune fille ne puisse pas parler de mariage d'une façon générale, sans qu'aussitôt on prenne des airs entendus et qu'on fasse des personnalités.

Elle se lève et se dirige vers la porte.

MADAME JADAIN.

Tu t'en vas? Tu es fâchée?

MADELEINE, sur la porte.

Oh! pas le moins du monde, grand'mère. Je m'en vais dans ma chambre, parce qu'il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec toi. Je croyais que nous étions entre femmes, je me suis trompée, voilà tout.

MADAME JADAIN.

Tu vas faire tes exercices de tristesse?

MADELEINE.

Peut-être.

Elle sort.

SCÈNE IV

MADAME JADAIN, MADAME CHENEVAS.

MADAME JADAIN.

C'est qu'elle a l'air vraiment contrarié. J'ai sans doute touché juste. Vous ne trouvez pas que tout ce qu'elle a dit correspondrait assez au signalement de M. Freydières?

MADAME CHENEVAS.

Oh! je ne sais pas. Non, pourquoi?

MADAME JADAIN.

Vous l'avez entendue : elle ne tient pas à épouser un tout jeune homme, mais quelqu'un qui soit quelqu'un,

et, d'un autre côté, en fait d'hommes, elle ne voit guère que M. Freydières dans l'intimité, car il vient fréquemment ici.

MADAME CHENEVAS.

Oui, il s'occupe de mon divorce et comme j'ai élu domicile chez ma sœur, il vient assez souvent dans la maison.

MADAME JADAIN.

Il y venait aussi avant; je l'ai toujours vu; il ne serait pas impossible que la petite l'eût remarqué et se fût monté la tête pour lui.

MADAME CHENEVAS.

Vous croyez?

MADAME JADAIN.

Vous ne vous êtes aperçue de rien?

MADAME CHENEVAS.

Non.

MADAME JADAIN.

Il est vrai que vous êtes absorbée dans vos préoccupations. Mais il est évident que Madeleine fait le plus grand cas de ce M. Freydières; elle en parle volontiers. C'est un homme distingué, séduisant, célèbre... Quel âge peut-il avoir? Trente-quatre, trente-cinq ans?

MADAME CHENEVAS.

Oui.

MADAME JADAIN.

Pour un homme, c'est encore jeune, et une telle union ne serait pas invraisemblable.

MADAME CHENEVAS.

Il a vu Madeleine toute petite et il la considère toujours comme une enfant.

MADAME JADAIN.

Mais elle le considère comme un homme; il y a peut-être là un danger, surtout si, lui, ne songe pas à l'épou-

ser. Tout ceci entre nous, et je vous en parle, c'est le cas de le dire, parce que vous êtes là... Je n'en parlerai même pas à Claire... bien que nous soyons en excellents termes, c'est ma belle-fille et elle entend que je ne me mêle de rien... Après tout, je me trompe peut-être. C'est égal, elle est devenue rouge comme une pivoine.

A ce moment, une femme de chambre introduit Freydières dans le petit salon.

SCÈNE V

MADAME JADAIN, MADAME CHENEVAS, FREYDIÈRES, puis CLAIRE.

FREYDIÈRES, après avoir serré la main à Mme Chenevas et s'inclinant devant Mme Jadain.

Bonjour, madame.

MADAME JADAIN.

Bonjour, monsieur.

FREYDIÈRES.

Votre santé est toujours bonne, madame?

MADAME JADAIN.

Comme vous voyez.

FREYDIÈRES.

Vous êtes ici pour quelque temps?

MADAME JADAIN.

Nous repartons dans les premiers jours de la semaine prochaine.

FREYDIÈRES.

M. Jadain se porte bien?

MADAME JADAIN.

Mais oui, je vous remercie; il est allé aux Folies-Bergère.

FREYDIÈRES.

Oh! oh!

MADAME JADAIN.

Sur les conseils de sa petite-fille.

FREYDIÈRES.

Ah! ah!

Claire entre.

CLAIRE, à Freydières.

Bonjour... Vous êtes revenu ce matin?

FREYDIÈRES.

Oui.

CLAIRE.

Vous avez vu votre mère. Comment va-t-elle?

FREYDIÈRES.

Très bien, elle ne change pas : elle est vraiment extraordinaire pour son âge.

CLAIRE.

Elle était contente de vous voir?

FREYDIÈRES.

Pauvre femme! très contente.

CLAIRE.

J'ai reçu des belles fleurs, je vous remercie... Vous voyez, elles sont admirablement conservées.

MADAME JADAIN.

Je vous demande la permission de vous quitter, monsieur, j'ai des courses à faire. D'ailleurs, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Elle sort.

CLAIRE.

Ma sœur vous a dit qu'elle avait reçu une lettre de son avoué?

FREYDIÈRES

Nous n'avons pas encore eu le temps de causer. (A Madame Chenevas.) Vous avez cette lettre?

MADAME CHENEVAS.

Tenez...

Il lit la lettre que lui tend Mme Chenevas

CLAIRE.

Qu'en pensez-vous?

FREYDIÈR

Ce n'est pas très bon.

MADAME CHENEVAS.

Croyez-vous que nous obtenions quelque chose?

FREYDIÈRES.

Ce sera difficile; votre mari est insaisissable : il demeure chez sa mère et fait ses affaires sous un nom d'emprunt.

CLAIRE.

On ne peut pas exiger la liquidation?

FREYDIÈRES.

Pas avant trois ans.

MADAME CHENEVAS.

Que faire?

FREYDIÈRES.

Il faut d'abord aller voir votre avoué puisqu'il veut vous parler... dites-lui que je le verrai demain au Palais.

MADAME CHENEVAS.

Je vais y aller.

Elle sort.

SCÈNE VI

CLAIRE, FREYDIÈRES.

CLAIRE, *voyant que Freydières fait un mouvement vers elle.*

Non, non, ne t'approche pas, je viendrais dans tes bras et sur tes lèvres et, ici, tout s'y oppose.

FREYDIÈRES.

Ma chère petite Claire!

CLAIRE.

Ah! mon Jacques, toute cette longue semaine sans te voir... il n'y a cependant que huit jours que tu es parti, il me semble qu'il y a des mois. Jamais le temps ne s'est aussi lamentablement traîné! Ah! je suis heureuse de te revoir! Et toi! t'es-tu bien ennuyé au moins? Pensais-tu à moi là-bas?

FREYDIÈRES.

J'ai passé, moi aussi, une triste semaine et surtout un jour de l'an transi... Quoi donc?

CLAIRE.

Rien, je croyais qu'on venait.

FREYDIÈRES.

Votre mari est là?

CLAIRE, *d'un ton officiel.*

Oui, je l'ai fait prévenir de votre visite. Vous êtes resté seul avec votre mère?

FREYDIÈRES.

Pendant quatre jours nous avons eu des oncles, des tantes, des cousins, que sais-je? un tas de parents soi-

disant éloignés et qui sont toujours là, dans ces circonstances. Alors, il a fallu s'occuper de tous ces gens; on est distrait de ses plus chères pensées... c'est un supplice.

CLAIRE.

Oui, lorsqu'on est forcé d'être séparés, la seule chose à désirer, c'est la solitude. Certes, il est cruel de ne pas se voir; mais il est plus cruel encore de ne pas se penser.

FREYDIÈRES.

Et vous, comment avez-vous passé ce jour affreux?

CLAIRE.

Ah! mon pauvre ami, mon mari était de mauvaise humeur, ma sœur pleurait, ma belle-mère était ma belle-mère... je vous assure que ça n'était pas gai.

FREYDIÈRES.

On a bien raison de dire : jour de l'an, navrant quand on n'a pas de famille, odieux quand on en a.

CLAIRE.

Écoutez donc!... Est-ce qu'on n'a pas sonné?

FREYDIÈRES.

Si, je crois.

Voix dans l'antichambre.

CLAIRE, *prêtant l'oreille.*

C'est quelqu'un pour Étienne... on n'est pas très tranquille ici.

FREYDIÈRES

Vous n'êtes pas du tout sortie?

CLAIRE.

Non... c'est-à-dire que nous sommes allés finir l'année chez les Ernstein.

FREYDIÈRES.

C'est vrai... au fait. Racontez-moi. Comment ça

s'est-il passé? Mme Ernstein avait-elle donné suite à son projet de café-concert?

CLAIRE.

Mais oui. Mme Lacorte a dansé une valse renversée avec le jeune Listel, comme s'ils n'avaient fait que ça toute leur vie.

FREYDIÈRES.

C'était un joli numéro.

CLAIRE.

Mme des Trembles a chanté des chansons gaillardes : M. Loriot l'accompagnait au piano.

FREYDIÈRES.

Et Mme Ernstein n'a pas fait sa partie dans ce café-concert?

CLAIRE.

Elle a chanté et dansé avec M. de Meillan une jota aragonaise.

FREYDIÈRES.

Il y a encore des Pyrénées!

CLAIRE.

Elle avait un costume qui lui allait à ravir, une jupe très courte...

FREYDIÈRES.

Naturellement... dans cet ordre de plaisanteries, les plus courtes sont les meilleures.

CLAIRE.

De Meillan était en toréador.

FREYDIÈRES.

En garde! Ça devait être amusant toutes ces folles qui cabotinaient avec leurs amants.

CLAIRE.

Amusant, non, c'était plutôt attristant!

FREYDIÈRES.

Ah! il n'y a pas que les valses qui soient renversées dans ce milieu-là. Pourquoi riez-vous?

CLAIRE.

Je ris parce qu'il y a eu pourtant une chose réellement drôle. Toutes les personnes qui avaient ainsi chanté et dansé se trouvaient tellement bien dans leurs costumes qu'elles les ont gardés après, entre autres la petite Mme Plotter qui s'était habillée en petit tambour de la République, pour chanter des rondes enfantines.

FREYDIÈRES.

Non?

CLAIRE.

Je vous le jure.

FREYDIÈRES.

Mais c'est la femme de soixante ans!

CLAIRE.

Oui, et cet accoutrement était si peu en rapport avec son âge qu'il eût paru ironique de lui faire des compliments... Alors, pendant toute la soirée, on a fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Elle a vraiment touché le fond du ridicule.

FREYDIÈRES.

On vous a fait la cour?

CLAIRE.

Oh! non. Lorsqu'une femme aime un homme comme je vous aime, elle est isolée; il y a autour d'elle une atmosphère qui la protège contre toutes les tentatives, comme il y a en elle une force qui la protège contre toutes les tentations. Les gens ne s'y trompent pas.

FREYDIÈRES.

Pourtant, Ernstein est toujours très assidu auprès de vous?

CLAIRE.

Oui, quand vous n'êtes pas là. Que voulez-vous? Il a commencé, il continue sans espoir, c'est un délicat hommage qu'il me rend.

FREYDIÈRES.

Oh! sans espoir. Ernstein est de ces hommes qui ont des théories générales sur les femmes : il attend toujours l'heure du muletier.

CLAIRE.

On attend l'heure qu'on peut. Vous n'êtes pas jaloux.

FREYDIÈRES.

Non... il ne faut même pas, vous, lui en vouloir.

Sur ces derniers mots, Étienne est entré.

SCÈNE VII

CLAIRE, FREYDIÈRES, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Ah! voilà ce bon Freydières... Vous allez bien, cher ami?... J'espère que vous avez pris des vacances!

FREYDIÈRES.

Oh! une semaine à peine.

ÉTIENNE.

Vous avez encore de la chance de pouvoir vous absenter même une semaine. Moi, je ne le peux pas. Quand je pense qu'en quatre ans, depuis que nous sommes venus à Paris, je n'ai pas trouvé un moment pour aller chez moi, en Dauphiné!

FREYDIÈRES.

Vous êtes toujours très occupé.

ÉTIENNE.

Ne m'en parlez pas... avec ça, Ernstein me laisse tout à faire... il ne s'occupe de rien... il n'est jamais là... il part ce soir pour San Remo. Ah! il ne se tue pas. A propos, Claire, tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre?

CLAIRE.

Non.

ÉTIENNE.

Delanglu sort d'ici.

CLAIRE.

Delanglu?

ÉTIENNE.

Oui... un ancien camarade d'École... il m'a affirmé et il tient de source certaine qu'Ernstein va être nommé officier!

CLAIRE.

Comment, officier?

ÉTIENNE.

Oui, officier de la Légion d'honneur... ça n'est pas dans la territoriale, bien sûr. C'est fait, la nomination va paraître dans quelques jours à l'*Officiel*.

CLAIRE.

Eh bien?

ÉTIENNE.

Eh bien, c'est indigne... c'est... c'est révoltant... c'est monstrueux!

CLAIRE.

Oh! monstrueux.

ÉTIENNE.

Ah! tu es bien comme les autres, toi... parbleu, tu trouves ça tout naturel, qu'Ernstein soit nommé officier, tandis que moi, ton mari, je ne suis rien, rien du tout. Tu admets aisément que ce soit moi qui travaille,

qui m'esquinte comme je le fais, et que ce soit lui qui soit décoré.

CLAIRE.

Qu'est-ce que ça peut te faire ?

ÉTIENNE.

Ça m'exaspère, ça me révolte... l'injustice me révolte... ce n'est pas que je tienne à un misérable bout de ruban... Ah ! grands dieux, je suis au-dessus de ça.

CLAIRE.

Eh bien, alors ?

ÉTIENNE.

Seulement, dans tout ça, je trouve qu'Ernstein ne se conduit pas bien vis-à-vis de moi. Comment ! c'est par Delanglu que j'apprends sa nomination !

FREYDIÈRES.

Il voulait sans doute vous en faire la surprise.

ÉTIENNE.

Et puis, surtout, je trouve qu'il manque de pudeur... oui, il devrait avoir la loyauté, la pudeur de dire aux personnages influents qu'il connaît : « J'ai là, à mes côtés, un collaborateur consciencieux, un ami dévoué qui fait toutes les études de ces travaux pour lesquels vous me comblez d'honneurs, parce que, moi, Ernstein, j'en suis tout à fait incapable, et je suis resté ce que j'étais à l'École, c'est-à-dire un cancre, un véritable cancre. » Voyons, est-ce vrai ?

FREYDIÈRES.

Reconnaissez, cher ami, qu'il est bien difficile à Ernstein de porter un tel jugement sur lui-même. Tout de même il ne faut pas exagérer. Ernstein n'est pas dépourvu de mérite... c'est un administrateur de premier ordre.

ÉTIENNE.

Il a surtout le mérite d'avoir de l'argent.

FREYDIÈRES.

C'en est un... par là, il vous évite les préoccupations matérielles et à des hommes d'études comme vous, il faut avant tout la tranquillité.

ÉTIENNE.

Et l'obscurité. (Il se promène à grands pas. Claire et Freydières échangent des regards de lassitude.) C'est comme pour ce dôme, le fameux dôme de l'Exposition... C'est moi qui en ai fait tous les calculs... Je les ai recommencés plus de dix fois, pour être sûr de ne pas me tromper... Pensez donc, cette responsabilité! j'ai passé les nuits à travailler, je ne mangeais plus, je ne dormais plus... tout ça, pour arriver à quoi? A ce qu'il soit connu dans le monde entier sous le nom de Dôme Ernstein... le Dôme Ernstein, c'est admirable!... c'est du plus haut comique!... Ah! la gloire et la popularité lui seront venues facilement à celui-là. Enfin, je serai, toute ma vie, un collaborateur obscur.

CLAIRE.

N'as-tu pas toi-même des collaborateurs plus humbles. Il ne faut pas toujours regarder au-dessus de soi, mais au-dessous.

ÉTIENNE.

Comment, au-dessous?

CLAIRE.

Je ne sais pas, moi; mais, si tu te plains d'avoir passé quelques nuits à travailler, quelles paroles trouveras-tu donc pour plaindre ces malheureux ouvriers qui se sont tués, la semaine dernière, lorsqu'un échafaudage s'est écroulé?

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que tu vas chercher là? Ça n'a pas le moindre rapport; il n'y a pas que les gens qui tombent des échafaudages, qui se tuent. Avec tous les tourments que j'ai, je pourrais bien y laisser ma peau, un de ces jours, moi aussi. Non, je fais un métier de dupe.

CLAIRE.

En quoi es-tu dupe? Ernstein a tenu ses engagements : il t'a fait une situation; il te donne une part dans ses bénéfices, c'est ce qu'il t'avait promis. Ces tourments dont tu parles, c'est toi-même qui te les crées, et tu t'irrites là simplement pour des questions d'amour-propre.

ÉTIENNE.

D'amour-propre, tu as raison. Ah! tu en prends facilement ton parti. D'ailleurs, les femmes ne comprennent rien à ces choses-là... les femmes, parbleu, les femmes... pourvu que le mari travaille, fasse de l'argent, comme on dit en Amérique, le reste importe peu. Il est là pour ça, le mari. C'est égal, j'étais plus heureux quand nous étions à Grenoble.

CLAIRE.

Mais là-bas, ton irritation était la même; tu voyais partout des injustices et des passe-droit; tout te portait ombrage et tu ne cessais de répéter que la vie, dans ces conditions, n'était plus tenable... enfin, exactement ce que tu dis maintenant et que j'avais prévu.

ÉTIENNE.

C'est entendu, j'ai un caractère insupportable, je ne peux rester nulle part, ni m'entendre avec personne. C'est ça que tu veux dire, n'est-ce pas? Mais alors, puisque tu me connais si bien, il fallait m'empêcher d'accepter les propositions d'Ernstein.

CLAIRE.

Aussi, c'est bien malgré mes conseils que tu les as acceptées, mais ta décision était irrévocable. N'intervertis donc pas les responsabilités. Au surplus, ce n'est pas la première discussion que nous avons à ce sujet, et ce ne sera pas la dernière, hélas!

ÉTIENNE.

Tu as raison... tout est très bien... tu es contente,

c'est le principal. (Il tire sa montre.) Trois heures et demie, il faut que je m'en aille.

CLAIRE.

Où vas-tu?

ÉTIENNE.

Je vais au chantier, voir où en sont les travaux, pendant qu'Ernstein se prépare à se reposer de mes fatigues sur la Côte d'Azur. Avec ça, il fait un temps de chien.

CLAIRE.

Tu ne peux pas remettre à demain?

ÉTIENNE, haussant les épaules.

Demain! c'est aujourd'hui que j'ai rendez-vous avec l'architecte. Un rendez-vous d'architecte, ça ne se remet pas comme ça. Enfin! tu n'es pas forcée de savoir. Il pleut, mon Dieu, il pleut; ça n'a aucune espèce d'importance, comme on dit maintenant. Je pataugerai dans la boue, voilà tout. Qu'est-ce que je risque? Un rhume; mettons les choses au pire, une bronchite, une fluxion de poitrine? Ce n'est pas à comparer, évidemment, avec ces malheureux ouvriers qui se sont tués en tombant d'un échafaudage... évidemment... Allons, au revoir, Freydières. Dites-moi, j'aurais besoin de vous parler à propos de ce brevet... je voudrais bien éviter un procès.

FREYDIÈRES.

Je suis à votre disposition.

ÉTIENNE.

Je passerai vous voir demain... Quel jour est-ce demain? Vendredi... c'est que je ne pourrai peut-être pas... Au fait, venez donc dîner avec nous... c'est bien plus simple... nous causerons après dîner. Arrangez ça avec Claire.

Il sort.

SCÈNE VIII

CLAIRE, FREYDIÈRES.

CLAIRE.

Tu l'as entendu... tu vois que je n'exagère pas quand je te dis combien il devient désagréable.

FREYDIÈRES.

Il est resté celui qui est sorti le premier de l'École; il ne supporte pas que, dans la vie, d'autres soient avant lui. Pauvre homme, il est à plaindre.

CLAIRE.

Sans doute, mais ceux qui sont autour de lui sont aussi à plaindre. Ah! je t'assure que la vie n'est pas drôle tous les jours.

FREYDIÈRES.

Pourtant tu devrais y être habituée.

CLAIRE.

Je devrais; mais ça m'est toujours pénible, chaque fois que je le vois mécontent et injuste... Il ne peut plus souffrir Ernstein.

FREYDIÈRES.

C'est l'associé : en cela il ne fait qu'obéir aux lois de l'association.

CLAIRE.

Enfin! ne parlons plus de lui... tu es là, tu es là... c'est l'essentiel... Ah! vois-tu, j'ai tant besoin de me sentir aimée.

FREYDIÈRES.

Je t'aime, ma chère petite Claire, et je t'aime davantage quand je te vois un peu malheureuse.

CLAIRE.

C'est vrai... alors je voudrais l'être toujours.

FREYDIÈRES.

Non, ça n'est pas indispensable.

CLAIRE.

Et puis, je viens de rester huit jours seule... il ne faut plus être absent aussi longtemps. Loin de toi, mon cœur a eu bien froid.

FREYDIÈRES.

Ma pauvre chérie! mais je le réchaufferai, je le réchaufferai, ton cœur... oui, nous avons besoin d'être l'un à l'autre. Écoute, écoute, je vais te dire au revoir.

CLAIRE.

Déjà!

FREYDIÈRES.

Attends... Je vais rentrer chez moi, chez nous, où tout est préparé pour te recevoir, et tu viendras me rejoindre tout à l'heure... Tu viendras?

CLAIRE.

Hélas! je ne pourrai pas.

FREYDIÈRES.

Pourquoi?

CLAIRE.

Il faut que je fasse une visite à Mme Ernstein.

FREYDIÈRES.

Oh!... Tu ne peux y aller une autre fois?

CLAIRE.

Mais non, c'est son premier jeudi... c'est son premier jeudi.

FREYDIÈRES.

Le diable emporte Mme Ernstein et son jeudi; elle aurait vraiment pu choisir un autre jour.

CLAIRE.

Elle ne savait pas.

FREYDIÈRES.

Alors, fais ta visite tout de suite et viens après.

CLAIRE.

Après... c'est que je serai avec Madeleine...

FREYDIÈRES.

Ah! c'est juste, Madeleine, maintenant... Tu ne pourrais pas t'en débarrasser.

CLAIRE.

Oh! m'en débarrasser! je n'aime pas ce mot-là quand il s'agit de ma fille.

FREYDIÈRES.

Bien sûr, quand il s'agit de ta fille, il faut peser ses paroles. Ah! je finirai par la détester, cette petite, si elle se trouve toujours entre nous.

CLAIRE.

Ah! ne dis pas ça...

FREYDIÈRES.

Mais si, je le dis... Voyons, mets-toi à ma place; j'arrive ici, heureux de te revoir, et tout se ligue contre ma joie; c'est la mauvaise humeur de ton mari, c'est le jeudi de Mme Ernstein, c'est Madeleine! Comprends donc que j'aurais désiré te sentir plus à moi... Je te demande une heure, ce n'est pas beaucoup, pourtant... Depuis huit jours, je vis dans l'espérance et dans l'attente de cette heure-là, et tu me la refuses.

CLAIRE.

Je ne te la refuse pas... je la désire autant que toi... je t'explique pourquoi c'est impossible... je viendrai demain.

FREYDIÈRES.

Demain, ce sera autre chose. Madeleine aura sans doute quelque cours de dessin ou de solfège auquel tu devras la conduire.

CLAIRE.

Il n'est pas question de ça... mais ce n'est plus une enfant, c'est bientôt une jeune fille, tu ne t'en aperçois donc pas?

FREYDIÈRES.

Alors?

CLAIRE.

Alors, tu devrais comprendre à quelles précautions je suis tenue envers elle.

FREYDIÈRES.

Quelles précautions?

CLAIRE.

Songe donc, si jamais elle se doutait! Car il suffit d'un hasard, d'une imprudence de ma part pour que ce témoin jusqu'ici candide devienne clairvoyant et même un juge. Je suis obligée de l'emmener aujourd'hui, n'en conclus pas qu'elle est toujours entre nous.

FREYDIÈRES, *criant.*

Certainement, elle est toujours entre nous.

CLAIRE.

Ne parle pas si haut.

FREYDIÈRES, *à mi-voix.*

Certainement elle est toujours entre nous. Rappelle-toi, lorsque tu es venue à Paris, lorsque nous nous sommes retrouvés, c'est à cause d'elle que tu as lutté si longtemps contre moi et contre toi-même, contre ton amour... et, dans les commencements, lorsque je t'ai suppliée de partir avec moi et de nous aimer librement, c'est encore à cause d'elle que tu es restée.

CLAIRE.

Je ne pouvais pas l'abandonner ni mettre dans sa vie un exemple pareil. Certes, le scandale ne m'effrayait pas pour moi.

FREYDIÈRES.

Ce scandale n'eût été qu'un désordre apparent et momentané. En tous cas, il était préférable au désordre constant, à la régulière irrégularité que nous avons acceptée et dont nous souffrons tous les jours.

CLAIRE.

Ah! parfois, j'en arrive à le croire, surtout quand je te vois aussi injuste et que tu me reproches, à propos de la moindre contrariété, le sacrifice que j'ai fait en restant auprès de ma fille. Ce n'est pas généreux de ta part, car tu dois bien penser que, moi aussi, j'en sens profondément l'amertume.

FREYDIÈRES.

Je ne te reproche rien; seulement aujourd'hui, tu me fais prévoir que notre situation déjà si compliquée va se compliquer encore davantage, parce que ta fille grandit... tu me fais prévoir, dans notre amour, encore plus de gêne, de contrainte, de ruses, de mensonges, de comédies, car c'est ça au fond... il y en a pourtant bien assez comme ça! Alors, dans ce cas, il vaudrait mieux avoir deux existences franchement séparées.

CLAIRE.

Séparées...? Comment ça?

FREYDIÈRES.

Je ne viendrai plus ici... je te verrai chez moi, quand tu pourras venir. De cette façon, je resterai en dehors de tant de compromissions qui me blessent, me chagrinent et me rendent injuste, je le sens bien; si nous n'avons que de rares instants à passer ensemble, je ne t'attristerai pas de ces récriminations qui jaillissent d'une exis-

tence irritante. Nous ne connaîtrons que des heures d'amour et d'étreintes.

CLAIRE.

Est-ce que deux êtres qui s'aiment peuvent se contenter de ces heures-là seulement, si ardentes et si rapprochées qu'elles puissent être? Mais, rappelle-toi, dans les commencements, nous avons essayé, nous n'avons pas pu. Quel prétexte, d'abord, donnerais-tu pour ne plus revenir?

FREYDIÈRES.

J'en ai bien trouvé pour venir.

CLAIRE.

C'était plus facile!... Les circonstances ont permis que tu deviennes le familier et l'ami de cette maison... Profitons-en...

FREYDIÈRES.

Ah! nous en profitons... De ce côté-là, nous n'avons rien à nous reprocher. Mon couvert est mis ici tous les soirs, si je veux, entre le tien et celui de ta sœur, en face de ton mari et de ta fille.

CLAIRE.

Après tout, nous ne sommes pas des exceptions.

FREYDIÈRES.

Il faudrait en être.

CLAIRE.

Il aurait fallu commencer plus tôt et rester l'un et l'autre dans tout le devoir... Cette atmosphère de contraintes et de mensonges me pèse autant qu'à toi; mais nous la respirons ensemble et, quand je ne puis être à toi, comme aujourd'hui, j'ai du moins la consolation de te voir, de te parler, de t'entendre. J'ai besoin, comprends-tu, j'ai besoin que tu sois mêlé à ma vie, que tu sois dans ma vie... J'ai tout arrangé pour ça... j'y suis trop habituée... et tu voudrais que brusquement...

FREYDIÈRES.

Ça peut se faire sans brusquerie.

CLAIRE, *dans les larmes.*

Alors, c'est la fin de tout... Il vaut mieux en finir tout de suite, si c'est ça que tu veux, plutôt que de séparer nos existences comme tu le proposes. Mais moi, je ne le veux pas... D'abord je ne le pourrai pas... c'est au-dessus de mes forces... rien qu'à cette pensée, vois-tu, il me semble que je tombe dans un grand trou noir... il me semble que je... je... je ne sais pas... tout m'est égal... tout m'est égal.

FREYDIÈRES.

Voyons, Claire, ne pleure pas... je t'en prie... ne pleure pas comme ça... si ta fille venait. Je suis désolé, je ne croyais pas... tu ne m'as pas du tout compris.

CLAIRE.

J'ai compris que tu me disais des choses effroyables.

FREYDIÈRES.

Non, mais raisonnables.

CLAIRE.

Oh!

FREYDIÈRES.

Je n'ai fait que te suivre; c'est toi qui as commencé... tu m'as dit...

CLAIRE.

Moi, je t'ai dit des choses raisonnables?

FREYDIÈRES.

Mais oui, tu m'as dit que Madeleine pourrait s'apercevoir...

CLAIRE.

Mais elle ne s'apercevra de rien du tout.

FREYDIÈRES.

Alors, bien.

CLAIRE.

C'est vrai, je ne sais même pas pourquoi tu m'as parlé de ça... Nous ne nous affichons pas, Dieu merci! Et puis, elle a pour moi une adoration qui l'aveugle, elle est toute innocence, elle ne connaît pas d'autres jeunes filles plus averties, elle est toujours restée auprès de moi, elle t'a toujours vu dans cette maison. Alors, comment veux-tu qu'une telle pensée entre dans son esprit?

FREYDIÈRES.

C'est très juste.

CLAIRE.

Tu ris?

FREYDIÈRES.

Je souris et tu pleures... je suis doublement désarmé.

CLAIRE.

Tu me trouves inconséquente.

FREYDIÈRES.

Tu ne l'es pas plus que moi.

CLAIRE.

Il ne faut pas me demander d'être héroïque... Ah! vois-tu, tu n'as pas besoin de me tourmenter. Et, surtout, ne t'en prends pas à Madeleine... ne la déteste pas, aime-la au contraire. Si tu savais quelle exquise compagne elle est pour moi et combien, le plus souvent, la maison me serait pénible sans elle; tandis qu'elle en est le clair sourire et la tendre joie. C'est un lis gai qui fleurit auprès de moi et, quand tu es absent, comme ces jours-ci, elle me fait tout de même trouver les heures moins noires. Et puis, c'est la seule qui sache bien me parler de toi.

FREYDIÈRES.

C'est vrai? Pauvre petite!

CLAIRE.

J'ai assez de remords de partager ma tendresse entre elle et toi, car elle m'aime exclusivement, et c'est en quoi elle m'est supérieure.

FREYDIÈRES.

Ce n'est pas la même chose : une femme peut être à la fois une amante et une mère, tu en es la preuve passionnée. Elle aussi, plus tard, partagera sa tendresse entre toi et l'homme qu'elle aura choisi... si elle la partage... car elle peut se donner corps et âme à cet étranger et tu ne compteras plus guère.

CLAIRE.

Ah! tais-toi, tais-toi, tu dis peut-être la vérité... et c'est à elle pourtant que j'aurai sacrifié la plus belle chose qui soit au monde : la liberté dans l'amour.

FREYDIÈRES.

Oui, la liberté dans l'amour. Ah! Claire, songes-tu parfois aux bonheurs qui nous sont défendus? Tiens, j'y pensais encore ce matin, dans le train qui me ramenait vers toi. Songes-tu que nous ne voyagerons jamais ensemble, seuls, tous les deux, et qu'il existe pourtant des villes de rêve et des paysages d'émotion et que nous mourrons sans les avoir jamais contemplés ensemble? Et, jamais non plus, nous ne pourrons vivre sous le même toit, dans la maison tranquille, dans l'intimité charmante des longues causeries parmi les choses familières; nous ne connaîtrons jamais la tendre continuité des heures... Ah! vois-tu, je trouve cette pensée-là poignante. C'est toute la tristesse d'une liaison comme la nôtre. Enfin! la grande lumière n'est pas pour nous et nous sommes condamnés à n'être que deux pauvres petites ombres, dans un perpétuel crépuscule, comme en ce moment.

CLAIRE.

Nous ne sommes pas toujours des ombres : songe

aux instants où je suis une femme contre ta poitrine et dans tes bras. Nous n'avons pas la liberté dans l'amour; mais, en revanche, je te donne tant d'amour!

FREYDIÈRES.

C'est vrai; mais, moi aussi, je t'aime, je t'adore, tu le sais bien; je ferai ce que tu voudras, je te demande pardon de t'avoir fait de la peine et j'embrasse tes chers yeux qui ont pleuré.

CLAIRE.

Ah! mes pauvres yeux, auront-ils versé des larmes à cause de toi!... Tu as été bien méchant tout à l'heure... si méchant même...

FREYDIÈRES.

Que tu viendras demain.

CLAIRE.

Oui, et tu auras la maîtresse la plus fervente. (Ils s'étreignent longuement, lèvres à lèvres; on entend une porte se fermer. Elle le quitte brusquement.) On vient.... fais attention.

SCÈNE IX

CLAIRE, FREYDIÈRES, MADELEINE.

MADELEINE, entrant.

Oh! comme il fait sombre ici!

CLAIRE.

C'est vrai. La nuit vient vite.

Elle va tourner les boutons d'électricité.

MADELEINE.

Bonjour, monsieur Freydières.

FREYDIÈRES.

Bonjour, Madeleine.

MADELEINE.

Maman, tu sais qu'il est cinq heures. Ne devons-nous pas aller chez Mme Ernstein?

CLAIRE.

Je vais m'apprêter.

FREYDIÈRES.

Au revoir, madame, je vais vous laisser faire votre visite.

MADELEINE.

Vous vous en allez quand j'arrive? Savez-vous que ça n'est pas très poli? Vous pouvez bien rester un peu avec moi.

CLAIRE.

Mais oui, restez donc avec Madeleine... nous descendrons ensemble... je n'en ai pas pour longtemps. A tou-à l'heure.

Elle sort.

SCÈNE X

FREYDIÈRES, MADELEINE.

MADELEINE.

Vous devriez venir avec nous chez les Ernstein.

FREYDIÈRES.

Oh! non... il faut que je rentre chez moi... j'ai à travailler.

MADELEINE.

Vous avez fait un bon voyage?

FREYDIÈRES.

Très bon.

MADELEINE.

Votre mère se porte bien?

FREYDIÈRES.

Aussi bien que possible.

MADELEINE.

Je vous remercie des chocolats que vous m'avez envoyés dans une magnifique boîte... beaucoup trop belle même. Venez ici que je vous gronde bien fort. Non, sérieusement, vous m'avez gâtée.

FREYDIÈRES.

Vous m'avez déjà remercié : vous m'avez écrit une lettre charmante.

MADELEINE.

Oui, je crois qu'elle était charmante. Je suis contente de vous revoir; vous n'avez pourtant été absent que huit jours et il me semble qu'il y a beaucoup plus longtemps que vous êtes parti. C'est étonnant comme votre absence a fait un vide ici. Je suis tellement habituée à vous voir, à causer avec vous. Alors, vous me manquez... Et puis, vous êtes mon ami... n'est-ce pas?

FREYDIÈRES.

Mais certainement. Et avez-vous reçu beaucoup d'étrennes?

MADELEINE.

Je n'ai pas à me plaindre. D'abord, maman m'a donné une très jolie bague. Tenez, regardez.

FREYDIÈRES.

En effet, elle est très jolie.

MADELEINE.

Oh! maman a tant de goût. Papa, lui, m'a donné un

très bel album avec mon chiffre et un fermoir en or, un album qui ferme à clé.

FREYDIÈRES.

A clé?

MADELEINE.

Oui, c'est pour écrire mon journal.

FREYDIÈRES.

Votre journal? Marie Bashkirtseff.

MADELEINE

Connais pas.

FREYDIÈRES.

Et qu'allez-vous écrire là-dedans, sans indiscrétion?

MADELEINE.

Dame, mes pensées, mes impressions.

FREYDIÈRES.

Vous avez donc des impressions?

MADELEINE.

Je ne sais pas... je crois... vous vous imaginez peut-être que je pousse comme une salade.

FREYDIÈRES.

Oh! oh! oh! une salade... la grossièreté de ça!

MADELEINE.

Mais vous devenez insolent!

FREYDIÈRES.

Alors, vous avez décidé qu'à partir du premier janvier de cette année, vous penseriez, vous sentiriez?

MADELEINE.

A partir du premier janvier exactement, vous l'avez dit et vous ne saviez même pas si bien dire. Oui, j'ai des sensations nouvelles... des pensées sérieuses, graves même... je n'envisage plus la vie comme avant.

FREYDIÈRES, souriant.

Vous évoluez?

MADELEINE.

Oui... il ne faut pas sourire. Je sais bien que vous me considérez toujours comme une petite fille.

FREYDIÈRES.

Oh! quelle idée. Je n'oserais pas... Qu'est-ce qui peut vous faire croire ça?

MADELEINE.

Si, si, vous me traitez toujours en backfisch.

FREYDIÈRES.

Oh! oh! en backfisch... qu'est-ce encore que ce mot-là?

MADELEINE.

C'est un mot allemand qui signifie poisson frit...

FREYDIÈRES.

Moi! je vous traite en poisson frit?

MADELEINE.

Et c'est par ce mot-là qu'on désigne en Allemagne les jeunes filles dans l'âge ingrat, ou si vous aimez mieux dans l'âge bête... vous savez, les jupes courtes et les nattes dans le dos. Je ne suis plus cette personne-là. Je peux entendre des choses graves.

FREYDIÈRES.

Je n'en doute pas. Et qu'est-ce qu'on vous a donné encore?

MADELEINE.

Grand'mère m'a donné un bronze, pour orner ma chambre... un bronze artistique, puisque ça représente un amour qui fait des bulles de savon. Je l'ai mis sur mon bureau, mais quand grand'mère sera partie, je le fourrerai dans une armoire... Je ne connais rien de plus laid.

FREYDIÈRES.

Ce n'est pas si laid que ça.

MADELEINE.

Le voulez-vous?... Je vous le donne.

FREYDIÈRES.

Oh! non.

MADELEINE.

Vous voyez bien. Une bulle de savon en bronze, c'est tout de suite léger... ça a l'air d'un biscaïen.

FREYDIÈRES.

Calmez-vous... calmez-vous!

MADELEINE.

Oui, je le fourrerai dans une armoire et ne l'en retirerai que lorsque grand'mère reviendra. *You comprend?*

FREYDIÈRES.

Oh! parfaitement.

MADELEINE, l'imitant.

Oh! parfaitement!

Elle éclate de rire. Claire entre.

CLAIRE.

Mon Dieu! comme tu es gaie! Tu as bien raison, va, tu ne riras pas plus jeune.

MADELEINE.

Je ne rirai peut-être pas plus vieille.

CLAIRE.

Eh bien! nous partons.

MADELEINE.

Andiamo!

CLAIRE.

Alors, vous dînez avec nous demain, Freydières?

MADELEINE.

Oh! quel bonheur! il dîne avec nous.

Elle sort, puis Claire suivie de Freydières.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Dix-huit mois après, chez les Ernstein. — Un petit salon très élégant; porte-fenêtre à gauche donnant sur le jardin; dans le fond, un escalier par lequel on monte à une galerie conduisant à la salle de bal. Porte à droite.

Au lever du rideau, deux jeunes gens, Luynais et Clémentier, causent près de l'embrasure de la porte-fenêtre qui donne sur le jardin; un troisième, Prabert, vient les rejoindre.

SCÈNE PREMIÈRE

LUYNAIS, CLÉMENTIER, PRABERT.

PRABERT.

Qu'est-ce que vous faites là?

LUYNAIS.

Tu le vois... nous prenons l'air entre deux airs.

CLÉMENTIER.

C'est toujours la partie de concert?

PRABERT.

Vous n'entendez donc pas?

On entend une voix de femme qui chante :

« Amour, viens aider ma faiblesse,
Verse le poison dans son sein! »

LUYNAIS.

Qui chante là?

PRABERT.

Mais c'est Mme Ernstein.

CLÉMENTIER.

C'est son droit, elle est chez elle.

Une voix d'homme a succédé à la voix de femme :

« J'ai gravi la montagne
Pour venir jusqu'à toi.
Dagon qui m'accompagne
M'a guidé vers ton toit! »

LUYNAIS.

Ah! c'est Mme Ernstein... écoutez donc, comme elle a une grosse voix, ce soir!

PRABERT.

Ce n'est pas elle, la grosse voix... c'est le Grand-Prêtre...

CLÉMENTIER.

Quel Grand-Prêtre?

PRABERT.

D'où sortez-vous? Vous n'avez donc pas regardé le programme : on joue le second acte de *Samson et Dalila* avec les costumes, un magnifique décor.

CLÉMENTIER.

Vous m'en direz tant!

LUYNAIS.

Mme Ernstein doit être très belle en Dalila.

PRABERT.

Très belle... elle a surtout une coiffure qui lui va...

LUYNAIS.

Comme un gant.

PRABERT.

Tu es bête.

CLÉMENTIER.

Et Samson?

PRABERT.

C'est M. Fontenay.

CLÉMENTIER.

Bravo! bravo!

LUYNAIS.

Ainsi, une chose pareille se passe ce soir, chez les Ernstein et, demain, quelques privilégiés pourront dire avec fierté : « J'y étais ». C'est admirable!

CLÉMENTIER.

C'est renversant! Nous en avons une veine.

PRABERT.

Vous y êtes de loin... vous devriez vous rapprocher, avoir l'air au moins de vous intéresser à ce qui se fait; vous n'êtes pas polis en restant ainsi à l'écart.

LUYNAIS.

Mon brave ami, nous ne bougerons pas d'ici. Que Mme Ernstein chante, ça la regarde, c'est son affaire; dans une soirée comme celle-ci, chacun a ses attributions : la nôtre est de rester dans l'embrasure de cette fenêtre.

CLÉMENTIER.

Nous sommes les jeunes gens préposés aux embrasures.

PRABERT.

Eh bien! moi, je vais rentrer dans le grand salon.

LUYNAIS, avec force.

D'où tu n'aurais jamais dû sortir.

PRABERT.

Et où il y a des jeunes filles ravissantes.

LUYNAIS.

Je les connais, tes jeunes filles, c'est toujours les mêmes.

PRABERT.

Il y en a une nouvelle... une petite créature adorable, exquise, délicieuse, blonde, des yeux bleus, un petit nez pas plus gros qu'une noisette, une bouche comme une cerise... une taille de guêpe, une gorge...

CLÉMENTIER.

De guêpe, ne cherchez pas.

PRABERT.

Une gorge de jeune déesse... des hanches...

LUYNAIS.

De guêpe... vas-y donc !

PRABERT.

Comme c'est spirituel !... des hanches qui n'ont pas dit leur dernier mot...

LUYNAIS.

Et qui ne le diront peut-être jamais !

PRABERT.

Et une attache de cou... une nuque !... et vous savez si j'aime les nuques.

LUYNAIS.

Elles te le rendent bien.

CLÉMENTIER.

Et qui est cette merveille dont vous parlez comme le jeune Montaigut quand il vit pour la première fois Mlle Capulet ?

PRABERT.

C'est Mlle Jadain.

LUYNAIS.

La fille de Jadain, l'associé d'Ernstein?

PRABERT.

Oui.

CLÉMENTIER.

Je ne la connais pas; mais, d'autorité, je préfère sa mère. D'ailleurs, chaque fois qu'on m'a présenté une jeune fille, je suis tombé éperdument amoureux de la mère... c'est nerveux!... Ainsi, je donnerais toutes les jeunes filles qui sont ici, y compris sa fille, pour Mme Jadain. Ah! celle-là, quelle maîtresse incomparable ça doit être. Ce n'est pas votre avis?

LUYNAIS.

Je ne sais pas, moi; c'est à Freydières qu'il faut demander ça.

CLÉMENTIER.

Elle en est toujours très amoureuse.

PRABERT.

Ça dure depuis cinq ans et il n'y a pas de raison pour que ça finisse; mais vous verrez sa fille, elle est très bien.

CLÉMENTIER.

Prabert a beaucoup de succès auprès des jeunes filles.

LUYNAIS.

Il est joli garçon et il a des gilets personnels, c'est une entrée en matière. Et puis, il ne manque pas d'aplomb. Sous son frac d'homme du monde, c'est un maréchal des logis; il me rappelle ce favori d'une reine d'Angleterre qui, sous des dehors séduisants, cachait une âme basse.

PRABERT.

Dis donc, toi!

LUYNAIS.

Ça ne t'enlève aucune de tes autres qualités, d'abord, parce que tu n'en as pas ; mais te voilà emballé sur cette petite Jadain, tu vas te faire présenter, danser avec elle et lui dire des horreurs... c'est le résultat de tes mauvaises lectures. Quel plaisir peux-tu trouver à ça ?

PRABERT.

Celui de sentir contre moi un être délicat, fragile.

LUYNAIS.

A quoi ça t'avance-t-il, puisque tu ne vas pas plus loin ? C'est une jouissance de vieux monsieur. Tu n'es qu'un corrupteur... un corrupteur, pas même, un fricoteur. Voilà ce que tu es. C'est dégoûtant ! Tu ne seras jamais l'initiateur.

PRABERT.

Qu'en sais-tu ?... J'en épouserai peut-être une un jour.

LUYNAIS.

Oui... tu es bien capable de te marier avec une jeune fille qu'on t'aura présentée, comme ça, un soir dans un bal. Quelle banalité ! Ah ! mieux vaut cent fois épouser sa maîtresse.

PRABERT.

Pourquoi n'épouses-tu pas la tienne ?

LUYNAIS.

Parce qu'elle ne veut pas se marier avant sa mère. Elle me l'a dit : je ne veux pas être mariée et que maman reste fille.

CLÉMENTIER.

Le concert est fini. On éclate en applaudissements.

SCÈNE II

En effet, on entend le bruit des applaudissements. Des gens se répandent dans le petit salon et en exclamations admiratives. Tohu-bohu, brouhaha. Il y a là : CLAIRE JADAIN, MADELEINE, MADAME LACORTE, FREYDIÈRES, DE MEILLAN, JADAIN, HEYBENS, etc..., qui entourent MADAME ERNSTEIN-DALILA, FONTENAY-SAMSON et LE GRAND-PRÊTRE.

On entend des phrases comme celles-ci :

C'est admirable! c'est superbe!... Quelle voix délicieuse, chaude! La voix de Bréval... Et ce costume... Une merveille..., etc.

MADAME ERNSTEIN.

Oh! c'est un plaisir de chanter avec lui.

Elle désigne Samson.

MADAME LACORTE.

Le fait est que vous vous complétez admirablement. Quel beau couple, quel ravissant duo! c'est une joie de vous entendre.

Cependant Luynais et Clémentier se sont rapprochés.

LUYNAIS, à Madame Ernstein.

Ah! madame, je ne vous fais pas de compliments.

CLÉMENTIER.

Vous m'avez donné le grand frisson.

MADAME ERNSTEIN.

C'est vrai?

LUYNAIS.

Rien qu'à vous écouter, nous étions devenus tout pâles.

CLÉMENTIER.

Il n'exagère pas... comment vous remercier du plaisir que vous nous avez fait?

MADAME ERNSTEIN.

C'est bien simple, en vous occupant des jeunes filles, en leur offrant le bras pour les conduire au buffet, pendant qu'on va ouvrir les fenêtres dans le grand salon pour donner un peu d'air... Il faisait une chaleur là-dedans! Alors, il y a des jeunes filles qui doivent littéralement mourir de soif.

LUYNAIS.

Et elles espèrent le bras protecteur sur lequel s'appuyer pour glisser vers des coupes de champagne.

MADAME ERNSTEIN.

Vous avez compris?

LUYNAIS.

Elles n'ont donc pas de frères?

CLÉMENTIER.

Pas de parents?

LUYNAIS.

Pas d'amis?

MADAME ERNSTEIN.

Allez... Allez!...

PRABERT, à Madame Ernstein.

Madame, voulez-vous me présenter à Mlle Jadain?

MADAME ERNSTEIN.

Que vous avais-je dit? N'est-ce pas qu'elle est jolie?

PRABERT.

Ravissante!

MADAME ERNSTEIN.

Et puis, c'est une vraie jeune fille; elle vient d'avoir dix-huit ans; elle fait ce soir son entrée dans le monde;

c'est son premier bal. Promettez-moi d'être très convenable.

PRABERT.

Mais je n'ai pas l'habitude...

MADAME ERNSTEIN.

C'est que je vous connais... vous avez une réputation...

PRABERT.

Je vaux mieux que ma réputation, je vous assure... On va danser, n'est-ce pas?

MADAME ERNSTEIN.

Oh! il est déjà tard. On va faire deux ou trois tours de valse avant le cotillon.

Elle amène Prabert auprès de Madeleine qui est dans un petit groupe avec sa mère, son père, Freydières.

MADAME ERNSTEIN.

Madeleine, je vous présente M. Prabert.

PRABERT, s'inclinant.

Mademoiselle, voudrez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première valse?

MADELEINE.

Oui, monsieur.

PRABERT.

Vous n'avez pas soif, mademoiselle?

MADELEINE.

Si, monsieur, j'ai très soif...

PRABERT.

Me permettrez-vous de vous accompagner au buffet?

MADELEINE, à sa mère.

Maman, je te retrouverai ici.

CLAIRE.

Oui, ma chérie.... tu me retrouveras ici dans ce petit salon.

Madeleine sort au bras de Prabert; Mme Ernstein glisse vers un autre groupe. Fontenay cause avec le Grand-Prêtre, de Meillan avec une très jolie femme, Mme Lacorte; Ernstein est venu auprès d'un jeune homme à barbe noire qui est tout seul et qui n'a pas l'air de s'amuser.

SCÈNE III

ERNSTEIN, HEYBENS.

ERNSTEIN.

Vous êtes là tout seul, Heybens?

HEYBENS.

Mais oui.

ERNSTEIN.

Vous ne vous amusez pas beaucoup, peut-être?

HEYBENS.

Je ne m'ennuie pas. Comme Mme Ernstein a bien chanté! J'ignorais qu'elle possédât ce beau talent!

ERNSTEIN.

Comment, vous ne saviez pas?... C'est vrai, au fait, vous n'êtes plus Parisien.

HEYBENS.

Dame, parti depuis huit ans et arrivé d'avant-hier....

ERNSTEIN.

C'est juste... Eh bien! oui, ma femme est passionnée de musique et elle chante gentiment.

HEYBENS.

Elle chante tout à fait comme une artiste. Ça doit être bien agréable pour vous.

ERNSTEIN.

Agréable, oui... il y a les gammes... les gammes. On n'arrive pas à ce résultat-là sans faire beaucoup de gammes. Tout se paye.

HEYBENS.

Dites-moi... il me semble que je connais cet hôtel... est-ce que ce n'est pas l'hôtel de Juliette d'Herblay?

ERNSTEIN.

C'est lui-même. A l'époque où je me suis marié, elle a épousé un Roumain qui l'a emmenée dans son pays. Alors, j'ai acheté son hôtel.

HEYBENS.

Oh! mais alors, je crois bien que je le connais. J'y ai fait la fête dans cet hôtel. Un soir... je me rappelle... on avait bien dîné... Un Anglais complètement ivre avait parié de danser en tenant dans sa bouche le canon d'un revolver chargé. Il est tombé, tenez... là... près de cette porte. Le coup est parti et l'homme ne s'est pas relevé.

ERNSTEIN.

Oui, oui, je sais... on s'y est bien amusé... Vous ne venez pas prendre quelque chose au buffet?

HEYBENS.

Merci, je vais m'en aller... Je suis un peu dépaysé... vous comprenez, après quelques années d'absence... c'est étonnant comme tout change à Paris... Je ne connais plus personne.

ERNSTEIN.

Restez donc. Je vais vous présenter à ma nièce... c'est cette très jolie personne que vous voyez là, qui a l'air d'un Van Loo.

Il désigne Mme Lacorte.

HEYBENS.

En effet.

ERNSTEIN.

Ah! ah! Vous ne voulez plus vous en aller, à présent. D'ailleurs, vous l'avez connue quand elle était jeune fille : Floumoune, on l'appelait Floumoune...

HEYBENS.

Ah! c'est Floumoune! Je ne l'aurais pas reconnue.

ERNSTEIN.

Elle est mariée, elle s'appelle Mme Lacorte. Venez, je vais vous présenter ou plutôt vous représenter. C'est une adorable bavarde, elle vous mettra vite au courant.

Il entraîne Heybens auprès de Mme Lacorte.

SCÈNE IV

ERNSTEIN, HEYBENS, MADAME LACORTE.

ERNSTEIN.

Pauline!

MADAME LACORTE.

Mon oncle?

ERNSTEIN.

Permets-moi de te présenter M. Heybens, un de mes bons amis que tu connais déjà; c'est un de nos prospecteurs les plus remarquables. Je l'ai envoyé en Annam étudier le terrain, et il vient de découvrir des mines d'or qui feront parler d'elles.

MADAME LACORTE.

Je reconnais très bien M. Heybens. Vous avez laissé pousser votre barbe?

HEYBENS.

Quelle mémoire vous avez, madame!

MADAME LACORTE.

N'est-ce pas, monsieur? et vous avez bruni.

HEYBENS.

Le soleil!

MADAME LACORTE.

J'allais vous le dire... ça vous va très bien.

ERNSTEIN.

Imagine-toi qu'il voulait s'en aller...

MADAME LACORTE.

C'est un crime.

ERNSTEIN.

Parce qu'il ne connaît personne.

MADAME LACORTE.

C'est un enfantillage.

ERNSTEIN.

Alors, je te l'ai amené pour le mettre au courant.

MADAME LACORTE.

Je crois bien.

ERNSTEIN.

Ce sera une bonne action.

MADAME LACORTE.

Je ferai de mon mieux, mon bon oncle.

Ernstein les quitte. Ils causent.

SCÈNE V

CLAIRE, FREYDIÈRES, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, **très animé.**

Tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre? Ernstein va être nommé président de la chambre syndicale des constructeurs. Cet homme qui n'a jamais rien construit, c'est admirable!

CLAIRE.

Ne parle pas si haut. Ne t'indigne pas ici... ce n'est ni l'endroit, ni le moment. Tu t'indigneras à la maison. D'ailleurs, les honneurs viendront aussi pour toi... aie un peu de patience... tu sais bien qu'on s'en occupe.

ÉTIENNE.

Je t'affirme que si, au 14 Juillet prochain, je ne suis pas décoré, je quitte Ernstein.

FREYDIÈRES.

Où irez-vous?

ÉTIENNE.

Ah! je ne suis pas embarrassé... on m'offre des affaires superbes... Seulement, en France, nous sommes timorés... il ne faut pas hésiter à se déplacer, et au besoin à s'expatrier. Quoi?

CLAIRE.

Mais je ne dis rien, mon ami.

ÉTIENNE, avec force.

Eh bien! nous irons à Beauvais... nous irons à Beauvais... On me propose d'acheter la maison Debelker qui deviendra la maison Jadain et, si je me donne du mal, ce ne sera pas pour Ernstein, mais pour moi...

Il continue de causer avec animation, tandis que Claire l'entraîne et tâche à le calmer.

SCÈNE VI

HEYBENS, MADAME LACORTE.

HEYBENS.

Vous êtes très documentée.

MADAME LACORTE.

Nécessairement.

HEYBENS.

Continuez. C'est très intéressant. Alors, Mme Ernstein?...

MADAME LACORTE.

Oui, et le jeune homme avec lequel je causais quand mon oncle nous a interrompus, c'est M. de Meillan, le prédécesseur de Fontenay, celui qui chantait Samson, ce soir, avec ma tante, et qui est le ténor qu'elle aime pour l'instant. Naturellement, de Meillan trouve que Fontenay ne sait pas chanter, qu'il a une voix blanche et que c'est l'abomination de la désolation. Quant au Grand-Prêtre, c'est un petit jeune homme qui est aussi amoureux de ma tante et s'est mis à chanter pour l'approcher plus facilement. Il n'a aucune disposition et se couvre de ridicule. D'ailleurs, il perd son temps : c'est une basse, et les basses ne sont jamais aimées... pas plus dans la vie que dans les opéras. La clé de *fa* n'ouvre pas le cœur des femmes en général, ni de ma tante en particulier.

ERNSTEIN, survenant.

Eh bien! ça marche?... tu mets Heybens au courant?

MADAME LACORTE, modestement.

Oui, mon bon oncle, je fais de mon mieux.

ERNSTEIN.

Oh! je suis bien tranquille. (Il tape familièrement sur l'épaule d'Heybens.) Je vous le disais bien, vous êtes en bonnes mains.

Il s'en va.

MADAME LACORTE.

Ah! ah! C'est toujours drôle!

A ce moment, il n'y a plus dans le petit salon que Mme Lacorte et Heybens et, à l'autre extrémité, près de la porte-fenêtre, Freydières et Claire.

HEYBENS.

Vous êtes méchante, vous.

MADAME LACORTE.

Je suis très gentille, au contraire. Voyons, vous ennuyez-vous avec moi?

HEYBENS.

Pas une minute, vous me faites si bien les déshonneurs de la maison. Dites-moi, est-ce que ce n'est pas Freydières, l'avocat, qui est là, près de la fenêtre?

MADAME LACORTE.

Oui, c'est lui.

HEYBENS.

Avec qui donc cause-t-il?

MADAME LACORTE, riant.

Ah! ah!

HEYBENS.

Quoi donc?

MADAME LACORTE.

C'est vrai, au fait, vous ne pouvez pas savoir. C'est Mme Jadain, la femme de l'associé d'Ernstein. Je vais vous raconter ça... Oh! c'est tout un roman; mais ne restons pas là, d'autant plus que nous devons bien les gêner. Figurez-vous qu'ils étaient amis d'enfance, et il paraît que, depuis l'âge de raison, ils s'aimaient à la folie... Les Jadain sont venus à Paris et naturellement...

Elle l'entraîne tout en causant. Maintenant le petit salon est vide. Claire et Freydières restent seuls.

SCÈNE VII

CLAIRE, FREYDIÈRES.

CLAIRE.

Nous sommes seuls.

FREYDIÈRES.

Oh! seuls.

CLAIRE.

Tout le monde est au buffet; maintenant, tu peux me dire si j'ai une jolie robe, si je te plais.

FREYDIÈRES.

Prenez garde, prenez garde.

CLAIRE.

Comme vous êtes prudent!

FREYDIÈRES.

Et comme vous l'êtes peu!

CLAIRE.

J'ai l'occasion de causer avec vous, j'en profite. Je ne vous vois plus... tous ces temps-ci, vous n'êtes pas venu déjeuner ni dîner une seule fois à la maison.

FREYDIÈRES.

Vous savez pourquoi... Je travaillais.

CLAIRE.

Nulle plus que moi ne respecte votre travail... vous avez dîné en ville, pourtant.

FREYDIÈRES.

Il y a des obligations auxquelles je ne peux me soustraire... Comprenez donc que dans ma situation...

CLAIRE.

C'est vrai... j'ai tort... j'empiète sur votre existence et j'ai l'air de contrôler vos faits et gestes... Alors ça vous impatiente... je suis maladroite, n'est-ce pas?

FREYDIÈRES.

Mais non.

CLAIRE.

Ah! j'obéis à la règle commune qui veut que lorsqu'une femme se croit moins aimée, elle se rende encore moins aimable.

FREYDIÈRES.

Vous êtes sévère envers vous et vous vous alarmez sans raison.

CLAIRE.

C'est votre faute... vous avez un air singulier, ce soir; vous n'êtes pas comme d'habitude.

FREYDIÈRES.

Mais si, je vous assure.

CLAIRE.

Mais non, je vous jure. Voyons, vous n'êtes pas fâché? Je ne vous ai rien fait?

FREYDIÈRES.

Oh! Claire, fâché, pourquoi?

CLAIRE.

Je ne sais pas, moi... Quelquefois, il faut si peu de chose. Alors, je cherche. Vous ne me trouvez pas trop décolletée?... Je sais que vous n'aimez pas ça.

FREYDIÈRES

Mais non... il me semble que vous êtes décolletée comme les autres femmes.

CLAIRE.

Comme les autres femmes, oui. C'est effrayant ce que vous venez de dire là.

FREYDIÈRES.

Pourquoi, effrayant?

CLAIRE.

Si vous ne comprenez pas pourquoi, c'est pis encore.

FREYDIÈRES.

Vous attachez à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas.

CLAIRE.

Vous avez raison, je vous demande pardon, ne faites pas attention... je suis très maladroite, je le sens bien. (Elle va près de la porte-fenêtre.) Ah! on respire... comme il fait doux! C'est par un pareil soir, il y a cinq ans, au mois de juin, que nous nous sommes retrouvés ici... vous vous souvenez?

FREYDIÈRES.

Oui, je me souviens.

CLAIRE.

Nous étions assis là-bas, sur ce banc, auprès des magnolias. Mme Ernstein et de Meillan chantaient et s'embrassaient tour à tour, mon mari examinait des plans avec Ernstein; cependant, vous me persuadiez que vous ne m'aviez pas oubliée, vous me disiez des choses infiniment douces et vos paroles me grisaient délicieusement. Le ciel était plein d'étoiles et, sans doute, à ce moment-là, la petite étoile qui préside à ma destinée a dû briller d'un plus vif éclat, car il faut bien croire que tout cela devait arriver et qu'une passion était inévitable. Vous ne le croyez pas? Alors, pourquoi Ernstein avait-il rencontré mon mari la veille, pourquoi nous a-t-il invités ce soir-là, pourquoi étiez-vous présent, pourquoi nous ont-ils laissés seuls, dans la nuit, pourquoi sommes-nous venus à Paris, pourquoi? pourquoi?

FREYDIÈRES.

Les hasards peuvent aider à la direction des événements, mais je crois que les étoiles s'en désintéressent et nous avons aussi notre part de responsabilité dans ce qui nous arrive.

CLAIRE.

Oh! certainement... d'ailleurs, qu'importe? Il faut aimer et le reste n'est rien... Il faut aimer, dût-on en souffrir, dût-on même en mourir, comme ces plantes qui élèvent très haut vers le ciel une grande fleur éclatante, généreux acte d'amour dont elles meurent.

Pendant ces derniers mots, Ernstein est entré dans le petit salon.

ERNSTEIN.

Ah! vous étiez là, Freydières... je vous cherche partout... Ces dames vous réclament : ma femme voudrait vous parler.

FREYDIÈRES.

J'y vais.

Il sort.

SCÈNE VIII

CLAIRE, ERNSTEIN.

ERNSTEIN.

Vous ne m'en voulez pas de vous avoir arrachée à Freydières?

CLAIRE.

Oh! arrachée...

ERNSTEIN.

D'ailleurs, ces dames ne le réclament pas du tout; c'est un prétexte pour vous avoir à moi tout seul.

CLAIRE.

C'est ingénieux.

ERNSTEIN.

Vous savez que vous avez un très grand succès... On me fait beaucoup de compliments de vous.

CLAIRE, un peu étonnée.

A vous?

ERNSTEIN.

A moi, c'est une façon de parler... enfin on s'occupe beaucoup de vous.

CLAIRE.

On est bien bon.

ERNSTEIN.

Vous possédez un charme souverain, voilà la vérité.

Et puis, c'est un certain air que vous avez et qui vous met au-dessus des autres. Je vous demande pardon d'être obligé de vous dire tout ça.

CLAIRE.

Il n'y a pas d'offense; mais vous exagérez... il y a ici des femmes très jolies, très séduisantes.

ERNSTEIN.

Aucune de ces femmes n'a ce qui fait votre rare séduction, ce je ne sais quoi ou plutôt ce je sais bien quoi... ces femmes-là n'aiment pas. Tandis que vous, on sent que vous avez un cœur, une âme, un cerveau, des nerfs, enfin que vous êtes une vraie femme! Tout en vous révèle la passion et elle rayonne autour de vous comme une lampe dans un phare.

CLAIRE.

Vous vous exprimez très bien : ce n'est pas possible, vous avez quelque chose à me demander.

ERNSTEIN.

La seule chose que je vous demanderais est précisément la seule chose que vous me refuseriez. Aussi, je ne vous demande rien; il y a longtemps que j'y ai renoncé; je vous aime avec un désintéressement fou.

CLAIRE.

Où voulez-vous en venir?

ERNSTEIN.

A rien... Absolument à rien... j'avais besoin de vous dire ça, voilà tout. Mais ce n'est pas seulement pour ça que je vous ai chambrée de la sorte; j'ai à vous parler de choses beaucoup plus sérieuses... Dites-moi, seriez-vous disposée à marier Madeleine?

CLAIRE.

Sans doute; mais je ne tiens pas à la marier tout de suite... elle n'a que dix-huit ans; j'aurais désiré la

garder auprès de moi encore un an ou deux. Pourtant, il ne faut pas être égoïste, et s'il se présentait un très beau parti...

ERNSTEIN.

C'est une idée que je viens d'avoir et vous me connaissez, quand j'ai une idée, je ne perds pas de temps.

CLAIRE.

Alors?

ERNSTEIN.

Il y a ici, ce soir, un jeune homme, un de mes prospecteurs, très intelligent, qui revient d'Indo-Chine. Il s'appelle Heybens, Paul Heybens; pas de parents, pas de fortune, mais surtout, si je m'en occupe, un très bel avenir. Par exemple, il a une chose contre lui.

CLAIRE.

C'est?

ERNSTEIN.

C'est qu'il est sorti le premier de l'École... Oui, oui, que voulez-vous? on n'est pas parfait... C'est tout de même un garçon remarquable.

CLAIRE.

Quel âge a-t-il?

ERNSTEIN.

Trente ans. Physiquement, il est bien. D'ailleurs, je vous le montrerai tout à l'heure, et si comme ça, à vol d'oiseau, il vous plaît, je vous ferai dîner avec lui la semaine prochaine.

CLAIRE.

Mais vous ne l'avertirez pas.

ERNSTEIN.

Non?

CLAIRE.

Non... pas plus que je n'avertirai Madeleine. Avec ses idées, un mariage par présentation, ça suffirait pour

qu'elle ne voulût pas en entendre parler. Et, de votre côté, n'avertissez pas ce M. Heybens, parce que les hommes, dans ces circonstances, ont un air de ne pas avoir l'air qui est très caractéristique. Ma fille, qui n'est pas une bête, ne s'y tromperait pas.

ERNSTEIN.

Soyez sans crainte, il ne sera pas prévenu. Si ce mariage se fait, je nomme votre gendre directeur de la Société des mines de l'Annam, dont j'établis le siège à Paris; je lui fais une très belle situation. Si mon jeune ami ne plaît pas à Madeleine, je le renvoie en Indo-Chine où il me rendra encore de très grands services. Ce n'est pas plus difficile que ça. Qu'en dites-vous?

CLAIRE.

Ça ne me paraît pas impossible. Vous pouvez toujours me montrer votre Annamite.

ERNSTEIN.

Alors, venez avec moi.

A ce moment, Madeleine paraît au fond sur l'escalier, avec Freydières, et descend auprès de sa mère.

MADELEINE.

Maman, restons-nous jusqu'à la fin?

CLAIRE.

Comme tu voudras, ma chérie, ça ne dépend que de toi. Comme tu as chaud! Tu devrais te reposer un peu.

MADELEINE.

Oui, je vais rester ici avec Freydières.

ERNSTEIN.

C'est ça, c'est ça, ils vont causer ensemble. Venez... passons par ici... l'Annamite est dans la serre.

Claire sort du petit salon au bras d'Ernstein.

SCÈNE IX

FREYDIÈRES, MADELEINE.

MADELEINE.

Vous voulez bien me tenir compagnie et causer un peu avec moi?

FREYDIÈRES, *sur l'escalier.*

C'est que je m'en vais : il faut que je m'en aille.

MADELEINE.

Comme c'est gracieux!... Il suffit que je témoigne le désir de causer avec vous, pour que vous témoigniez celui de vous en aller. Eh bien! je vous ordonne de rester. Et puis, ne jouez pas à être perché comme ça, c'est ridicule. Descendez! descendez! vous devez m'obéir, puisqu'il paraît que je suis la reine du bal.

FREYDIÈRES.

Justement, vous avez mieux à faire que de causer avec moi... on va venir vous chercher dans quelques secondes pour danser.

MADELEINE.

Non, on ne viendra pas me chercher, parce que je vous ai réservé cette valse.

FREYDIÈRES.

Vous savez bien que je ne danse pas.

MADELEINE.

Ça ne fait rien, nous allons la causer.

FREYDIÈRES.

C'est que...

MADELEINE, *allant le prendre par la main.*

Oh! non, oh! non, restez avec moi... restez avec moi ou, sans ça, je serais très offensée... Je croirais que

je vous ai fait quelque chose, que vous me fuyez. Asseyez-vous, asseyez-vous ! D'abord, il faut que je vous gronde... il y a des siècles qu'on ne vous a vu... Vous nous négligez. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la maison tous ces temps-ci ?...

FREYDIÈRES.

J'ai eu beaucoup à faire.

MADELEINE.

Ah ! (Un silence.) Dieu ! que j'ai chaud, j'étouffe. (Elle va près de la fenêtre.) Il doit faire très bon dehors... Vous ne savez pas ce que vous feriez si vous étiez gentil ?

FREYDIÈRES.

Non.

MADELEINE

Vous m'offririez votre bras et nous irions nous promener dans le jardin.

FREYDIÈRES.

Vous n'y pensez pas ?

MADELEINE.

Je viens d'y penser... J'aimerais beaucoup à me promener avec vous, sous les arbres, par cette belle nuit, tandis que tous ces gens s'agitent ici... on aurait l'air d'être en voyage.

FREYDIÈRES.

Vous pourriez prendre froid... et puis...

MADELEINE.

Et puis ?...

FREYDIÈRES.

Vous attraperiez du mal.

MADELEINE.

L'un est la conséquence de l'autre. Alors, vous refusez ?

FREYDIÈRES.

Absolument.

MADELEINE.

Dieu! que vous êtes ennuyeux. C'est dommage! (Elle va se rasseoir auprès de lui.) Qu'est-ce que vous avez ce soir? Vous n'êtes pas comme d'habitude. D'ailleurs, vous ne me parlez plus jamais comme dans le temps, comme à une amie, à une camarade.

FREYDIÈRES.

Vous n'êtes plus la petite fille que j'ai connue, vous êtes maintenant une grande demoiselle.

MADELEINE.

Tant pis... si cette transformation doit faire cesser notre gentille intimité et vous imposer des façons aussi cérémonieuses. Alors, parlez-moi comme à une grande demoiselle : dites-moi si j'ai une jolie robe, si elle vous plaît. Tout le monde, ce soir, me fait des compliments... il n'y a que vous qui ne m'en fassiez pas.

FREYDIÈRES.

Vous faites ce soir votre entrée dans le monde et vous avez le plus grand succès. Vous n'avez pas besoin de mes compliments.

MADELEINE.

Vous n'en savez rien... C'est certainement ceux qui qui me feraient le plus de plaisir. Alors, c'est vrai, même pour vous qui m'avez vue avec des robes courtes, je fais jeune fille?

FREYDIÈRES.

Très... vous faites jeune fille, comme vous dites. C'est au point que tout à l'heure, lorsque vous êtes entrée, je ne vous ai pas reconnue.

MADELEINE.

Oh! que je suis contente... J'ai beaucoup de succès. Est-ce vrai que je suis si jolie que ça?

FREYDIÈRES.

Que ça, je ne sais pas.

MADELEINE.

Vous ne savez pas?

FREYDIÈRES.

Vous voulez à toute force que je vous fasse des compliments?

MADELEINE.

Oui, à toute force.

FREYDIÈRES.

Eh bien! vous êtes plus que jolie, et vous répandez tant de clarté autour de vous que, malgré soi, on cherche l'appareil électrique qui vous inonde de lumière, vous savez, comme les petites princesses de féerie; mais en réalité, cette clarté est faite de votre jeunesse et d'une grâce si pure qu'il faut bien se garder d'y jeter l'ombre d'un hommage banal.

MADELEINE.

Eh bien! je ne vous en demandais pas davantage et je suis heureuse que vous me parliez ainsi... cela me rend très fière et j'avais besoin de cet orgueil, car tout à l'heure, j'ai subi l'humiliation d'être moins délicatement appréciée. Mon danseur...

FREYDIÈRES.

Prabert?

MADELEINE.

Oui... m'a débité des galanteries un peu directes et comme, naturellement, je me taisais, l'imbécile a sans doute pris mon silence pour de l'acquiescement. Il m'a serrée plus fort dans ses bras, il regardait obstinément dans mon corsage, il m'enlevait, mes pieds ne touchaient plus terre, si bien que j'ai dû feindre un étourdissement et je l'ai prié de me reconduire à ma place.

FREYDIÈRES, se levant et très irrité.

Quel goujat!

MADELEINE.

Quoi?

FREYDIÈRES.

Rien... rien... que voulez-vous, il faut se faire une raison, c'est la danse... il n'y a rien à dire, c'est la danse! Moi qui vous connais depuis cinq ans, qui suis votre ami, si je vous prenais seulement la main autrement qu'en vous disant bonjour, ça paraîtrait extraordinaire, monstrueux; mais ce soir, le premier venu a le droit de vous enlacer, de vous serrer dans ses bras. Vous êtes offensée qu'il ait regardé dans votre corsage, mais c'est son droit, c'est son devoir : c'est un valseur, un valseur, c'est effrayant ce qu'un tel titre comporte de privautés, d'immunités!... et puis ceux qui ne veulent pas qu'on voie ce qui se passe chez eux, n'ouvrent pas leurs fenêtres toutes grandes.

MADELEINE.

Quelles fenêtres? Ah! oui... vous me trouvez trop décolletée?...

FREYDIÈRES.

Moi... Oh! par exemple!... Vous pleurez?

MADELEINE.

Oui, non, je ne sais pas... Au fond, je crois que c'est de joie.

FREYDIÈRES, se reprenant.

Vous ne prenez pas au sérieux ce que je viens de vous dire. Je plaisantais. D'abord, ça ne me regarde pas... ça ne me regarde pas; je n'ai pas qualité pour... du moment que votre mère vous habille ainsi, c'est que c'est bien... elle sait mieux que moi ce qui est convenable ou plutôt ce qui convient. (Pendant qu'il parle ainsi, Madeleine a mis une écharpe de tulle sur ses épaules.) Mais ce n'est pas à cause de ce que je vous ai dit que vous mettez cette écharpe sur vos épaules?

MADELEINE.

Pas du tout, c'est parce que j'ai un peu froid.

FREYDIÈRES.

Vous aviez trop chaud, tout à l'heure.

MADELEINE.

Oui, mais maintenant, j'ai froid... je vous assure.

FREYDIÈRES.

Madeleine, je ne vous ai pas fâchée?

MADELEINE.

Oh! non, mon grand ami, vous ne m'avez pas fâchée; je vous suis reconnaissante, au contraire : vous ne m'aviez jamais parlé ainsi. Et, pour la première fois, il me semble que vous m'avez parlé comme à une femme. Dites-moi bien toujours ce qui vous déplaît en moi, pour que je me corrige.

FREYDIÈRES.

Mais rien ne peut me déplaire en vous, Madeleine, et, encore une fois, je n'ai pas le droit..

MADELEINE.

Je vous le reconnais, à vous seul; je vous jure que ça me fera plaisir, vous ne pouvez pas savoir quel plaisir ça me fera. Donnez-moi toujours cette preuve... d'affection, voulez-vous? D'ailleurs, je ne danserai pas, vous avez raison, la danse est une chose stupide.

FREYDIÈRES.

Ne faites pas ça... j'ai beaucoup exagéré, je suis allé un peu loin. La danse est un exercice élégant et même salutaire, quand on le pratique sans emportement, et un bon valseur n'est pas nécessairement l'être abject que je me suis plu à vous dépeindre. Prabert est heureusement une exception; mais on peut être bon valseur et honnête homme. Il y faut certaines qualités que je ne possède pas... je n'ai jamais pu valser, la tête me tourne; il y avait même un secret dépit dans mon cas.

MADELEINE.

Oui, c'est maintenant que vous plaisantez et je n'ai plus du tout envie de danser.

FREYDIÈRES.

Dansez, au nom du ciel! Autrement, vous commettriez une incorrection vis-à-vis des jeunes gens avec qui vous êtes engagée. Ce serait une faute grave envers les usages, envers le monde, et rien n'est plus sévère que le code du plaisir. Il faut danser et ne plus penser à tout ça.

MADELEINE.

Quoi? tout ça...

FREYDIÈRES.

Rien... rien... il faut danser et voici justement un valseur!

Sur ces derniers mots, un jeune homme est venu auprès de Madeleine.

LE JEUNE HOMME.

Mademoiselle, je crois que vous m'avez fait l'honneur de me promettre cette valse.

MADELEINE.

Parfaitement, monsieur.

Elle consulte du regard Freydières qui lui fait signe que oui et elle part au bras du jeune homme. Freydières la suit des yeux; il ne s'est pas aperçu que, depuis quelques instants, Claire les observait et que, maintenant, elle est derrière lui.

SCÈNE X

CLAIRE, FREYDIÈRES.

CLAIRE.

Comme vous voilà songeur, tout à coup!

FREYDIÈRES, se retournant, surpris.

Vous étiez là?

CLAIRE.

Que disiez-vous donc à Madeleine de si intéressant?

Vous étiez tellement occupé que vous ne vous êtes pas aperçu que j'étais là depuis quelques instants; vous parliez avec une animation!...

FREYDIÈRES.

Votre fille me disait qu'elle ne voulait plus danser et je lui disais, moi, qu'elle devait tenir au moins les engagements qu'elle avait pris.

CLAIRE.

Je lui aurais donné le même conseil... (Un silence.) Je viens d'avoir une conversation des plus sérieuses avec Ernstein. Il veut marier ma fille.

FREYDIÈRES.

Ah!

CLAIRE.

Il m'a même parlé d'un jeune homme qui revient d'Indo-Chine... un garçon d'un très grand avenir, paraît-il... Il s'appelle Heybens, vous le connaissez?

FREYDIÈRES.

Il me semble que je connais ce nom-là... Et il vous l'a présenté?

CLAIRE.

Non, il me l'a montré... il m'a paru bien, très bien même. Ernstein doit nous faire dîner avec lui la semaine prochaine. Ce n'est d'ailleurs qu'un projet vague... il faut avant tout que ça plaise à Madeleine, n'est-ce pas? Mais cette conversation avec Ernstein a été pour moi une brusque révélation.

FREYDIÈRES.

Une révélation?

CLAIRE.

Oui... évidemment, je savais que j'avais une fille à marier... je savais qu'un jour ou l'autre il faudrait m'en séparer... J'avais souvent pensé au mariage de Madeleine; mais il m'apparaissait indéterminé, lointain, et voilà que, tout à coup, il est question d'un mariage, comprenez-vous?

FREYDIÈRES.

Oui, je comprends.

CLAIRE.

On me montre un monsieur comme un gendre possible... J'ai une fille à marier; depuis tout à l'heure, c'est un fait précis, immédiat, et alors, brusquement, j'ai compris, avec une netteté singulière et tardive, que j'étais une femme très imprudente.

FREYDIÈRES.

Comment cela?

CLAIRE.

Oui... Il faut penser que plusieurs partis vont se présenter pour Madeleine... ce soir, elle fait sensation... je le dis sans fausse modestie, elle est éblouissante. Si ce n'est pas M. Heybens, ce sera un autre. Les parents intéressés prendront des renseignements sur la famille dans laquelle doit entrer leur fils, et, si l'on apprenait que vous êtes mon amant, songez donc, c'est épouvantable, car c'est à l'établissement de ma fille que ça pourrait faire le plus grand tort.

FREYDIÈRES.

Mais vous paraissez bouleversée... il semblerait vraiment que cette idée que notre liaison puisse être connue vous a surprise subitement.

CLAIRE.

Non; mais, jamais, elle ne m'est apparue aussi menaçante que depuis un moment. C'est à ce point que j'imagine que notre liaison est, ce soir, le sujet de toutes les conversations...

FREYDIÈRES.

Pourquoi voulez-vous?...

CLAIRE.

Enfin, ça ne se discute pas, ça ne s'explique pas... c'est une impression, un pressentiment... une femme, vous savez ce que c'est.

FREYDIÈRES.

Vous ne pourrez jamais empêcher les gens de parler, étant donné surtout que je suis reçu constamment chez vous et dans la plus grande intimité.

CLAIRE.

Justement... j'ai pensé... il faudrait peut-être que vous vinssiez moins fréquemment à la maison... que vous espaciez peu à peu vos visites... jusqu'à ne plus venir du tout... de façon que le monde puisse croire..

FREYDIÈRES.

A une rupture?...

CLAIRE.

Oui. Je n'avais pas osé prononcer ce mot-là; alors même que cette rupture sera simulée, car je continuerai de vous voir autrement, n'est-ce pas?... je vous verrai toujours.

FREYDIÈRES.

Sans doute, mais je vous en supplie, ne vous troublez pas à ce point... je ferai ce que vous désirez... comme toujours, je vous obéirai.

CLAIRE.

Je m'exprime mal.

FREYDIÈRES.

Je vous comprends bien.

CLAIRE.

Je vous verrai demain à l'heure habituelle, nous parlerons de tout cela; mais ne restons pas ainsi à l'écart et même séparons-nous. Ça vaudra mieux.

FREYDIÈRES.

D'ailleurs, je vous dis au revoir, je m'en vais.

CLAIRE.

Au revoir! Je voudrais que cette soirée fût finie! A demain!

FREYDIÈRES.

Oui.

Il sort.

SCÈNE XI

CLAIRE, MADAME ERNSTEIN, MADAME LACORTE, MADELEINE, MADEMOISELLE CHOSCONESCO, HEYBENS, PRABERT, UN JEUNE HOMME, etc.

Prabert entre par la porte de droite, suivi de deux domestiques poussant une sorte de traîneau sur lequel sont disposés les accessoires du cotillon.

PRABERT, aux domestiques.

Tenez... mettez ça là... et puis, vous irez chercher les corbeilles... vous les mettrez sur le canapé et sur les fauteuils.

Les domestiques exécutent les ordres de Prabert. Mme Ernstein descend l'escalier avec Mlle Chosconesco.

MADAME ERNSTEIN, apercevant Prabert.

Ah! Mademoiselle Chosconesco, voici votre conducteur. (A Prabert.) Vous préparez vos petites affaires. Vous avez tout ce qu'il vous faut?

PRABERT.

Oui, oui, madame, je vous remercie.

MADAME ERNSTEIN.

Dans combien de temps serez-vous prêts?

PRABERT.

Oh! dans dix minutes, un quart d'heure, nous pour-

rons commencer. (A Mademoiselle Chosconesco.) Vous voyez, mademoiselle, tous les accessoires sont là... Nous serons près de la porte et on nous les passera au fur et à mesure.

MADEMOISELLE CHOSCONESCO.

Par quoi commencerons-nous?

PRABERT.

Par les arceaux fleuris... Vous avez votre liste?

MADEMOISELLE CHOSCONESCO.

Oui... oui...

PRABERT.

Si vous voulez, nous allons revoir tout ça ensemble.

Cependant, Mme Lacorte est entrée suivie d'Heybens.

MADAME LACORTE, en passant auprès de Prabert.

Comme vous êtes beau, Prabert! c'est donc vous qui conduisez le cotillon?

PRABERT.

Oui... oui... ce n'est pas pour mon plaisir, je vous assure.

MADAME LACORTE.

Ni pour le mien, je vous en fiche mon billet.

Et, poursuivie par Heybens, elle vient s'asseoir.

HEYBENS, très excité.

Oui, c'est bien compréhensible, mettez-vous à ma place... j'ai été si longtemps sevré. Alors, ce bal, cette musique, ces lumières, ces fleurs, ces épaules, ça me grise, ça me grise! et pour avoir causé seulement une heure avec vous qui êtes si jolie, si spirituelle et qui devez être si bonne...

MADAME LACORTE.

Surtout!

HEYBENS.

Je vous aime; il n'y a pas d'autre mot. Je vous aime avec tout ce que ce sentiment comporte.

MADAME LACORTE.

A la bonne heure, vous ne perdez pas de temps, vous n'y allez pas par quatre chemins.

HEYBENS.

Il n'y en a pas quatre non plus.

MADAME LACORTE.

Vous êtes pressé... Ça pourrait s'appeler le retour du prospecteur. Il n'y a donc pas de femmes là-bas?

HEYBENS.

Il y a les congaïes.

MADAME LACORTE.

Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là?

HEYBENS.

Vous dites bien... Ce sont des petits animaux, des petits êtres passifs et sans intérêt... et puis, elles sont jaunes.

MADAME LACORTE.

Oui, je comprends, je vous fait l'effet du pain blanc après le siège.

HEYBENS.

Du pain très blanc, si l'on en juge par ce qui est en montre.

MADAME LACORTE.

Voilà un joli compliment de colonial.

HEYBENS.

C'est votre faute, vous êtes à moitié nue.

MADAME LACORTE.

Vous exagérez.

HEYBENS, *plongeant.*

Accordez-moi pourtant qu'entre ceci et un corsage montant, il y a un abîme.

MADAME LACORTE.

Il suffit de le remplir.

HEYBENS.

Vous le comblez, vous nous comblez.

MADAME LACORTE.

Comme vous avez dû souffrir! Mais je croyais, au contraire, que dans ces pays d'où vous venez, l'amour était un art très perfectionné.

HEYBENS.

Où avez-vous pris ça?...

MADAME LACORTE.

Dans le Kama-Soutra.

HEYBENS.

Ah! vous lisez le Kama-Soutra, ça va bien. Je vous assure que les congaïes ne sont pas des artistes.

MADAME LACORTE.

Je voulais vous demander si c'est vrai que, dans ce pays-là... Oh! non, je n'oserai pas.

HEYBENS.

Mais si, osez!

MADAME LACORTE.

Eh bien!... oh! non, je ne peux pas.

HEYBENS.

C'est donc si effrayant?

MADAME LACORTE.

Approchez-vous alors... je vous le dirai tout bas.

Elle lui parle à l'oreille, derrière son éventail. Cependant, Madeleine avec son jeune danseur est entrée dans le petit salon et vient auprès de sa mère.

MADELEINE.

Ah! maman, je te cherchais. Est-ce que Freydières est parti?

CLAIRE.

Oui, il vient de partir.

MADELEINE.

Monsieur m'a invitée pour le cotillon, je n'ai jamais dansé le cotillon... Alors je vais être très maladroite.

LE JEUNE HOMME.

Vous vous en tirerez très bien... Il faut d'abord vous familiariser avec les accessoires.

MADELEINE.

C'est ça... Allons prendre une leçon de choses.

Tous deux vont examiner les accessoires. Cependant, Mme Lacorte a cessé de parler bas à Heybens.

MADAME LACORTE.

Oh! vous êtes dégoûtant!

HEYBENS.

C'est vous qui m'avez demandé...

MADAME LACORTE.

Quelle horreur! on me l'avait affirmé, mais je n'avais jamais voulu le croire. Vous me dites la vérité?

HEYBENS.

L'impure vérité.

MADELEINE, au jeune homme.

Ah! j'ai oublié mon éventail... je dois l'avoir laissé sur la cheminée du grand salon.

LE JEUNE HOMME.

Je vous le rapporte dans un instant.

Madeleine, restée seule, continue de regarder les accessoires du cotillon. A ce moment, elle se trouve à deux pas de Mme Lacorte et d'Heybens.

HEYBENS, à Madame Lacorte et en regardant Claire qui cause avec Madame Ernstein.

Dites-moi donc? il n'est pas à plaindre, Freydières.

MADAME LACORTE, qui sent Madeleine dans son dos.

A quel propos dites-vous ça?

HEYBENS.

Parce que je regarde la personne qui cause avec Mme Ernstein.

MADAME LACORTE.

Quel rapport cela a-t-il?

HEYBENS.

Comment, quel rapport?... Vous ne m'avez pas dit, tout à l'heure, que c'était sa maîtresse?

Madeleine, qui a entendu, tombe sur une chaise.

MADAME LACORTE, avec des yeux aigus.

Moi, je ne vous ai jamais parlé de ça.

Elle se lève et entraîne Heybens.

HEYBENS, insistant.

Oh! par exemple, c'est trop fort... Vous ne m'avez pas dit que cette Mme Jadain?...

MADAME LACORTE, lui prenant le bras.

Mais taisez-vous donc!... taisez-vous donc!...

A ce moment, le jeune homme revient près de Madeleine.

LE JEUNE HOMME.

Mademoiselle, voici votre éventail... (Et apercevant Madeleine évanouie, il appelle.) Prabert!... Prabert!... Venez donc!

PRABERT.

Prévenez sa mère... elle est là.

Le jeune homme va prévenir Claire, qui accourt auprès de Madeleine... On s'empresse autour d'elle.

HEYBENS.

Qu'est-ce qu'elle a, cette jeune fille?

MADAME LACORTE.

C'est Mlle Jadain... c'est sa fille... sa fille!... Elle a tout entendu.

HEYBENS.

Oh! vous croyez?

MADAME LACORTE.

J'en suis sûre... Ah! vous n'êtes pas malin... On voit bien que vous revenez de Bac-Ninh.

CLAIRE, à Madeleine.

Qu'est-ce que tu as?... Tu es malade?...

MADELEINE.

Oui, partons, partons, je ne veux pas rester ici. Je ne sais pas ce que j'ai; je me sens très mal.

MADAME ERNSTEIN.

Voulez-vous prendre quelque chose, Madeleine?

MADELEINE.

Non, non, allons-nous-en; il n'y a rien à faire.

CLAIRE.

Mais, voyons, mon enfant, tu vas peut-être te remettre!

MADELEINE.

Non, je ne me remettrai pas ici.

CLAIRE.

Mais qu'est-ce qu'a cette enfant? Ah! mon Dieu, elle est tellement nerveuse, elle me rendra folle. Au revoir, chère madame, et pardon.

ERNSTEIN, survenant.

Qu'est-ce qu'il y a? Comment, vous partez? Vous ne restez pas pour le cotillon?... On va danser le cotillon.

CLAIRE.

Non, Madeleine est souffrante... Ayez l'obligeance de prévenir mon mari.

Claire et Madeleine sortent, accompagnées par Mme Ernstein. Prabert, Mlle Chosconesco et le jeune homme s'entretiennent de l'incident.

HEYBENS.

Je suis désolé.

MADAME LACORTE.

Je sentais venir ça... mais j'avais beau vous faire des yeux, vous alliez, vous alliez. Enfin, quand je vous ai poussé le pied, vous n'avez donc pas compris?...

HEYBENS.

Je ne croyais pas que c'était pour ça...

MADAME LACORTE.

Quelle gaffe! Ça m'a donné soif. Venez-vous boire?

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Quinze jours après. Même décor qu'au deuxième acte, c'est-à-dire le petit salon des Jadain. — Au lever du rideau, Mme Chenevas, seule, est en train de travailler à quelque broderie quand Claire entre dans le salon.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, MADAME CHENEVAS.

MADAME CHENEVAS.

Comment va Madeleine, ce matin?

CLAIRE.

Toujours la même chose... elle n'a pas dormi cette nuit. Alors, vers huit heures, je lui ai fait prendre cette potion que le docteur a ordonnée et, enfin, elle s'est assoupie.

MADAME CHENEVAS.

Je croyais que le docteur, dans l'état de faiblesse où est Madeleine, avait recommandé de ne donner la potion que si c'était absolument nécessaire.

CLAIRE, avec un geste de découragement.

Ah! je sais bien; mais voilà tant de nuits qu'elle ne dort pas. Elle ne mange pas; si elle ne dort pas, cela ne pourra pas durer bien longtemps. Ah! je suis folle, folle!...

MADAME CHENEVAS.

Voyons, Claire.

CLAIRE.

Si encore on pouvait savoir ce qu'elle a, mais voilà plus de quinze jours qu'elle est dans cet état.

MADAME CHENEVAS.

Oui, depuis ce bal chez les Ernstein... ça fait quinze jours...

CLAIRE.

C'est affreux de voir son enfant malade et de ne pouvoir venir à son secours. Le médecin l'a examinée, auscultée... il ne lui trouve aucune maladie. D'ailleurs, elle ne se plaint pas... elle dit qu'elle ne souffre pas et, pourtant, elle dépérit.

MADAME CHENEVAS.

Il prétend que c'est de la neurasthénie.

CLAIRE.

C'est leur grand mot, quand leur science ne sait plus; mais on n'est pas neurasthénique du jour au lendemain; il y a des symptômes, une progression, tandis qu'elle est devenue triste tout à coup et silencieuse... elle qui était la joie de cette maison et qui respirait l'ivresse de vivre. La veille encore, elle mangeait, elle dormait, elle chantait, elle riait!

MADAME CHENEVAS.

Elle rêvait aussi... elle a peut-être un chagrin secret, un mal moral dont il faudrait rechercher la cause.

CLAIRE, *avec un peu d'impatience.*

Quand tu répéteras toujours ça! Tu penses bien qu'à plusieurs reprises j'ai interrogé Madeleine, avec quelle sollicitude! C'est en vain... elle se tait... elle m'a vue angoissée et pleurant. Une fois, une seule fois, j'ai cru enfin qu'elle allait parler; mais, tout de suite, elle s'est reprise et j'ai deviné, derrière son front pâle, la vo-

lonté, l'entêtement de ne rien dire. Que peut-il y avoir derrière ça... derrière ça... (Elle se frappe le front.) Voyons, elle ne te dit rien à toi non plus?

MADAME CHENEVAS.

Non.

CLAIRE.

Pourtant, elle a une grande confiance en toi, tu es son amie.

MADAME CHENEVAS.

Toi aussi.

CLAIRE.

C'est vrai! Ah! je ne sais plus que faire. Tout à l'heure, j'ai cherché dans un livre de médecine; je pense que je serai plus clairvoyante que les médecins. Quelle misère!

MADAME CHENEVAS.

C'est dans son cœur qu'il faudrait lire.

CLAIRE.

Oui, dans son cœur, mais comment?

MADAME CHENEVAS.

Écoute, j'ai une idée.

CLAIRE.

Quoi?

MADAME CHENEVAS.

Son journal?

CLAIRE.

Tu crois?

MADAME CHENEVAS.

Oui... ce cahier que son père lui a donné et où elle a écrit ses pensées, ses impressions.

CLAIRE.

Oh! nous n'y trouverons rien.

MADAME CHENEVAS.

Qui sait? Nous y trouverons peut-être un indice.

CLAIRE.

Depuis quinze jours, elle n'y a rien écrit. Tu sais où il est ce journal?

MADAME CHENEVAS.

Oui, il est dans sa chambre... dans un des tiroirs de son petit bureau.

CLAIRE.

Eh bien! va le chercher, pendant qu'elle dort.

Mme Chenevas sort. Claire reste seule quelques secondes, puis Étienne, venant de son cabinet, entre dans le salon. Il a son chapeau, prêt à sortir.

SCÈNE II

CLAIRE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Elle a fini par s'endormir?

CLAIRE.

Oui.

ÉTIENNE.

Il faut espérer que ça lui fera du bien. Pauvre petite, c'est désolant. Je ne sais plus comment je vis, je n'ai de goût à rien. Au milieu de tout ça, il faut s'occuper de ses affaires. Enfin, je suis obligé de faire quelques courses avant le déjeuner. Je rentrerai à midi, midi et demi... A propos, j'ai reçu ce matin une lettre de Freydières... Il doit venir tout à l'heure nous faire ses adieux

CLAIRE.

Ses adieux?... Il part donc?

ÉTIENNE.

Il faut croire.

CLAIRE.

Où va-t-il?

ÉTIENNE.

Il va à Tunis, pour ce procès dont il nous a parlé. Il t'expliquera ça... En tout cas, retiens-le jusqu'à ce que je rentre. Je voudrais bien lui serrer la main avant son départ. Tâche qu'il reste à déjeuner...

CLAIRE.

C'est bien.

ÉTIENNE.

Allons, au revoir.

Il sort.

CLAIRE, restée seule.

Il part!

SCÈNE III

CLAIRE, MADAME CHENEVAS.

Mme Chenevas rentre avec le journal de Madeleine.

CLAIRE.

Tu l'as?

MADAME CHENEVAS.

Oui.

CLAIRE.

Elle ne s'est pas réveillée?

MADAME CHENEVAS.

Je suis allée si doucement.

CLAIRE.

Elle ne se méfie pas de nous, et nous en abusons.

MADAME CHENEVAS.

Puisqu'elle ne veut pas parler. Tu es sa mère... tu as tous les droits et tous les moyens te sont permis.

CLAIRE.

Tu as raison; mais ce livre ferme à clé... nous n'avons pas la clé... je tremble de l'ouvrir. Ah! tant pis! (Elle prend, sur un meuble à côté d'elle, un petit coupe-papier en métal et fait sauter la serrure. — Elle lit.) « 1er janvier... Je commence aujourd'hui « mon journal... J'ai besoin d'un confident et de matéria- « liser les pensées qui, depuis quelque temps, me ber- « cent et m'oppressent. J'ai comme un vertige d'espoir. » — « 4 janvier... C'est aujourd'hui qu'il revient. Toute « cette semaine sans le voir m'a paru interminable. « Il fait froid, il pleut, et pourtant je suis joyeuse d'une « joie que je voudrais crier, et je comprends ceux qui « ont la foi et qui, dans certains pays, le jour de « Pâques, s'embrassent dans les rues en disant : « Christ est ressuscité! ». — « Jeudi soir. Il est venu. « Hélas! ma pauvre joie, c'est maintenant de la tris- « tesse. Je suis découragée, il me parle toujours comme « à une enfant. Il ne s'aperçoit de rien... »

MADAME CHENEVAS.

C'est Freydières.

CLAIRE.

Ça ne peut être que lui.

MADAME CHENEVAS.

Qu'est-ce que tu as?

CLAIRE.

Rien, rien! (Elle continue de lire.) Oui, c'est bien ça, elle l'aime... elle l'aime, voilà... Ce n'est pas la peine de continuer... nous savons à quoi nous en tenir.

MADAME CHENEVAS.

Un amour de jeune fille, ça n'est pas bien grave...

CLAIRE.

Ses sentiments à elle ne sont jamais superficiels.

MADAME CHENEVAS.

Elle l'aime, mais ce n'est pas une raison pour être

malade comme elle l'est. Il doit y avoir autre chose; lui, l'aime-t-il, tout est là.

CLAIRE.

Oui, laisse-moi, veux-tu, laisse-moi.

MADAME CHENEVAS.

Oui.

Elle s'en va. Claire reste quelques secondes accoudée, songeuse. Elle n'a pas entendu que Madeleine a ouvert tout doucement la porte du salon et que maintenant sa fille est derrière elle, enveloppée dans une toute blanche matinée et très pâle.

SCÈNE IV

CLAIRE, MADELEINE.

MADELEINE, très irritée.

Ah! c'est toi qui avais mon journal? Pourquoi l'as-tu pris? Pourquoi as-tu fait ça? Tu n'en avais pas le droit... il est à moi, il n'est pas à toi... c'est mal ce que tu as fait là!

CLAIRE.

Madeleine, Madeleine, tu oublies que c'est à moi, que c'est à ta mère que tu parles.

MADELEINE.

Je parle à celle qui a pénétré avec effraction dans mes plus intimes pensées, à celle qui a violé mon âme.

CLAIRE.

Tais-toi, tais-toi!

MADELEINE.

Oui. (Elle prend le livre et le jette à l'autre bout du salon.) Oh! je n'en ai plus besoin, je n'y tiens plus... tu peux le garder. Tout le monde peut le lire maintenant... ça m'est bien égal.

CLAIRE, très douce.

Tu as tort, Madeleine, de te révolter, et j'avais le droit de faire ce que j'ai fait.

MADELEINE.

Alors, pourquoi t'es-tu cachée? Pourquoi as-tu profité de mon sommeil pour te glisser dans ma chambre, pour fouiller dans mes tiroirs? Tu espérais remettre ce livre à sa place avant que je ne fusse réveillée et je ne me serais aperçue de rien; et ta curiosité eût été satisfaite. Malheureusement, tu as mal calculé, je me suis réveillée avant. D'ailleurs, j'avais rêvé qu'on entrait dans ma chambre et, dans mon sommeil, j'ai vu, oui, j'ai vu qu'on me prenait ce livre.

CLAIRE, ramassant le livre.

Ah! ma pauvre enfant, je ne me suis pas livrée à tant de calculs, et ce n'est pas ma curiosité que je désirais satisfaire, mais mon angoisse que je voulais éclairer. Voilà quinze jours, songe donc, que je te vois minée par je ne sais quelle souffrance, que je te vois infiniment triste et silencieuse obstinément; tu te replies sur toi-même, il semble que tu aies perdu ta confiance en moi et qu'un abîme se soit creusé entre nous.

MADELEINE.

Si je me taisais, c'est apparemment que je voulais garder mon secret, et si j'avais voulu mourir même avec ce secret, cela ne regardait encore que moi. Ma vie intérieure m'appartient, j'imagine, et j'entends qu'on la respecte. Je n'avais et je n'ai rien à dire. Je ne suis plus une enfant, et il arrive un âge où une jeune fille ne se montre plus toute nue, même à sa mère.

CLAIRE.

Ah! comme tu méconnais ma tendresse! Mais ta colère ne m'irrite pas, tes paroles blessantes ne me blessent pas. Ce n'est pas ma chère Madeleine qui parle

en ce moment, ce n'est pas l'enfant que j'ai bercée, que j'ai nourrie, que j'ai élevée avec tant d'amour, c'est un être de douleur et de fièvre, et si j'ai tant désiré connaître ton secret, c'était pour tâcher à consoler cette douleur et à guérir cette fièvre... Alors j'ai employé le seul moyen qui était en mon pouvoir, puisque tu ne disais rien. Ce moyen te semble arbitraire, déloyal, soit. Eh bien! je te demande pardon... je te demande pardon.

MADELEINE, *avec un geste vers sa mère.*

Oh! maman

CLAIRE

Et quelle chose si terrible ai-je donc découverte? Tu aimes... tu aimes... pourquoi t'en cacher? Ce n'est pas un crime d'aimer et ce n'est pas une honte, on n'est pas maître de son cœur.

MADELEINE.

Ce n'est pas ça, tu te trompes, ce n'est pas ça. D'abord, je ne l'aime plus, je ne peux plus l'aimer. C'est fini, c'est bien fini, va!

Elle tombe sur un canapé et éclate en sanglots.

CLAIRE, *venant auprès d'elle.*

Voyons, Madeleine, ma chérie, qu'est-ce qu'il y a?

MADELEINE.

Ah! mère, je suis trop malheureuse. Tu ne peux pas savoir ce que je souffre. Je te demande pardon, ce n'est pas ma faute, je ne voulais pas pleurer, je ne voulais rien dire, mais ma vie est brisée.

CLAIRE.

A ton âge, comment peux-tu dire ça?

MADELEINE.

Oui, brisée, je sais bien ce que je dis... Oh! j'ai mal, j'ai mal. Il me semble qu'on serre mon cœur gonflé dans ma poitrine et puis qu'on le piétine de façon à en faire

une pauvre petite chose... une pauvre petite chose écrasée.

CLAIRE.

Mais je ne peux pas te laisser ainsi!

MADELEINE.

Tu ne peux rien faire.

CLAIRE.

Si, je peux t'entendre, t'écouter. Allons, viens tout près de moi, sur mes genoux, comme lorsque tu étais toute petite.

Elle la prend sur ses genoux.

MADELEINE.

Je ne peux rien dire... surtout à toi.

CLAIRE.

Pourquoi, à moi?

MADELEINE.

Parce que tu es ma mère, que j'adore.

CLAIRE, parlant avec précaution et, pour ainsi dire, à tâtons, comme une personne qui marche sans lumière, dans une sombre chambre inconnue.

Oublie alors que je suis ta mère... dis-toi que nous sommes deux femmes et que les femmes sont égales dans la souffrance d'aimer... Voyons, parle, je vais t'aider... Pourquoi ne peux-tu plus l'aimer? L'autre soir, tu lui as peut-être dit... je ne sais pas, je cherche, n'est-ce pas?... Quelquefois, lorsqu'on a un sentiment profond, on se trahit malgré soi... Et puis, dans l'atmosphère de ce bal, dans la joie d'être jolie et courtisée, tu as peut-être prononcé des paroles significatives... définitives... qu'il n'a pas entendues... qu'il n'a pas voulu entendre.

MADELEINE.

Oh! non, ça n'est pas ça, au contraire.

CLAIRE, *comme à elle-même.*

Au contraire, ah! Enfin, ce soir-là, il s'est passé quelque chose. Parle, aie un peu de courage.

MADELEINE.

Eh bien! voilà... je vais tout te dire, parce que je ne peux plus garder ça en moi... ça m'étouffe. Eh bien! voilà! Oh! non, ça n'est pas possible! ça n'est pas possible!

CLAIRE.

Madeleine, mon enfant, quoi que ce soit, je t'adjure de me le dire.

MADELEINE.

Eh bien! voilà, c'est une conversation que j'ai entendue... des gens qui parlaient... un homme et une femme que je ne connais pas. J'étais assise auprès d'eux... ils ne savaient pas que j'étais ta fille...

CLAIRE.

Oui, oui, et alors?

MADELEINE.

Alors, ils ont parlé de toi... et de lui... et ils ont dit que tu étais sa...

CLAIRE.

Ça n'est pas vrai... ça n'est pas vrai!

MADELEINE.

Mais tu ne m'as pas laissé...

CLAIRE.

Ah! je devine ce qu'ils ont pu dire et je crois les entendre. Je comprends maintenant ton désespoir et ton silence et pourquoi tu m'as parlé tout à l'heure, non pas comme une fille à sa mère, mais comme une femme à sa rivale; non, je ne suis pas ta rivale. Ma pauvre petite, c'est vrai, tu ne sais pas ce qu'est le monde, mais un cruel instant t'a suffi pour connaître sa méchanceté, sa légèreté et le ton habituel de ses conversations.

MADELEINE.

Mais ils ont dit ça de toi, maman, de toi!

CLAIRE.

Il n'y a pas de femme qui soit à l'abri de ces insinuations... de ces calomnies, tu t'en rendras compte plus tard. Un homme et une femme sont liés, sont amis, le monde en déduit de telles conséquences...

MADELEINE.

Mais ces gens-là ne te connaissent pas, tu ne leur as rien fait; ils sont donc méchants.

CLAIRE.

Non, ils ne sont peut-être pas méchants; ils ont dit ça sans y attacher d'importance, ignorant que tu étais là et que ce qu'ils disaient ainsi légèrement, retombait lourdement sur ton cœur... car tu l'as cru...

MADELEINE.

Non, non, je n'ai pas voulu le croire, c'est-à-dire que je ne sais pas... Je voulais oublier ces vilaines paroles, mais, malgré moi, je les entendais continuellement, elles résonnaient en moi. C'était l'écroulement du plus tendre idéal en toi et du plus doux rêve en lui. Ah! ces paroles, je les aurais entendues toujours ou plutôt j'en serais morte!... oui, morte!

CLAIRE.

Ne dis pas ça.

MADELEINE

Ah! il n'y a qu'une heure encore, je t'assure que je ne tenais pas beaucoup à la vie... Je me rappelle, ce soir-là, j'étais si heureuse! Je venais de causer avec lui et, pour la première fois, j'avais eu la certitude qu'il m'aimait.

CLAIRE.

Comment?

MADELEINE.

Oh! il ne me l'a pas dit... il ne m'a pas fait une déclaration... il est bien trop délicat pour ça, mais tu sais, nous autres femmes, nous ne nous y trompons pas... ça se sent, ces choses-là; et puis, figure-toi, il m'a fait une scène... oui, une scène de jalousie à propos d'un imbécile avec qui j'avais dansé... un nommé Prabert... Prabert, je te demande un peu... c'est fou. Il s'est repris tout de suite, naturellement... N'empêche qu'il s'est mis en colère... et j'étais si contente!... Et puis, quelques minutes après, il a fallu que ces gens... Ah! c'est affreux. Alors, je m'expliquais sa réserve avec moi, sa froideur depuis quelque temps et pourquoi il ne venait plus si souvent à la maison, comme s'il voulait m'éviter, me fuir... Et puis, surtout, cette pensée qu'une chose pareille était l'obstacle à mon bonheur.

CLAIRE.

Mais tu ne le crois plus, maintenant?

MADELEINE, tristement.

Non, je ne le crois plus.

CLAIRE.

Ah! tu ne le dis pas bien.

MADELEINE, regardant sa mère dans les yeux.

Non, ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai... Tu me l'affirmes... tu me le jures?

CLAIRE.

Oui, je te le jure.

MADELEINE.

Sur ma vie?

CLAIRE.

Oui, sur ta... (Elle se reprend et dit :) ou plutôt sur ton bonheur, car, vois-tu, la vie sans bonheur, ce n'est rien, sur ton bonheur...

MADELEINE.

Ah! mon bonheur, c'est d'être sa femme!

CLAIRE.

Eh bien! puisque tu l'aimes et qu'il t'aime, tu seras sa femme... me crois-tu maintenant?

MADELEINE.

Oh! oui, maman, je te crois... je te demande pardon. Ah! si tu savais quel poids de moins j'ai là. Je respire, je revis, je vais bien me porter, je le sens, je te le promets. Tu n'auras plus de chagrin à cause de moi, je ne te ferai plus jamais pleurer.

A ce moment, la femme de chambre entre.

MARIE.

Madame, c'est M. Freydières qui désire parler à Madame.

CLAIRE.

Dites à Mme Chenevas de venir... On fera entrer M. Freydières quand je sonnerai.

MARIE.

Bien, madame.

Elle sort.

MADELEINE.

C'est lui, lui, je ne veux pas le voir... je me sauve. Que vas-tu lui dire?... Surtout interroge-le adroitement... n'aie pas l'air de me jeter à sa tête. Enfin, je m'en rapporte à toi. Mon bonheur est entre tes mains.

CLAIRE.

Tu peux t'en rapporter à moi.

SCÈNE V

CLAIRE, MADELEINE, MADAME CHENEVAS.

MADAME CHENEVAS.

Tu m'as fait demander?

CLAIRE.

Oui, Freydières est là... je voudrais lui parler... emmène Madeleine... reste avec elle.

MADAME CHENEVAS.

Oui.

Elle sort avec Madeleine. Claire reste seule, en proie aux réflexions que l'on devine; puis elle sonne. La femme de chambre introduit Freydières.

SCÈNE VI

CLAIRE, FREYDIÈRES.

FREYDIÈRES.

Bonjour, Claire, comment allez-vous?

CLAIRE.

Pas bien, mon pauvre ami, comme vous pouvez le penser.

FREYDIÈRES.

Comment va Madeleine, ce matin?

CLAIRE.

Mieux, je vous remercie, ou plutôt j'espère qu'elle va aller mieux. Ah! je viens de passer deux semaines affreuses. J'ai beaucoup réfléchi, il faut même que je vous parle très gravement. (Elle lui fait signe de s'asseoir.) Depuis quelque temps, la vie devient très sombre autour de moi et, au milieu de trop de soucis de toutes sortes, j'ai compris, j'ai senti que je ne devais plus vous aimer comme par le passé. Oh! je vous garderai toujours, vous n'en doutez pas, une grande affection et je vous demande de transformer, tous les deux d'accord, en amitié, avec tout ce qu'un tel sentiment peut contenir de fidélité, de sécurité, de dévouement et aussi de souvenirs, un autre sentiment qui comporte, lui, bien

des tourments et des remords et... peut-être des désastres! Une telle proposition de ma part vous surprend?

FREYDIÈRES.

Je l'avoue, mais comment un tel changement?...

CLAIRE.

Je ne suis plus la femme que vous avez connue. Oui, j'ai cru jusqu'ici que l'amour était tout... j'ai été imprudente, jalouse, sensuelle, exclusive, passionnée, mais, voyez-vous, il y a tout de même d'autres choses... je m'en aperçois bien aujourd'hui, et il a suffi que Madeleine tombât malade pour que je me croie punie en elle et que mes sentiments envers vous se soient transformés. Vous avez été pendant cinq années, Jacques, ma seule raison de vivre... vous resterez, quoi qu'il arrive, celui que j'aurai uniquement aimé. D'ailleurs, il paraît que vous partez? C'est seulement tout à l'heure et par Étienne que j'ai appris cette nouvelle.

FREYDIÈRES.

Ne vous en offensez pas : tous ces jours-ci, je n'ai pu vous parler, au milieu de vos inquiétudes. D'ailleurs, la date de mon départ n'était pas absolument décidée; mais, en effet, je quitte Paris après-demain.

CLAIRE.

Oui, vous partez, parce que vous ne m'aimez plus.

FREYDIÈRES.

Claire, pourquoi dites-vous cela?

CLAIRE.

Parce que je veux venir au secours de votre faiblesse, au-devant de votre pitié. Il y a longtemps que j'ai senti que vous vous détachiez de moi et, si j'ai parlé la première, c'est pour vous faciliter le triste devoir de

parler à votre tour... Ne m'épargnez donc pas... Soyez franc et fort... Mais vous pleurez!

FREYDIÈRES.

Oui, je pleure... je pleure sur vous et de la peine que je vous fais, car je n'ai pas été dupe de votre ruse généreuse.

CLAIRE.

Non, vous n'avez pas été dupe, mais vous n'avez pas protesté, vous n'avez pas crié vers moi. Alors, pleurez, vos larmes sont un aveu. Vous ne m'aimez plus, ce n'est pas votre faute... je ne vous en veux pas... Je vous plains, au contraire, vous êtes malheureux. Il se passe en vous un drame poignant, car, non seulement vous ne m'aimez plus, mais vous en aimez une autre.

FREYDIÈRES.

Je vous jure...

CLAIRE.

Vous en aimez une autre et c'est ma fille...

FREYDIÈRES.

Non, Claire, vous vous trompez.

CLAIRE.

Ah! tant pis alors, parce qu'elle vous aime et, ce qui est plus grave, elle a pu croire que vous l'aimiez.

FREYDIÈRES.

Je ne le lui ai jamais dit!

CLAIRE.

Ah! tu vois bien. Eh bien! c'est ce que je voulais savoir. Tu n'es qu'un misérable. C'est monstrueux, ce que tu as fait là... ça n'a pas de nom. Je comprends que tu aies assez de moi... au bout de cinq ans, je ne te plais plus, cinq ans, c'est déjà très beau et je n'ai pas à me plaindre. Je t'ai donné tout mon cœur et toute ma chair, tu n'en veux plus, soit! Je comprends que tu sois las de

l'adultère et de ses complications, de ses précautions et de ses gênes. Je comprends que tu désires une maîtresse libre; je me rends compte aussi que tu arrives à l'âge où un homme sent le besoin d'avoir un foyer à soi. Je comprendrais que tu me quittes pour te marier, que tu choisisses une jeune fille, c'est dans l'ordre, mais pas ma fille, ah! non, pas celle-là! Elle aurait dû t'être sacrée entre toutes, tu n'aurais même pas dû l'effleurer d'une pensée, et tu y as pensé pourtant!

FREYDIÈRES.

Vous vous égarez, Claire... mais quels projets me prêtez-vous donc? Vous me parlez comme si j'avais voulu ce qui arrive; mais je ne sais comment ce sentiment est né en moi... en vérité, je ne le sais pas. Mais songez donc que je la voyais sans cesse; alors, de vivre continuellement auprès d'elle, c'était une épreuve dangereuse. J'ai été séduit, malgré moi, oui, malgré moi, par ce charme mystérieux de la jeune fille et qui, chez Madeleine, est tout-puissant parce qu'il est fait d'innocence véritable. Et puis, on ne se méfie pas, on pense qu'un si doux parfum ne vous enivrera pas : il vous enivre pourtant et l'on en est tout imprégné. Je ne me rendais pas compte de ce qui se passait en moi... tout ce que je vous dis là, je ne me le formulais même pas. Il n'y a encore pas bien longtemps, je la considérais comme une enfant, comme la petite fille que j'avais connue, et ce n'est que du jour où j'ai senti le trouble qu'elle éprouvait auprès de moi que j'ai compris la nature du charme que j'éprouvais auprès d'elle, et son amour m'a révélé le mien. Alors, j'ai voulu fuir, j'ai voulu ne plus revenir dans cette maison et, la première, rappelez-vous, vous vous êtes alarmée de mon absence. Il n'y a donc pas eu préméditation de ma part ni trahison envers vous. Je ne me suis pas fait aimer d'elle, je ne lui ai jamais dit une parole d'amour. Je ne me défends ni ne m'accuse : je vous explique sincèrement...

CLAIRE.

Cruellement...

FREYDIÈRES.

C'est la même chose, je vous explique ce qui s'est passé en moi, et vous devez me croire, Claire, je vous en supplie... vous devez me croire : la preuve, c'est que j'ai décidé ne ne plus la revoir.

CLAIRE.

Je vous crois... je vous crois... mais ce n'en est pas moins horrible pour moi. Songez donc... vous deux, vous deux, et je ne puis rien dire. C'est vous, c'est vous qui me donnez un coup de couteau dans le cœur, et c'est elle, ma fille, qui me bâillonne pour que je ne crie pas. Vous m'assassinez tous les deux!

Elle éclate en sanglots.

FREYDIÈRES.

Claire, écoutez-moi.

CLAIRE, dans les larmes.

Oh! laissez-moi, laissez-moi, ne me dites plus rien. J'avais résolu d'être plus vaillante, mais c'est plus fort que moi. Je ne vous en veux même pas. Je ne suis pas jalouse de ma fille, n'est-ce pas? J'ai eu tort de vous attirer ici et d'organiser votre intimité dans cette maison. J'aurais dû prévoir qu'un jour Madeleine aurait dix-huit ans, mais on ne pense jamais à cet autre danger, et que vous retrouveriez en elle, on dit qu'elle me ressemble, votre premier et jeune amour en moi. Oh! ne protestez pas, si vous saviez comme tout m'est égal, maintenant. Je ne tiens plus à rien... une heure comme celle-ci vous vieillit plus que vingt années. Désormais, je serai plus que vieille, je me survivrai. Mais il ne s'agit déjà plus de moi. Il s'agit de ma fille. Qu'allez-vous faire?

FREYDIÈRES.

Je vous l'ai dit : je vais partir et je ne la reverrai plus.

CLAIRE.

Je ne peux pas annoncer ça à Madeleine.

FREYDIÈRES.

Vous n'avez rien à lui annoncer.

CLAIRE.

Elle sait que vous êtes là et, après l'explication que je viens d'avoir avec elle...

FREYDIÈRES.

Une explication?

CLAIRE.

Oui, je viens d'apprendre tout à l'heure et d'elle-même pourquoi, l'autre soir, elle était partie, bouleversée, de chez les Ernstein. Elle m'a avoué que, ce soir-là, elle avait surpris une conversation qui lui a révélé notre liaison... Comprenez-vous?

FREYDIÈRES.

Oh! Et alors?

CLAIRE.

Alors, je lui ai crié que ce n'était pas vrai; je le lui ai juré sur sa vie, sur son bonheur et, pour faire un tel serment, je n'ai pas hésité, je vous assure.

FREYDIÈRES.

Vous avez bien fait... vous avez bien fait...

CLAIRE.

J'ai bien fait, n'est-ce pas?

PREYDIÈRES.

Oui.

CLAIRE.

J'ai été plus loin et pour que, malgré ce serment, il ne subsistât plus aucun doute en elle, puisqu'elle vous

aime et que vous l'aimez, je lui ai dit qu'elle serait votre femme.

FREYDIÈRES.

Comment! Vous voudriez que j'épouse Madeleine? Voyons, Claire, vous n'y pensez pas... c'est impossible... je ne veux pas... je ne peux pas... Et c'est vous qui me proposez ça, mais vous n'avez donc pas réfléchi? Vous n'avez donc pas songé à la situation épouvantable qu'une telle solution créerait entre nous?

CLAIRE.

Il ne s'agit pas de nous, il s'agit de Madeleine; elle ignorera, c'est l'essentiel.

FREYDIÈRES.

Mais supposez que, plus tard, elle apprenne la vérité, elle aura le droit de vous reprocher d'avoir installé son bonheur sur une complicité.

CLAIRE.

Sur un sacrifice.

FREYDIÈRES.

Votre sacrifice vous aveugle sur la qualité de la résolution que vous prenez.

CLAIRE.

Et puis, lorsqu'une femme a auprès d'elle un homme qui peut la défendre, il y a des choses qu'on ne vient pas lui dire. Le monde n'est pas brave.

FREYDIÈRES.

Ah! puisque vous en parlez, comment vous jugera-t-il le monde? Il dira que vous avez donné cyniquement votre amant à votre fille et il sous-entendra, de notre part, dans une telle union, les plus vils arrangements.

CLAIRE.

Il ne sauvera pas ma fille, le monde. Donc, peu m'importe ce qu'il dira. J'ai juré à Madeleine que je n'avais

pas été votre maîtresse, je lui ai promis qu'elle serait votre femme, nous sommes engagés vis-à-vis d'elle.

FREYDIÈRES.

Vous êtes engagée, vous, mais pas moi.

CLAIRE.

Nous sommes solidaires.

FREYDIÈRES.

Voyons, voyons, Claire, une chose pareille est impossible, n'est-ce pas? Nous la discutons là, comme deux ennemis, comme deux adversaires. C'est affreux! Unissons-nous, au contraire... Cherchons ensemble. Il ne manque pas de raisons à donner à Madeleine. Oui, c'est vrai, notre amour sombre désespérément dans des circonstances effroyables; mais nous devons rester deux amis, deux amis tendres et désolés. Je vous ai aimée, Claire, je vous ai aimée... je suis torturé moi aussi, et je souffre et je pleure... Tout le déchirement des séparations est en moi; mais, du moins, ne faisons pas avec des fleurs de deuil un bouquet de fiançailles. Ah! croyez-moi, votre sacrifice est inutile, ce n'est pas le bonheur de Madeleine que vous avez décidé.

CLAIRE.

Pourquoi?

FREYDIÈRES.

Parce que le bonheur est plus exigeant, parce qu'en admettant même qu'elle ne sache jamais rien et que sa foi en vous ait chassé tous ses doutes, vous seriez toujours implicitement, mystérieusement, auprès de nous, entre nous; son instinct de femme devinerait votre présence errante et son cœur serait plein d'angoisse. Non, je vous le jure, nous ne serions pas heureux.

CLAIRE.

Ah! ne dites donc pas ça! J'étais déjà auprès de vous, entre vous, et pourtant vous vous êtes aimés. Mais si

cette porte s'ouvrait en ce moment et si Madeleine entrait, la clarté d'un beau jour entrerait avec elle; vous ne regarderiez plus dans le sombre passé, et tout le bonheur vous apparaîtrait certain et désirable.

FREYDIÈRES.

Je n'en sais rien... c'est peut-être vrai... tout est possible; mais je ne veux même pas y songer... je ne veux pas vivre en vous sachant enterrée vivante. Non, non, Claire, écoutez-moi : je suis prêt à tout, je m'en irai pour toujours; je disparaîtrai complètement, s'il le faut... je recommencerai ailleurs, n'importe où, une autre vie, mais pour Madeleine, ce sera comme si j'étais mort.

CLAIRE.

Alors elle dira : c'était donc vrai!

FREYDIÈRES.

Mais non, dites-lui qu'elle s'est trompée, que je ne l'aime pas, car enfin je ne lui ai jamais rien dit qui l'autorise...

CLAIRE.

Votre accès de jalousie, l'autre soir, a éclaté devant des yeux clairvoyants... ou alors, il fallait être plus maître de vous.

FREYDIÈRES.

Ah! pourquoi ai-je connu Madeleine? Ah! oui, vous avez eu tort de m'attirer chez vous et j'ai eu tort de ne pas résister. Alors, votre fille a grandi auprès de nous, dans l'influence éparse de notre amour, dans l'atmosphère contagieuse de l'adultère et, de compromissions en compromissions, nous en arrivons aujourd'hui à discuter, à oser discuter une infamie, une sorte d'inceste, un véritable crime.

CLAIRE.

Combien de drames intérieurs se déroulent autour de nous dont nous ignorons les dénouements silencieux...

FREYDIÈRES.

Et hypocrites...

CLAIRE.

Et douloureux!

FREYDIÈRES.

La douleur n'est pas une excuse.

CLAIRE.

Mon excuse, c'est que, depuis quinze jours, j'assiste à l'agonie de mon enfant et qu'il n'y a que ce moyen de la sauver.

FREYDIÈRES.

Vous êtes hypnotisée, en ce moment, par cette idée que votre fille peut en mourir et cette idée-là vous cache tout le reste; mais elle a dix-huit ans... dix-huit ans! c'est-à-dire toute la vie devant elle pour oublier... et elle oubliera.

CLAIRE.

Et si elle n'est pas de celles qui oublient; n'y eût-il qu'une chance pour qu'elle en mourût, c'est cette chance-là que nous devons conjurer.

FREYDIÈRES.

Ah! tenez, vous auriez mieux fait de lui dire la vérité.

CLAIRE.

C'est dans les romans qu'on dit la vérité; mais, dans la vie, lorsqu'un hasard la découvre, on tâche à la recouvrir, pour ne pas provoquer des malheurs irréparables!

FREYDIÈRES.

Mieux vaut la vérité pourtant, avec toutes ses conséquences, qu'un tel désordre.

CLAIRE.

Vous auriez donc voulu que je dise la vérité à Madeleine?

FREYDIÈRES.

Oui... cent fois oui !

CLAIRE.

Ah! vous ne parleriez pas ainsi si vous l'aviez vue, si, comme moi, vous aviez tenu dans vos bras une malheureuse enfant pâle et tremblante, si, comme moi, vous aviez lu dans ses yeux anxieux la terreur de ma faute et la honte de son amour souillé! Vous comprendriez que je n'aie pas eu le courage, la cruauté de lui dire la cruelle vérité... oui, j'ai tout promis, j'ai tout juré, parce qu'au-dessus de la vérité, il y avait sa candeur et sa fragilité... parce qu'avant tout, il y a la pitié... et, puisque vous parlez de crime, le véritable crime eût été de frapper, mortellement peut-être, une innocente, entendez-vous, une innocente. Si vous ne pensez pas ainsi, annoncez vous-même à Madeleine votre résolution; dites-lui que vous partez et que vous ne reviendrez plus. Si vous avez décidé que là est votre devoir, prenez-en devant elle toute la responsabilité, et épargnez-moi du moins les tortures d'une nouvelle explication avec mon enfant. D'ailleurs, je ne pourrais plus... je suis à bout de forces... je vais la faire appeler et vous lui parlerez.

Elle va sonner.

FREYDIÈRES.

Vous n'y pensez pas, Claire, que faites-vous là?

CLAIRE.

Il le faut.

La femme de chambre entre.

MARIE.

Madame a sonné.

CLAIRE.

Dites à Mademoiselle de venir.

MARIE.

Bien, madame.

Elle sort.

FREYDIÈRES.

Comment voulez-vous que je lui dise?....

CLAIRE.

Je ne sais pas... vous trouverez sans doute les raisons que je n'ai pas su trouver.

SCÈNE VII

CLAIRE, FREYDIÈRES, MADELEINE.

MADELEINE.

Tu m'as fait demander, maman?

CLAIRE.

Oui, ma chérie, Freydières voudrait te parler.

MADELEINE, souriant.

Ah! (Puis voyant le trouble de Freydières.) Comme vous me regardez! vous me trouvez changée, n'est-ce pas? J'ai été très malade, vous savez, très malade.

FREYDIÈRES.

Je le vois bien... je le vois bien.

MADELEINE.

Mais vous m'effrayez! Vous avez l'air de ne pas me reconnaître; je suis donc changée à ce point-là? Ah! je ne dois pas être très jolie et je ne suis guère coquette pour paraître devant vous avec une figure pareille. Mais vous avez à me parler?

FREYDIÈRES, avec un grand effort.

Oui, je viens vous dire adieu.

MADELEINE, très émue.

Comment, adieu? Vous partez?

FREYDIÈRES.

Oui, je pars.

MADELEINE.

Pourquoi me dites-vous adieu et non pas au revoir? Vous partez donc pour toujours... Je ne vous reverrai plus... Je ne vous reverrai plus...

Ses yeux se remplissent de larmes ; elle est sur le point de tomber.

FREYDIÈRES, s'élançant vers elle.

Non, non, Madeleine, je reviendrai... je reviendrai... Je suis obligé de partir... Lorsque j'ai pris cette décision, votre mère ne m'avait pas encore parlé ; je ne connaissais pas encore vos sentiments... mais s'ils n'ont pas changé... à mon retour...

MADELEINE.

Voici ma main, mon grand ami, quoi qu'il arrive, mes sentiments à moi ne changeront jamais. (Elle va se jeter dans les bras de sa mère, puis, très troublée, elle dit :) J'ai laissé tante Alice très inquiète... j'ai promis de la rassurer... je vais la chercher.

Elle sort.

SCÈNE VIII

CLAIRE, FREYDIÈRES.

FREYDIÈRES.

Vous avez raison... c'est dans les romans qu'on dit la vérité... Quand j'ai vu cette enfant... Mais vous, qu'allez-vous devenir?

CLAIRE.

La vie est finie pour moi, elle continue pour vous. Vous oublierez et je me résignerai.

FREYDIÈRES.

Tout de même, notre part n'est pas égale.

CLAIRE.

Vous savez bien qu'en amour, c'est toujours la femme qui expie.

FREYDIÈRES.

Je vous vénère.

CLAIRE.

Je suis une malheureuse.

Elle pleure silencieusement pendant que le rideau tombe lentement.

RIDEAU.

LE RETOUR
DE JÉRUSALEM

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du *Gymnase*, le 3 décembre 1903.

PRÉFACE

On avait dit et écrit tant de choses, à cause de ce Retour de Jérusalem, *qu'au lendemain de la première représentation, plusieurs personnes m'ayant sollicité de donner mon avis, je leur répondis que j'examinerais dans une préface, quand la pièce serait imprimée, les diverses objections que l'on avait pris la peine de me faire. J'aurais dû dire simplement à ces personnes : « Ma pièce est fort bien jouée et, si je me suis trompé, tout ce que j'écrirai sur ce que j'ai voulu faire ne fera pas que je l'aie fait. »*

Pourtant, comme il ne s'agissait pas, dans cette comédie, d'une aventure purement passionnelle, d'une histoire d'amour de tout repos (l'adultère, ainsi que l'a spirituellement formulé M. Francis Chevassu, n'est-il pas, au théâtre et à la ville, ce qui nous divise le moins?) comme j'avais abordé, au contraire, une des questions qui, à l'heure actuelle, semblent nous diviser le plus, je pensais que des explications étaient nécessaires. Je m'imaginais avoir beaucoup de choses à dire, moi aussi. C'est pourquoi je ne balançai pas à prendre cet engagement d'une préface.

En relisant la critique du Retour de Jérusalem, *plusieurs arguments auxquels j'avais résolu de répliquer, m'apparaissent aujourd'hui sans réplique, en ce sens qu'ils tombent d'eux-mêmes et me trouvent dans le plus grand calme d'esprit. J'ai peut-être attendu un trop long temps; mais, d'un autre côté, comment répondre aux gens qui prophétisent : « La pièce n'intéressera pas le public; elle n'aura pas vingt représentations? » Il faudrait être bien outrecuidant pour dire à l'avance : « Messieurs, votre erreur est grande; ma pièce aura cent représentations, peut-être davantage, puisque c'est à cela que vous jugez la valeur d'une œuvre dramatique. » Ce n'est qu'avec le temps que l'auteur peut répondre, modestement.*

Il est des arguments plus estimables. Avant de les discuter, j'avertis le lecteur que cette pièce est imprimée telle qu'elle fut représentée le soir de la répétition générale. J'ai conservé la scène de Judith et de Lazare qui, ce soir-là, terminait le troisième acte et qui fut supprimée entre la répétition générale et la première représentation. Plusieurs personnes ont regretté cette scène. Elles ne l'ont pas regrettée plus que moi. Voilà qui fera sourire. « Comment, pensera-t-on, n'étiez-vous pas le maître de votre œuvre? Si vous aviez écrit cette scène, apparemment c'est que, dans votre pensée, elle était nécessaire à la signification, à la compréhension de votre comédie; sans doute elle développait, de la façon que vous désiriez, les caractères de Judith et de Lazare; elle concourait à l'ensemble, à l'harmonie, à l'équilibre surtout que vous aviez voulu... Ou bien était-elle si inutile que, du jour au lendemain, son inutilité vous soit brus-

quement apparue?... Ou bien avez-vous cédé à d'occultes pressions?... à moins qu'une force majeure, les pouvoirs publics... »

Hélas! que tout cela est vrai. Je trouvais et je trouve encore cette scène nécessaire; les pouvoirs publics ne sont pas intervenus, et, pourtant, elle a été supprimée, pour des raisons que je dirai tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, je présente aujourd'hui au public cette pièce, telle qu'elle fut écrite. Est-ce une pièce partiale ou impartiale?

Sur ce point les avis sont partagés.

« *Impartiale, admirablement impartiale!* » *affirme celui-ci à qui la pièce a plu.*

« *Partiale, aveuglément partiale!* » *soutient celui-là à qui elle a déplu.*

Tandis qu'un troisième constate l'impartialité et la blâme :

« *Nous ne demandons pas à l'auteur d'être impartial; mais, de juger et de témoigner... Nous voulons qu'il marque ses préférences; il n'est pas libre de n'avoir pas son opinion à lui et de ne pas la défendre âprement.* »

Cependant un quatrième hausse les épaules :

« *Ni partiale, ni impartiale, mes bons amis, mais prudente, oh! que prudente!* » (*La chèvre sémite et le chou aryen.*)

Et voilà une pièce jugée comme l'habit d'Arlequin, rouge pour le cardinal, verte pour le perroquet et jaune pour le serin. Les presbytes la grandissent, les myopes la rapetissent, les aveugles la nient. Elle est antisémite, philosémite; elle est courageuse, elle manque de générosité; elle est inopportune, elle vient à son heure; c'est une œuvre saine, c'est une mauvaise action. Quoi, tout cela

à la fois? C'est beaucoup, c'est trop ou ce n'est pas assez. Devant tant d'affirmations contraires, comment un auteur s'y reconnaîtrait-il? Il ne sait vraiment plus ce qu'il a fait.

Eh bien, je dis que cette pièce fut écrite avec un sincère effort d'impartialité et même, quand elle fut terminée, je l'ai lue à des personnes que j'ai choisies aux deux pôles de l'opinion; malgré cela, d'une parfaite probité : il y a d'honnêtes gens partout. Ces personnes la trouvèrent juste et modérée et jugèrent que des vérités, bonnes ou mauvaises à entendre, y étaient dites de part et d'autre. Et puis, le directeur qui montait la pièce, l'intelligente comédienne qui en créait le principal rôle et l'aimait, ceux qui, en haut lieu, avaient pris connaissance du Retour de Jérusalem *avant d'en autoriser les représentations*[1]*, tout cela me confirmait dans la certitude que je n'avais pas fait délibérément œuvre d'antisémitisme. J'étais bien tranquille sur ce point, et je l'eusse été encore davantage, si j'avais pu soupçonner ce que certaines insinuations m'ont depuis révélé, à savoir que, moi-même, j'étais juif. Car, chose singulière, dès qu'on les étudie d'un peu près, les israélites veulent que l'observateur soit un coreligionnaire, comme s'il n'y avait qu'un des leurs pour les si bien connaître, et les trahir.*

1. Rappelons que cette autorisation a fait lever, peu de temps après, l'interdiction qui pesait sur *Ces Messieurs* de M. Georges Ancey, et *Décadence* de M. Albert Guinon. On a même dit à ce propos que l'interdiction de *Décadence* avait servi *Le Retour de Jérusalem*, en ce sens que, si l'on eût interdit cette dernière pièce, c'était déclarer qu'il n'était pas permis de parler des israélites. De sorte que, si je dois quelque chose à mon confrère et ami, Albert Guinon, je suis heureux de le lui avoir rendu.

Mais c'est en vain que l'auteur protestera de l'honnêteté de ses intentions, elles ne seront jamais réputées pour le fait. Or, le fait, c'est la façon dont le public a pris la chose : il l'a prise dans un sens défavorable aux juifs, c'est incontestable.

C'est que, pour une telle pièce, il y a dans une salle une majorité de spectateurs qui soulignent par des applaudissements frénétiques tout ce qui est contre les juifs, et s'abstiennent d'approuver bruyamment tout ce qui est en leur faveur; tandis que l'autre partie n'accepte ni ce qui est contre eux, ni ce qui est pour eux. Aux premiers on a beau dire : les juifs sont intelligents, instruits, travailleurs, persévérants, tenaces, solidaires; ils ont le sens du réel, la raison les guide; ils ne s'encombrent pas de préjugés; ils ignorent la sensiblerie et la sentimentalité qui sont les mauvaises herbes du sentiment, comme la sensibilité en est la fleur. Le public répond à peu près comme cette femme à qui l'on vantait les mérites d'une autre femme : « C'est possible, disait-elle, mais elle a toutes les qualités que je n'aime pas et aucun des défauts que j'aime. » Tout est là; car Michel n'a pas que les qualités de sa race, il en a aussi les défauts. Ce n'est pas un héros, et précisément, je n'ai pas voulu qu'il fût un héros. Il est plein de contradictions : inquiet, hésitant et, pourtant, décidé; faible et énergique, tour à tour; accessible à la pitié et capable de cruauté; anarchiste et traditionaliste, patriote et utopiste, âme frontière, en un mot. Il croit à la nécessité d'une morale, et il passe outre. Il abandonne sa femme et ses enfants, et sa conscience est obscurcie et éclairée à la fois par le remords. Il ne parvient pas à mettre d'accord sa sensibilité et sa logique, son cœur et

sa raison, son individualisme et son altruisme, son rêve et la réalité.

D'aucuns l'en ont jugé sévèrement, l'ont trouvé pleutre et veule; on l'a même appelé, si je ne me trompe, pignouf et mufle. Mais cela ne prouve rien, pas plus que de traiter Judith d'hystérique et de folle. Injurier n'est pas définir. Plusieurs, au contraire, ont reconnu le type que j'avais voulu dépeindre : le Français moderne, d'assez juste milieu, de conscience moyenne. Arrêtons-nous donc un peu sur ce Michel, puisqu'il représente l'élément aryen.

Il n'est pas invraisemblable que l'action se déroule entre les années 1898 *et* 1900[1], *et qu'au moment où elle commence, Michel Aubier ait* 36 *ou* 37 *ans. Fils de la bourgeoisie, d'une bourgeoise aisée, mais assez récente et très près du peuple (grand-père quarante-huitard, oncle dans la Commune), à son âge il a déjà vu bien des choses. Il a vu la fin de l'Empire, les fêtes du* 15 *août et les barricades, les crinolines et les blouses blanches; puis des régiments ont défilé sur les boulevards, tandis que la foule criait :* A Berlin! *et ce qui l'a frappé, c'est qu'il était permis de chanter* La Marseillaise. *Il l'a chantée. Il a vu son père pleurer au lendemain de Sedan; la République a été proclamée; il s'est trouvé enfermé dans*

1. Cette hypothèse supprimerait deux répliques, au cours de la pièce : l'une, au premier acte, quand Michel parle de sa sœur religieuse; l'autre, au troisième acte, quand l'oncle Émile fait allusion à la guerre du Transvaal, qui éclata au lendemain de la Conférence de La Haye.

Comme, étant donné l'état des esprits, je n'ai pas situé la pièce à son moment véritable, me privant ainsi d'arguments qui naissaient de ce moment même, je n'ai pas cru devoir me priver des arguments que me fournissaient des événements plus récents.

Paris assiégé; la paix fut enfin signée. Et, un soir de printemps, sur les collines fleuries entourant la petite ville de banlieue où ses parents s'étaient réfugiés, il a vu dans le ciel, du côté de Paris, une grande lueur rouge, et on lui a dit que c'étaient des palais et des monuments qui brûlaient.

Et ce fut, sous forme d'images impressionnantes pour un petit garçon, l'année terrible.

On l'a mis au lycée. Il enviait les grands qui, deux fois par semaine, sous le commandement de vrais sergents, faisaient l'exercice. Le professeur d'allemand, jusque-là tourné en ridicule et sans autorité, devenait un personnage redoutable, muni de pouvoirs discrétionnaires. C'était l'œuvre de relèvement qui commençait. Il donnait cinq francs sur ses économies pour la libération du territoire, et les poésies de Paul Déroulède l'enflammaient. On lui montrait, sur la carte de France, un petit coin, en haut, à droite, toujours teinté en couleur de deuil (la tache noire!) et il pensait à la revanche.

On flétrissait la corruption de l'Empire. C'est vers cette époque que M. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, couronnant une rosière à Puteaux, terminait ainsi un long discours sur les vertus domestiques : « Le règne des voleurs et des courtisanes est passé ! » Paroles imprudentes.

C'étaient les jeunes années de la troisième République. En lisant sur tous les monuments ces trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité, Michel s'étonnait qu'il y eût encore des riches et des pauvres, des patrons et des ouvriers, des gens qui mouraient de faim, d'autres qui assassinaient, et trois classes dans les wagons de chemins de fer, comme avant ! C'est que les enfants pren-

nent les mots au pied de la lettre, et n'acceptent pas les contradictions et les désordres que les hommes acceptent.

Les contradictions le froissaient de toutes parts. On lui recommandait de prier Dieu, et ses parents ne priaient pas. Son père n'aimait pas les prêtres.

Il avait des petits camarades israélites; mais il ne remarquait aucune différence entre eux et lui, si ce n'est que le jeudi et le dimanche, ils demeuraient à l'étude, tandis que lui allait à la messe. Peut-être, lorsqu'il faisait avec l'un d'eux, de ces échanges que font les écoliers, à la façon des sauvages, du sucre d'orge contre des plumes, ou du papier à lettres contre des pastilles de menthe, s'apercevait-il, après coup, qu'il n'avait pas conclu un marché avantageux, ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs, à la première occasion, de recommencer.

Michel grandit sous la présidence de M. Thiers et du maréchal Mac-Mahon. Il apprend la formation des nouvelles dénominations politiques, avec la terminaison iste *qui marque le respect, et la terminaison* ard *qui marque le mépris. Quand arrive le* 16 *mai, il comprend que la République est en danger. Il lit les journaux et l'Histoire de la Révolution, fait des rapprochements entre les hommes de* 77 *et ceux de* 89, *et plus d'un, parmi les* 363, *prend à ses yeux les allures de tel député du Tiers. La République est sauvée! Michel n'attendait que cela pour passer son baccalauréat. Il le passe.*

Au Quartier-Latin, comme toute la jeunesse bourgeoise de cette époque, il est ardemment républicain. Il se réjouit de la première expulsion des Jésuites, il se réjouit de la première amnistie. Les premières fêtes du 14 *juillet l'enivrent; tous les cœurs sont gonflés d'espoir; dans les rues pavoisées et illuminées, il communie*

véritablement avec le peuple, rit, chante, crie et danse avec lui. Non, la République ne pouvait pas être plus belle sous l'Empire ! Liberté, Égalité, Fraternité, vous n'êtes donc pas de vains noms?

Michel fait son volontariat. Le régiment n'est pas cette grande famille qu'il était si disposé à aimer. Le colonel, le père du régiment, lui fait l'effet d'un parent éloigné; les commandants et les capitaines, de cousins à la mode de Bretagne. L'indifférence des officiers le chagrine et le décourage; la grossièreté et la vénalité des gradés inférieurs l'indignent. Sa véritable parenté, c'est avec les pauvres et simples soldats, ses frères d'armes, frères d'ennui morne aussi, d'exercices monotones, de corvées répugnantes et stupides, de punitions arbitraires. C'est qu'en temps de paix, la logique et la discipline, l'honneur militaire et la dignité de l'homme se livrent des combats, parfois meurtriers. Cette grande école d'abnégation et de devoir est pleine, elle aussi, de contradictions.

Peut-être a-t-il connu, dans son régiment, ce maréchal des logis, joli garçon, et que les femmes aidaient, toujours couvert de dettes cependant, et qu'on faisait régulièrement sortir de prison, pour escorter le drapeau, dans les grandes occasions, parce qu'il avait bon air à cheval et belle tournure militaire?

Mais les contradictions n'étaient-elles pas en lui-même? Certes, il n'aimait pas ce métier, et pourtant, certains jours de revue, lorsque, dans la grande cour du quartier, au son des trompettes rageuses, le régiment défilait devant l'aigrette blanche du colonel, entouré de son état-major aux plumes tricolores, il oubliait ses rancœurs, et un frisson d'héroïsme parcourait tout son être.

Il y avait, parmi les volontaires, de jeunes israélites;

mais sous le képi et la veste, n'étaient-ils pas semblables à lui? Si, dès leur arrivée, il avait reconnu chez eux une ardeur à se lier qu'on pouvait prendre pour de la familiarité, ou réciproquement, une aptitude spéciale à couper *aux corvées, un flair plus subtil à découvrir le sous-off qui accepte à dîner, un savoir-faire plein de rondeur dans ces légères transactions, là se bornaient ses constatations.*

Il rentre dans la vie dite civile. Sa foi politique va être soumise à d'attristantes épreuves. Il est encore plein d'illusions : pour lui, la République c'est toujours de l'austérité et de la vertu. Sage, belle, prudente, forte, pacifique, victorieuse, il la pare de toutes les nobles épithètes dont les Grecs, en trichant un peu, parèrent jadis Pallas Athéné. Mais, vers la fin de l'opportunisme, Marianne commence à négliger ses dessous. Michel s'afflige des premiers scandales (affaire des décorations). Le parlementarisme lui apparaît bientôt comme une maladie dont son pays est rongé, avec la succession lamentable des accidents secondaires ou tertiaires (Boulangisme, Panama). Il se préoccupe d'une question qu'avaient posée les livres précurseurs d'Édouard Drumont. Mais sa raison lui défend d'être antisémite; il ne rend pas les juifs seuls responsables de tout ce qui arrive de fâcheux autour de lui. Parbleu! il sait bien que s'il n'y avait pas de corruptibles, les corrupteurs perdraient leur temps. Luttes brèves et inégales de certaines consciences contre les tentations; c'est le pot de terre, vide, contre le pot de vin, plein. Michel qui n'accepterait pas n'oserait pas offrir; à ces représentants du peuple, il prêterait ses pudeurs, sa fierté, sa droiture, et ce n'est pas cela, paraît-il, qu'il faut leur prêter.

Il suit avec passion le socialisme qui grandit : il y rencontre des humanitaires qui se détestent, des libres-penseurs aussi ennemis de la liberté que de la pensée. Alors, il se détourne de la chose publique; il est également prêt pour l'anarchie et pour le bon tyran.

Il cultive son Moi, veut se connaître lui-même. Mais les systèmes philosophiques se contredisent; la physiologie, la psychologie scientifique l'épouvantent : sa mémoire, sa volonté, toutes ses facultés, autant de mécanismes compliqués dont on lui démontre qu'il ne peut régler les rouages subtils. Il se découvre l'esclave de son libre arbitre, le jouet d'un déterminisme indéterminé; et d'une philosophie de baccalauréat, de l'Impératif catégorique de Kant, il passe à un Dubitatif non moins catégorique. Il est également prêt pour le renoncement et pour la course au bonheur.

Entre temps, il a lu Renan; il s'est amusé aux contradictions élégantes de ce virtuose éminent dont les partis les plus opposés peuvent se réclamer; il a admiré que cet esprit considérable, parcourant toutes les routes de la pensée, se tînt constamment en équilibre sur deux vérités, comme un cycliste sur les deux roues de sa légère machine. A sa suite, il est entré en dilettantisme, recherchant dans Sirius les raisons supérieures d'une indifférence séduisante. Jusqu'au jour où, placé dans le milieu, et en face des circonstances que l'on connaît, il se trouve projeté, presque malgré lui, hors de ses hésitations habituelles, hors de son éclectisme philosophique. Alors, il choisit entre les deux vérités, ou plutôt croit choisir celle que lui imposent l'atavisme, l'hérédité, la tradition, l'éducation, en un mot, toute sa sensibilité collective et française.

Judith, elle, est bien différente de Michel. Elle n'est jamais vague, indécise. Toute sa force réside dans le parfait accord de ses sentiments et de sa raison. Elle n'est embarrassée d'aucun scrupule qui l'inquiète sans la guider, d'aucune morale ni d'aucune religion, à laquelle elle continue d'obéir sans y croire. Mais elle est juive et s'en glorifie; elle croit à la supériorité et à la prédominance d'Israël. Fille de banquier, petite-fille de rabbin, elle a directement, dans sa famille, les ancêtres du juif moderne[1] : elle est positive et, à sa façon, messianique, sans contradictions. D'une manière générale, elle a l'horreur de l'à-peu-près. Avec son grand-père, savant distingué, contemporain et peut-être ami d'un James Darmesteter, on imagine sans peine de quel coup d'œil favorable elle embrasse l'histoire du peuple juif. Nul doute pour elle que l'histoire juive ne longe l'histoire universelle sur toute son étendue et ne la pénètre par mille trames. Nul doute que, depuis la Révolution française, la pensée du peuple juif ne se trouve en accord avec la conscience de l'humanité[2]. Avec une pareille certitude, elle peut aller loin.

Elle sait aussi que les pratiques de sa religion n'ont jamais été un « moyen de croire », un expédient pour « abêtir » à la foi une pensée rebelle. Il est probable que son père, le banquier, et elle-même n'en observent pas le rite minutieux. Mais, ces pratiques supprimées, elle sait aussi que les deux dogmes n'en subsistent pas moins qui, depuis les prophètes, font le judaïsme tout entier : Unité Divine et Messianisme, c'est-à-dire, en

1. Anatole Leroy-Beaulieu, *Israël chez les nations;* Cf. passim, chapitre VIII : « Psychologie du juif ».

2. James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif;* Cf. passim.

langue moderne, Unité des forces et croyance au Progrès. Interprétation tendancieuse et qui permet, au nom de ce progrès, de poursuivre d'autres religions dans leurs pratiques « abêtissantes », sans exiger la fermeture des boucheries kascher.

Malgré cela, Judith a reçu le baptême chrétien, pour épouser le jeune Gaston de Chouzé. Aux environs de l'année 1898, *on devait tenir, dans sa belle-famille, des propos sévères et injustes contre les juifs; qu'on se figure une Strohmann épousant un Barfleur, au moment de l'Affaire*[1]. *Son amour pour les siens s'en est accru. Si, au sortir d'un tel milieu, elle a aimé Michel, c'est qu'il n'était pas antisémite. Autrement, elle eût été inexcusable.*

On a écrit : « Si Judith n'avait pas été juive, les mêmes désaccords entre elle et Michel seraient survenus. » Je ne le crois pas. D'abord, si Judith avait été de la même race et, surtout, de la même éducation chrétienne que Michel, elle aurait deviné en lui une certaine puissance de souffrir; elle aurait compris ses scrupules, au lieu de s'en irriter; elle aurait prévu ses remords qui l'étonneront. Elle n'aurait pas agi de telle sorte que Suzanne Aubier puisse dire à son mari : « Voilà longtemps qu'elle tourne autour de toi et que je m'aperçois de son insistant manège. » Tandis qu'elle insiste, tout en tenant à l'homme qu'elle aime la dragée haute, comme on dit vulgairement. Ou bien elle se serait donnée, abandonnée, imprudemment sans doute, mais avec toute l'ardente faiblesse, toute la générosité que la femme sait

1. Voir *Décadence* d'Albert Guinon.

apporter dans la victoire de son vainqueur. Mais Judith n'admet pas le partage, et ne consent à aucune des hypocrisies reçues. Elle ne glisse pas dans l'adultère qui n'est pas toujours seulement hypocrisie, mensonge, crainte de perdre les avantages d'une situation, désir de conserver une façade, mais qui est aussi gêne, contrainte, le plus souvent pitié pour ceux qu'on trompe et, en tout cas, renoncement à la plus belle chose qui soit au monde, la liberté dans l'amour. Cette liberté dans l'amour, Judith la réclame sans cesse comme une des formes les plus séduisantes de la lutte pour la vie; elle réclame pour la femme le droit de disposer de sa personne, et elle veut agir selon ce droit. Et puis, si Judith n'avait pas été juive, et en supposant que Michel se fût enfui avec elle, les deux amants ne seraient pas allés à Jérusalem. Pas d'aller, pas de retour, au sens propre et au sens figuré. C'était une autre pièce.

Eh bien ! cette pièce-ci, je la relis, étant averti, et ne la trouve pas immodérée; nulle assertion que je ne puisse illustrer par vingt exemples, par vingt anecdotes graves ou plaisantes. Et n'ai-je pas précisément négligé l'élément le plus exploité et le plus populaire du débat, c'est-à-dire la question d'argent, mine pourtant inépuisable? Pour moi, il s'agit moins, à cette place, d'analyser la pièce que de tâcher à rendre l'atmosphère d'une répétition générale, composée d'éléments si divers.

Les deux premiers actes avaient passé sans encombre; ils avaient été écoutés généralement avec faveur.

Mais, à mesure que le troisième acte se déroulait, agitant les questions essentielles et, surtout, posant un nationalisme français en face d'un nationalisme juif qui,

lui, est international[1]*, la salle se séparait nettement en deux camps, non pas égaux, certes, par le nombre du moins. Or, je le dis loyalement, je n'avais pas prévu un partage si inégal; et je ne l'avais pas escompté, comme quelques-uns l'ont insinué. Les théories dont, à l'heure actuelle, semble s'inspirer la politique du gouvernement, les événements dont nous sommes témoins, les conversations que j'entends dans les milieux où je fréquente, tout me faisait craindre, au contraire, que Michel Aubier n'eût une majorité contre lui, et que ce qu'on a appelé « le couplet sur la Patrie » ne sombrât dans le ridicule, dans l'ironie des intellectuels. D'autre part, n'étant pas un habitué des réunions publiques, je ne pouvais pas prévoir quelle effervescence provoquerait, chez des hommes assemblés, les théories, condensées en dialogues, qu'ils lisent depuis cinq ou six ans dans leurs journaux, exprimées sans doute avec plus de poids, mais aussi moins de mesure.*

*Comme on l'a observé très justement, à propos de cette pièce, quand un public est sous pression et sous passion, il peut lui arriver de charger de ses haines et de ses enthousiasmes les répliques les plus innocentes. A la première d'*Henriette Maréchal, *cette apostrophe : « Eh! va donc, abonné de la* Revue des Deux Mondes ! » *qui, aujourd'hui, nous semble à peine odéonienne, déchaîna un véritable tumulte. C'est ainsi que la plupart des spectateurs, témoins du duel entre Judith et Michel, acclamaient avec de véritables cris de joie, des paroles aussi peu agressives, aussi peu sanguinaires que : « Ton couturier est juif, et ça se voit ! »*

1. Je supplie le lecteur de prendre le mot « nationalisme » dans son sens ethnique, et non dans son sens électoral.

Ah ! lorsque j'ai senti dans la salle ces frémissements, lorsque j'ai entendu gronder cette tempête qui semblait gonfler, jusqu'à la déchirer, la toile des décors, comme une voile, à travers les applaudissements et les rires, j'ai cru entendre ces cris : Hep ! Hep ! dont autrefois, aux pays de l'Est, le peuple poursuivait les juifs pitoyables, dans les ruelles étroites des sombres ghettos. Et, entre la répétition générale et la première représentation, j'ai supprimé quelques répliques de Michel, trop bruyamment accueillies[1], *mais qui, à la lecture, reprendront leur véritable signification.*

Et, lorsque le rideau fut baissé sur ce troisième acte, je fus ému d'entendre une juive qui, avec quelle tristesse ! disait : « Que voulez-vous? nous autres, nous n'avons pas d'assiettes peintes. » N'était-ce pas Ahasvera qui, par ces paroles touchantes, plaignait son peuple d'être dispersé?

J'ai supprimé aussi la scène qui termine le troisième acte, et dans laquelle les caractères de Judith et de Lazare sont développés selon leur race, mais en beauté, parce qu'elle a été jugée dangereuse par ceux et pour ceux qu'elle devait le mieux servir. Dans l'aveu de son amour profond et pur que Judith fait à Lazare, quelques dames israélites n'ont pu voir qu'une femme hystérique offrant son corps, alors que c'était une créature de douleur et de détresse qui proposait son âme et, dans le

1. Ces répliques sont exactement :
« Et encore parce qu'ils ont moins de scrupules.
« Ils ont toujours été les commissionnaires de la pensée.
« Oui, parce qu'il y a chez nous des ouvriers et des paysans, et tous les éléments qui constituent un peuple et non pas une bande. »

refus honnête et fraternel de Lazare, des coreligionnaires n'ont pu voir que gêne et niaiserie. Disons le mot qu'eux-mêmes ont prononcé : ce bon juif, de haute culture, homme probe, ami fidèle, messianique rêveur qui met sa grande fortune au service d'une grande cause, et veut que sa race reste pure pour accomplir, en noblesse, ses destinées, ce bon juif, ils l'ont trouvé invraisemblable !

J'ai dû obéir aussi à d'autres considérations, celles-là d'ordre théâtral. Le théâtre a des lois exigeantes. Après la scène qui précédait, violente jusqu'à l'attaque de nerfs, le public, trop secoué, ne semblait plus s'intéresser à une détresse purement sentimentale. Cette conversation entre Lazare et Judith ne venait peut-être pas à sa place. En ce cas, c'est ma faute de ne l'avoir pas prévu : antiscénique alors, mais non antisémite.

On a trouvé exagéré et encore invraisemblable, le trait de solidarité qui termine cette scène. Je le répète, nulle assertion qu'on ne puisse illustrer par vingt exemples. Cette solidarité, les juifs la contestent; nous la constatons, en la trouvant admirable; ils la nient, nous l'affirmons, en la jugeant menaçante.

Bref, pour toutes ces causes, on m'a supplié de supprimer cette scène, et j'ai cédé. Mais, cette décision prise, entre la répétition générale et la première représentation, j'ai traversé une journée d'angoisses. Puisqu'il y avait lutte, j'étais le lutteur qui se coupe un bras, mutilation qui ne va pas sans souffrance et sans risques.

Là-dessus, une femme d'un grand cœur et de talent, qui s'élève contre toutes les injustices, dont la pitié est, d'avance, avec les persécutés et les vaincus, en quoi elle

ressemble à Michel comme une sœur, cette femme feint que j'aie crié : Mort aux Juifs ! et, dans un article qu'elle intitule P. P. C., prend la défense d'Israël[1]. *P. P. C.? Par Pure Complaisance, sans doute? Cette fois, son indignation s'est trompée de côté. Si les juifs sont opprimés en d'autres pays, et nous le déplorons, ils ne sont pas opprimés chez nous, et tant mieux, mille fois tant mieux ! Oui, ils l'ont été pendant quinze siècles, mais il ne faut pas qu'ils en abusent, qu'ils exploitent ce triste passé. Ils ne sont plus opprimés depuis cent ans, et même, si on les brimait un peu, après tout, on ne brimerait pas les plus faibles, mais les plus forts, une minorité, mais écrasante. La preuve, c'est qu'ils permettent à peine qu'on parle d'eux, sinon pour les louer, et n'est-ce pas le caractère de la tyrannie?*

Vous plaignez, ma chère Séverine, ces juifs, « pauvres hères, traversant les affres que j'ai connues, les misères que j'ai endurées », et ceux que vous comparez à « mes pareils d'autrefois, à mes compagnons d'hier », c'est Lazare Hœndelssohn, fils d'un père milliardaire, à qui les ministres n'ont rien à refuser; c'est Narcisse Afkler, directeur d'une grande revue; c'est Jacques Vowenberg, jeune noceur qui veut, à tout prix, se créer une situation dans la politique, la littérature ou la banque, et dit : « Quand je deviendrai sérieux, ce sera terrible ! » Non, non, ma chère Séverine, ils ne sont pas semblables à mes compagnons d'hier, à mes pareils d'autrefois.

Ceux auxquels vous faites allusion étaient des chansonniers, des poètes, des artistes, des bohèmes. Lorsqu'un nouveau venu se présentait parmi eux, ils ne s'éten-

1. *Gil Blas*, 8 Décembre 1903.

daient pas sur quatre chaises pour l'empêcher de s'asseoir à leur table; ils se serraient au contraire pour lui faire de la place. Ils ne rêvaient pas le trust du génie, du talent, de la fantaisie et de la bonne humour; ils ne savaient pas organiser la réclame. Je ne suis pas « l'obligé d'Israël. » Ceux qui, à mes débuts, m'ont accueilli fraternellement, comme un des leurs, c'est Alphonse Allais, ce fantaisiste délicieux, George Auriol, un autre esprit charmant, Jules Jouy, ce Béranger de cauchemars, et le peintre Henri Rivière dont le talent est tel que, lorsqu'on voit certains couchers de soleil à travers les arbres, c'est son nom qui vient naturellement sur les lèvres. « Celui qui m'a pris par la main, pour me mener au succès », c'est le gentilhomme cabaretier, Rodolphe Salis qui, un soir, sans l'intermédiaire d'aucun israélite, je le jure, me poussa dans une petite salle où je récitai mes premiers vers. Si, ce soir-là et d'autres soirs, les juifs m'ont honoré de leurs suffrages, je les en remercie; mais je n'ai rien fait de spécial pour mériter leur faveur, et le flot qui me l'apporta peut reculer épouvanté, en la remportant. C'est Émile Blavet qui fit, dans Le Figaro, *la première soirée où mon nom soit mentionné. C'est au Chat Noir que j'ai été présenté à Jules Lemaître qui se plaisait parmi nous, Jules Lemaître dont vous me reprochez l'amitié et la poignée de mains. Ah ! ma chère Séverine, puissions-nous jamais, vous et moi, dans notre carrière, ne serrer que des mains aussi honnêtes.*

Je fus, il est vrai, pendant deux ans, secrétaire d'un juif influent. Je l'ai quitté, quand il était à l'apogée de son influence et, lorsque cet homme devint malheureux, je ne l'ai pas abandonné. Je suis trop aryen, quoi que vous prétendiez, pour déterminer publiquement à quel

point j'ai transgressé les lois inéluctables de l'Ingratitude, que nul pourtant n'est censé ignorer.

Alors, vous m'accusez de battre la caisse avant de la remplir; vous me prêtez, gratuitement parce qu'aryenne, les intentions les plus noires ou les plus vertes (Académie Française?) Je pourrais protester; mais il ne faut jamais dire : « Coupole... » Vous m'envoyez rejoindre, sous cette coupole, les Torquemada, les Caboche et les Trestaillon! Passons.

On m'a reproché de n'avoir pas conclu, d'avoir posé la question, sans la résoudre. Conclure, être certain! et quelle confiance en soi cela implique! L'antagonisme est-il irréductible entre les deux races? Y a-t-il même deux races et, à proprement parler, antagonisme? Bornons-nous à constater, dans le moment, une psychologie juive et une psychologie française et, à irréligion égale, des états de conscience différents. La fusion n'est pas impossible, mais l'esprit de domination sera un mauvais moyen d'arriver à cette fin, tant qu'il existera des esprits indépendants, en révolte contre toute puissance occulte ou découverte, contre toute tyrannie cléricale, franc-maçonnique ou judaïque.

Après tout, Michel peut avoir tort dans l'avenir, bien qu'il ait la majorité pour lui dans le présent. Le monde sera peut-être un jour mené différemment; les hommes n'obéiront plus à leurs instincts, à leurs sympathies, à leurs sentiments, à une conscience qui n'est au fond que leur inconscient, mais à la logique et à la raison pure. Tout citoyen du monde se guidera avec un excellent traité d'hygiène et un définitif, après bien des essais, traité de morale scientifique, sociale et terrestre. En attendant, il n'apparaît pas que la

science suffise à résoudre seule certains problèmes.

Peut-être aussi que viendra le règne du surhomme, selon Nietzsche; chacun s'appliquera à développer sa volonté de puissance. Alors le surhomme, vraiment digne de ce nom, verra chaque matin lever l'aurore et, à ce spectacle, sentira son cœur plein d'une joyeuse méchanceté. Alors, des nouvelles valeurs morales seront créées et les vieilles valeurs seront abolies. On lira dans les journaux des choses comme celles-ci :

« Monsieur M..., qui habite un petit logement, rue « Voxenberg (car Voxenberg aura donné son nom « à une rue; on lui aura enfin rendu justice!), Monsieur « M... était soupçonné de nourrir, par son unique tra- « vail, sa vieille mère, sa femme et trois enfants. « Une pauvre veuve étant morte, laissant deux orphelins « en bas-âge, Monsieur M... n'hésita pas à les prendre « à sa charge. A la fin, les voisins se sont émus : ils « prévinrent le commissaire de police. Monsieur M..., « sa vieille mère, sa femme et les cinq enfants, tout ce « joli monde a été envoyé au Dépôt. »

Mais, cessons de rêver!

Je pensais que tout avait été dit à propos de cette pièce, lorsque, dernièrement, un jeune auteur israélite taille sa plume, sort de la question, se hâte, un peu tard, de s'indigner de peur d'être obligé de comprendre, et assène son jugement sur Le Retour de Jérusalem, *confraternellement*[1]. *Pour moi, j'admire toujours qu'un jeune homme donne avec sûreté son avis, distribue l'éloge ou le blâme, tranche en un mot. Encore une fois, nulle*

1. *Les Religions au théâtre* (*Le Figaro*, 23 mars 1904).

assertion qu'on ne puisse illustrer par vingt exemples. Et comment répondre à qui se croit ainsi infaillible? Ne discutons même pas; aussi bien, un tel jugement, c'est impair et manque. Accordons-lui tout ce qu'il désire : mon unique but était, en attisant des haines stupides, de gagner de l'argent; mes personnages n'existent pas; on n'a jamais connu de milieu semblable à celui du troisième acte, etc...

Eh bien, il me semble que si j'avais été à la place de notre jeune confrère, j'en aurais profité pour dire à mes coreligionnaires :

« Je ne chercherai pas à l'auteur la mauvaise querelle « de n'avoir présenté au public que des israélites mal « élevés, une dame sioniste improbable. Moi-même, n'ai-je « pas usé de ce procédé, lorsque, dans un de mes premiers « essais dramatiques, j'ai accumulé sur une pauvre « famille protestante tous les ridicules et les tares (étroi- « tesse, intolérance, hypocrisie, rigidité), que l'on a ac- « coutumé poncivement d'attribuer à ceux de cette re- « ligion. Tout de même, cette pièce très mauvaise (c'est « du Retour de Jérusalem *que je parle), a réussi. Pendant « de nombreux soirs, il s'est trouvé des spectateurs pour « applaudir l'épouse incolore, la sœur noceuse, l'oncle « nationaliste, le mari odieux, l'amant inconsistant, « de dires si pauvres! et, par là, le public s'est mon- « tré antisémite. Ne négligeons pas l'avertissement.*

« Nul effet sans cause. Si nous ne sommes pas aimés, « c'est que certains, parmi nous, ne sont pas aimables, « se conduisent en France comme Vowenberg, Afkler et le « Dr Lurdau dans le salon de Michel Aubier, choquant « à tout instant la sensibilité et les traditions de ce peu- « ple qui, depuis plus de cent ans, nous a accueillis,

« émancipés, nous reconnaissant tous les droits de « l'homme et du citoyen, et dont nous sommes les hôtes. « Et l'hospitalité implique une telle réciprocité d'atten- « tions et d'égards, que le même mot désigne ceux qui « la donnent et ceux qui la reçoivent. Qu'Israël tout « entier, au contraire du Bouc de la Bible, soit chargé « des péchés de quelques-uns, cela n'est pas très juste « évidemment; mais le public est simpliste. Certes, il « faut réprouver toute doctrine de haine. Cependant, « devant l'Océan démonté, ne dit-on pas : Comme la « mer est méchante, furieuse !... alors que la mer, de sa « grande voix, pourrait répondre : Je ne demandais « qu'à rester tranquille, mais c'est le vent qui fait rage. »

Ah ! de quelle plume autorisée, cette fois, mon jeune confrère, vous auriez pu écrire et, mieux que moi, toutes ces choses ! Vous ne l'avez pas fait, et voulez-vous que je vous dise pourquoi? Parce que vous êtes un penseur.

Pourtant, de cette façon, les choses eussent été mises au point. Car j'ai des amis israélites que j'aime et que j'estime. Si je les ai perdus, s'ils ont cru devoir se séparer de moi, ils n'ont pas été clairvoyants. C'est à ceux dont Lazare Hœndelssohn dit : « Que voulez-vous, ils me rendraient moi-même antisémite ! » c'est à ceux-là qu'ils devaient reprocher Le Retour de Jérusalem.

Il est vrai que Lazare Hœndelssohn ne se sépare pas d'eux non plus.

« Et, en fin de compte, dit M. Catulle Mendès, savez- « vous qui a raison? Ce sont les poètes qui ne descendent « pas dans la lutte des partis, qui rêvent les accords fu- « turs des fraternelles fois et des fraternelles patries, « qui attendent ce délicieux idéal du grandissement in- « time et universel des esprits et des cœurs et qui, en

« *leurs poèmes, célèbrent ce qu'il y a de sublime dans* « *toutes les religions humaines : la pureté des morales,* « *la fermeté des dogmes et la beauté des mythes*[1]. »

Oui, mon cher poète, ce sont là des paroles de poète et d'artiste; mais l'auteur dramatique fait son métier, il obéit à son tempérament. Il ne descend pas délibérément dans la lutte des partis, c'est elle qui monte jusqu'à lui ou, plutôt, l'enveloppe et l'étreint. Alors, inconsciemment presque, il enregistre des observations; les événements s'interprètent en lui; *ainsi les éléments d'une pièce se forment obscurément, lentement et, quelque jour, il l'écrit avec méditation, mais sans préméditation. Dans certains cas, il ne choisit pas son sujet, c'est son sujet qui le choisit. Entendons-nous, tout de même, il en assume la responsabilité qui, parfois, n'est pas mince.*

Il faut souvent se vaincre soi-même pour s'interdire de rêver, car tout rêve a le droit et le devoir d'être magnifique, et qui d'entre nous n'avouerait pas des préférences pour l'idéal et la beauté? Rêver, c'est flatter l'optimisme des hommes, mais c'est aussi les berner. A demeurer dans la réalité, à prendre le sens du relatif, si vous aimez mieux, on perd le bénéfice d'une attitude généreuse et, par conséquent, plus tentante.

Croyez-vous que Michel ne rêve pas, lui aussi, les accords futurs des fraternelles patries? S'il met à la porte un jeune homme qui s'est exprimé sans nuances contre ceux qui font leur métier d'être soldats, cela ne signifie pas qu'il soit militariste, ni que la guerre soit pour lui cette chose divine qu'elle est pour Joseph de Maistre. J'ai lu dernièrement cette épithète sur les éventails que distri-

1. *Le Journal*, 4 décembre 1903.

buaient des femmes gracieuses, dans une tombola au profit des blessés russes, et le fait même de cette tombola ne donne-t-il pas déplorablement raison à Michel, quand il dit que la guerre est une chose possible?

Les rêveurs peuvent s'étonner que le seuil du vingtième siècle soit ensanglanté par de semblables tueries. Ils se sont moins étonnés quand, récemment, des milliers d'années après les grandes formations géologiques, sur notre planète sillonnée par les paquebots et les locomotives, enchevêtrée dans mille réseaux de fils télégraphiques et téléphoniques, un volcan peu progressiste ensevelit toute une population sous ses laves brûlantes. Si la matière est inconsciente et inerte, l'humanité n'est-elle pas instinctive?

Mais cela nous entraîne un peu loin. Voyez-vous, mon cher poète, le plus grand inconvénient qu'il y ait à descendre dans la lutte des partis, c'est bien l'obligation d'écrire une préface. Celle-ci est déjà trop longue. A quoi bon prolonger des explications qui ne seront jamais suffisantes? Pourtant, je ne la terminerai pas sans remercier tous ceux qui ont reconnu ce que j'avais voulu faire et m'ont approuvé d'avoir écrit cette pièce. Je remercie également ceux qui, m'ayant sincèrement désapprouvé, s'exprimèrent du moins avec la courtoisie que mérite toujours une œuvre de bonne foi.

Agay, avril 1904.

PERSONNAGES

	MM.
MICHEL AUBIER	DUMÉNY.
LAZARE HŒNDELSSOHN.	CALMETTES.
L'ONCLE ÉMILE AUBIER.	NUMÈS.
M. AUBIER, le père	PAUL PLAN.
DOCTEUR LURDAU	ARVEL.
VOWENBERG	JEAN DAX.
TRÉVIÈRES	ANDRÉ HALL.
MOISSAC.	DANIEL RICHE.
GEORGES DAINCOURT, gendre de M. Aubier.	VIAL.
LE CAPITAINE AUBIER, frère de Michel . .	DUFRESNE.
AFKLER.	COLLEN.
SONCHAMP	PAUL EDMOND.
UN DOMESTIQUE	LEBEL.
	Mmes
HENRIETTE DE CHOUZÉ (1er acte) . . . . JUDITH (2e, 3e et 4e actes)	SIMONE LE BARGY.
SUZANNE AUBIER, femme de Michel. . . .	ANDRÉE MÉGARD.
ANDRÉE DAINCOURT, sœur de Michel . . .	GABRIELLE DORZIAT
MADAME AUBIER, la mère	H. ANDRAL.
MADAME SONCHAMP.	CLAUDIA.
MADAME AFKLER	CHANTENAY.
UNE FEMME DE CHAMBRE.	D'ARGELÈS.
RAYMOND } enfants de Michel et de	PETITE BAUDRY.
MARGUERITE } Suzanne.	— ROUSSEAU.

LE RETOUR
DE JÉRUSALEM

ACTE PREMIER

Une bibliothèque dans le château qu'habitent, en Touraine, à quelques kilomètres de Chinon, M. et Mme Aubier. C'est une grande pièce de décoration sobre et sombre. Porte à gauche communiquant avec un vestibule. Porte à droite communiquant avec un salon. Au fond, à gauche, dans un pan coupé, large porte vitrée donnant sur un parc. Au fond également, à droite, haute fenêtre avec une profonde embrasure. Au premier plan, à gauche, grande table de travail ; à droite, petite table autour de laquelle un canapé, des fauteuils. Vaste cheminée, vieilles tapisseries ; au plafond, poutres apparentes décorées de salamandres ; portières brodées de fleurs de lis d'or.

Au lever du rideau, tout le monde est en scène, dans un brouhaha de départ et d'adieux. En effet, M. et Mme Sonchamp vont monter en voiture, pour prendre le train. Derniers jours de septembre ; douce après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

MICHEL, MONSIEUR AUBIER, L'ONCLE ÉMILE, GEORGES, LE CAPITAINE, M. SONCHAMP, HENRIETTE, SUZANNE, ANDRÉE, MADAME AUBIER, MADAME SONCHAMP, LES ENFANTS MARGUERITE ET RAYMOND.

MONSIEUR AUBIER, mettant une bourriche dans les bras déjà si encombrés de M. Sonchamp.

Tenez, mon cher Sonchamp, j'ai mis là-dedans votre chasse de ce matin... deux lièvres et six perdreaux.

SONCHAMP.

Oh! Il ne fallait pas prendre la peine.

MADAME AUBIER, mettant un gros bouquet de roses dans les bras non moins encombrés de Mme Sonchamp.

Tenez, ma chère Mathilde, je vous ai cueilli quelques fleurs.

MADAME SONCHAMP.

Oh! les belles roses.

MADAME AUBIER.

Ce sont les dernières, hélas!

MADAME SONCHAMP.

C'est vraiment la reine des fleurs, n'est-ce pas, monsieur Émile?

L'ONCLE ÉMILE.

La reine des fleurs, c'est vous.

MADAME SONCHAMP.

Toujours galant.

RAYMOND, arrivant avec un panier.

Madame, voici les fruits.

MADAME SONCHAMP.

Encore quelque chose?

MADAME AUBIER.

Oh! tout simplement quelques pêches et du raisin.

MADAME SONCHAMP.

Vraiment, Agathe, nous vous dévalisons.

MICHEL.

Raymond, ne reste pas planté là, tu vois bien que Mme Sonchamp est embarrassée; va porter ce panier dans la voiture.

RAYMOND.

Oui, papa.

Il sort.

SONCHAMP.

Maintenant, ma chère amie, faites vos adieux, il faut partir.

MADAME SONCHAMP.

Au revoir, ma petite Andrée. (Elle l'embrasse ; à Henriette.) Au revoir, madame, je suis enchantée de vous avoir connue et d'avoir passé quelques jours ensemble, dans cette demeure hospitalière.

SONCHAMP.

Au revoir, capitaine.

MONSIEUR AUBIER.

Dépêchez-vous... vous n'avez que le temps.

MADAME SONCHAMP.

Nous venons, nous venons.

MADAME AUBIER.

Vous n'oubliez rien?

SONCHAMP.

Non, nous avons bien tout.

MADAME SONCHAMP.

Au revoir, ma chère Suzanne.

SUZANNE.

Je vous accompagne jusqu'à la voiture.

On les accompagne, sauf Henriette et les enfants qui restent dans la bibliothèque. Raymond s'est emparé d'un livre et s'est installé à lire.

MARGUERITE.

Tu vas encore lire?

RAYMOND.

Oui... laisse-moi lire.

MARGUERITE.

Tu ne veux pas jouer?

RAYMOND.

Jouer à quoi?

MARGUERITE.

Au mari et à la femme.

RAYMOND.

Je veux bien. D'abord, est-ce que nous avons des enfants?

MARGUERITE.

Nous en avons deux... un garçon et une fille; tiens, ils sont là, ils dorment.

Elle montre un berceau, où sont couchées deux poupées.

RAYMOND.

Alors, ils couchent ensemble?

MARGUERITE.

Oui.

RAYMOND.

Pourquoi?

MARGUERITE.

Parce que c'est deux jumeaux.

Pendant ces derniers mots, Suzanne Aubier, leur mère, est revenue.

SUZANNE.

Qu'est-ce que vous faites donc là?

RAYMOND.

Maman, nous jouons au mari et à la femme.

SUZANNE.

Vous feriez beaucoup mieux d'aller courir dans le parc. D'abord, faites-moi le plaisir de ranger ce berceau... Vous savez bien que votre père ne veut pas de jouets dans la bibliothèque.

Les enfants sortent, emportant les poupées et le berceau.

ANDRÉE, rentrant à son tour dans le salon.

Ils sont partis... courons vite à la fenêtre, nous les verrons passer au bout de la grande allée.

LES ENFANTS, qui sont rentrés.

Oui, oui, c'est ça... dépêchons-nous.

Ils se précipitent à la fenêtre.

SUZANNE.

Vous avez cent fois le temps... ne bousculez pas tout.

Tout le monde rentre peu à peu dans la bibliothèque. D'abord M. Aubier et l'oncle Émile, puis Georges Daincourt, le capitaine et Mme Aubier la mère, qui s'installe avec son ouvrage, sur le canapé, auprès de la petite table.

L'ONCLE ÉMILE.

Quels gens charmants que ces Sonchamp!

MONSIEUR AUBIER.

Oui, mais ils vont manquer leur train; s'ils trouvent le passage à niveau fermé, ils sont sûrs de leur affaire.

ANDRÉE.

Oh! toi, papa, tu as la rage d'arriver à la gare deux heures d'avance... Tu as toujours l'air d'avoir raté le train qui précède.

LES ENFANTS, à la fenêtre.

Les voilà! Les voilà!

M. Aubier, Andrée et Georges vont à la fenêtre et agitent leurs mouchoirs.

ANDRÉE.

Ils nous ont vus... ils agitent leurs mouchoirs.

GEORGES.

Au revoir, les Sonchamp!

LES ENFANTS.

Au revoir, les Sonchamp!

L'ONCLE ÉMILE.

Au revoir, Mathilde!

GEORGES.

Au revoir, Eugène!

ANDRÉE.

Écrivez-nous!

MADAME AUBIER.

Voyons, Andrée, ne crie pas si fort.

ANDRÉE.

Ils ne peuvent pas entendre... Écrivez-nous!

MADAME AUBIER.

Quelle folle, cette Andrée!

Maintenant tout le monde a quitté la fenêtre. Suzanne parle aux enfants qui disparaissent, puis elle s'installe avec son ouvrage.

HENRIETTE, venant s'asseoir auprès de Mme Aubier, dont l'aiguille court dans une étoffe Pompadour.

Qu'est-ce que vous faites donc là, madame?

MADAME AUBIER.

C'est un tablier de jardin, petite dame... vous voyez... ça se noue comme ça, autour de la ceinture... le devant forme poche... alors vous travaillez dans le jardin... pour une raison ou pour une autre, vous voulez changer de place... vous fourrez votre ouvrage là dedans et vous n'êtes pas embarrassée.

HENRIETTE.

Pas possible!

MADAME AUBIER.

C'est très commode... C'est un modèle que m'a prêté Mme Sureau... Si vous voulez, je vous le prêterai.

ANDRÉE.

Voyons, maman, tu sais bien qu'Henriette ne fait jamais un point. (Un silence.) Ces pauvres Sonchamp!... c'est toujours triste un départ.

GEORGES.

Oui, je te conseille de parler... tu as l'air vraiment frappé.

HENRIETTE.

Tout à l'heure, ce sera mon tour... je saurai ce que ça signifie, quand je vous verrai agiter vos mouchoirs.

ANDRÉE.

Oh! vous, ce n'est pas la même chose... Tout le monde ici vous regrettera... n'est-ce pas, tout le monde?

L'ONCLE ÉMILE, galamment.

Il y a départ et départ.

GEORGES.

Le dîner ne sera pas gai ce soir.

L'ONCLE ÉMILE.

Vous ne me jouerez plus du Schumann après le dîner, ni cet admirable *Tristan et Yseult* que vous jouez si bien.

HENRIETTE.

Oh! c'est si beau... c'est d'une inspiration si ardente! Mais je laisserai mes partitions, vos nièces vous feront de la musique.

L'ONCLE ÉMILE.

Si je ne compte que sur mes nièces.

MONSIEUR AUBIER.

Oui, nous serons tous très ennuyés de vous voir partir... on était habitué à vous voir là, à vous entendre causer... et puis, nous allons être privés d'une jolie femme.

HENRIETTE, désignant Suzanne et Andrée.

Mais il me semble que...

MONSIEUR AUBIER.

Il n'y en a jamais trop... Enfin! les beaux jours ne peuvent pas toujours durer; l'automne s'avance et vous vous en allez avec les roses.

ANDRÉE.

Oh! papa.

HENRIETTE.

M. Aubier est l'amabilité même...

MADAME AUBIER, regardant son mari.

Comme tu es rouge, Jules! Est-ce que tu ne digères pas bien? Tu n'es pas malade?

MONSIEUR AUBIER.

Malade? Jamais malade!

HENRIETTE.

Enfin! Il n'y a qu'une personne ici qui ne me regrettera pas, j'en suis sûre : c'est le capitaine.

LE CAPITAINE.

Moi, madame, je serai désolé; je n'aurai plus personne avec qui me disputer, ça me manquera.

HENRIETTE.

Et dire que si vous n'étiez pas militaire, je vous aimerais tant.

L'ONCLE ÉMILE.

Quand il n'a pas son uniforme, ça ne se voit pas.

HENRIETTE.

Tout de même, il y a toujours quelque chose.

MONSIEUR AUBIER.

Je sais bien pourquoi vous n'aimez pas les militaires: M. de Chouzé fait ses vingt-huit jours et vous maudissez une institution qui vous prend pendant quatre semaines votre mari.

HENRIETTE.

Ce serait une raison pour la bénir, au contraire... une petite séparation, de temps en temps, ce n'est pas désagréable.

GEORGES.

Il paraît qu'il y a des chaleurs terribles dans la région où il fait les grandes manœuvres.

HENRIETTE.

Oui, il paraît.

MADAME AUBIER.

M. de Chouzé est officier de réserve?

HENRIETTE.

Oui, officier.

MADAME AUBIER.

Dans quoi?

HENRIETTE.

Dans les chasseurs.

MADAME AUBIER.

A cheval?

HENRIETTE.

A cheval, oui, je crois... est-ce qu'il y a des chasseurs à pied?

LE CAPITAINE.

Il y en a quelques-uns.

HENRIETTE.

Vous savez, moi, ces choses-là...

MONSIEUR AUBIER.

Et vous n'avez pas été fière de voir votre mari avec un dolman bleu de ciel, des culottes rouges, des bottes?

HENRIETTE.

Ça ne m'a pas emballée du tout.

ANDRÉE.

Ah! ma chère, ne dites pas ça, l'uniforme des chasseurs est ravissant.

HENRIETTE.

C'était la première fois depuis que nous sommes

mariés, que je le voyais ainsi... ça m'a produit une impression qui sera lente à s'effacer.

L'ONCLE ÉMILE.

La joie du retour l'effacera.

MONSIEUR AUBIER.

D'autant plus que depuis quatre semaines que M. de Chouzé jeûne, il doit avoir les dents longues.

ANDRÉE.

Oh! papa, tu sais qu'Henriette n'aime pas ces plaisanteries-là.

HENRIETTE.

M. Aubier a le droit de tout dire; je salue en lui le représentant de la vieille gaîté française.

MONSIEUR AUBIER.

Mais je m'en vante.

HENRIETTE.

Seulement, la perspective que vous me faites entrevoir ne me sourit pas du tout; non, je ne suis pas la femme de ces sortes de fringales.

L'ONCLE ÉMILE.

Vous n'aimez pas les jeux de satiété.

HENRIETTE.

Les jeux de satiété?... Ah! oui... Monsieur Émile, vous êtes incorrigible. Enfin! j'espère bien que Gaston m'aura trompée ou, du moins, aura trompé sa faim avec quelque servante d'auberge.

MADAME AUBIER.

Petite dame, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites et, si vous aviez soupçon d'une infidélité, vous ne seriez pas trop contente, comme les camarades.

HENRIETTE.

Non, je vous assure, je suis de bonne foi. Voyons! Qu'est-ce que ça peut faire?

MONSIEUR AUBIER.

Alors, vous n'êtes pas comme les femmes qui accompagnent leurs maris, quand ils font leurs vingt-huit jours?

HENRIETTE.

Il y en a?

LE CAPITAINE.

Mais oui.

HENRIETTE.

Quelle horreur!

ANDRÉE.

La femme doit suivre son mari.

HENRIETTE.

Mais elle ne doit pas le poursuivre.

SUZANNE.

La nuance est délicate.

L'ONCLE ÉMILE.

Et puis, si le mari l'exige?

HENRIETTE.

Enfin, ce cher Gaston, je vais le revoir ce soir. Ça m'ennuie pourtant bien de m'en aller.

MONSIEUR AUBIER.

Il fallait lui dire de venir vous rejoindre ici.

HENRIETTE.

Oh! non, c'est impossible; mes beaux-parents attendent avec impatience la fin des manœuvres pour

nous recevoir; nous passerons vingt-quatre heures à Paris et nous partirons pour la Franche-Comté.

MADAME AUBIER.

Vous vous entendez bien avec vos beaux-parents?

HENRIETTE.

Très mal.

MONSIEUR AUBIER.

C'est ce que tu voulais dire.

HENRIETTE.

Ma belle-mère ne peut pas me sentir.

MADAME AUBIER.

Vous devez avoir des distractions là-bas, il y a sans doute beaucoup de monde à cette époque?

HENRIETTE.

Oui, des gens assommants! Ah! je vais monter dans ma chambre préparer mes affaires.

ANDRÉE.

La femme de chambre a dû faire votre malle.

HENRIETTE.

J'ai encore ma valise.

ANDRÉE.

Voulez-vous que je monte avec vous? Puis-je vous aider?

HENRIETTE.

Non, je vous remercie, je la ferai bien toute seule... J'ai l'habitude. D'ailleurs, je n'en ai pas pour longtemps. A tout à l'heure, je redescends.

Elle sort.

SCÈNE II

MONSIEUR AUBIER, MICHEL,
L'ONCLE ÉMILE, LE CAPITAINE, GEORGES,
MADAME AUBIER, SUZANNE, ANDRÉE.

GEORGES, à sa femme.

Andrée, tu feras tout de même bien de voir dans sa chambre si elle n'oublie rien!

ANDRÉE.

C'est vrai, cette chère Henriette, elle est tellement étourdie!

MADAME AUBIER.

Quelle drôle de petite femme!

LE CAPITAINE.

C'est un type!

MADAME AUBIER.

Elle supporte aisément d'être séparée de son mari.

L'ONCLE ÉMILE.

En tout cas, elle n'a pas du tout l'air enthousiasmé d'aller le rejoindre.

MONSIEUR AUBIER.

Oh! c'est une attitude. Je suis sûr qu'elle est enchantée, au contraire. Seulement, dans ce monde-là, c'est bien porté... un bon ménage comme les vôtres, mes enfants, c'est ridicule et bourgeois.

MADAME AUBIER.

Eh bien! moi, elle me fait l'effet d'une femme qui n'aime pas son mari... elle l'a peut-être aimé, mais elle ne l'aime plus. Voyons, Georges, toi qui les connais, ai-je raison?

GEORGES.

Ce sont deux êtres qui n'étaient pas du tout faits pour vivre ensemble... Henriette n'aime que les livres; Gaston, lui, n'aime que la chasse et les chevaux.

LE CAPITAINE.

Alors, sa femme s'ennuie.

L'ONCLE ÉMILE.

Son affaire est claire à ton ami Gaston. *La Cérébrale et le Sportsman*, fable.

MONSIEUR AUBIER.

Mais pourquoi l'a-t-elle épousé?

GEORGES.

On ne sait pas... C'est un mariage qui s'est fait d'une si drôle de façon.

MONSIEUR AUBIER.

Est-ce que tu ne nous a pas raconté qu'ils s'étaient connus au Quartier-Latin?

GEORGES.

Mais non, père... Au Quartier-Latin!

ANDRÉE.

Pourquoi pas à Bullier, papa?

MONSIEUR AUBIER.

Enfin, il y a une histoire de Collège de France, de Sorbonne...

ANDRÉE.

Tu n'es pas fixé.

MADAME AUBIER.

Ton père embrouille tout... il confond tout.

L'ONCLE ÉMILE.

Mais Mme de Chouzé n'est-elle pas une demoiselle Fuchsyani?

GEORGES.

Oui, c'est la fille du banquier. Les Fuchsyani avaient leur hôtel avenue de l'Alma, en face de l'hôtel des Chouzé. Judith, c'était son nom quand elle était jeune fille, allait tous les matins au lycée Racine... elle avait des idées bizarres... Elle rêvait le professorat... elle voulait gagner sa vie. Elle a toujours eu le désir d'apprendre, la soif de s'instruire.

L'ONCLE ÉMILE.

Est-ce qu'elle est parente avec Arsène Fuchsyani, le fameux rabbin?

GEORGES.

C'était son grand-père.

L'ONCLE ÉMILE.

Un grand savant, un esprit fort distingué.

GEORGES.

Oui, il y a depuis trois cents ans, dans sa famille, une alternative presque régulière de rabbins et de banquiers, de savants et de changeurs.

LE CAPITAINE.

C'est sans doute à cela qu'il faut attribuer le sens pratique de Mme de Chouzé, en même temps que son goût pour l'étude et les idées abstraites. Le savant, dit le Talmud, passe avant le roi.

ANDRÉE.

Et elle l'est, savante, nom d'une pipe! Elle a tout lu; elle sait l'anglais, l'allemand, l'italien, l'hébreu! Elle n'est pas seulement excellente musicienne, elle connaît l'harmonie; elle m'épate, moi, cette femme-là!

SUZANNE.

Et elle sait qu'elle sait.

LE CAPITAINE.

Il faut être juste, Suzanne, elle n'est pas pédante.

MONSIEUR AUBIER.

Notez bien, mes chères enfants, que, sauf l'hébreu, on vous a enseigné absolument les mêmes choses.

L'ONCLE ÉMILE.

On vous les a enseignées, mais vous ne les avez pas apprises.

MADAME AUBIER.

Ton oncle a raison, Andrée : j'ai dépensé dix mille francs pour toi en leçons de piano et tu es incapable de déchiffrer *Les Cloches de Corneville.*

ANDRÉE.

Allons, bon! ça va retomber sur moi cette affaire-là!

MADAME AUBIER.

Tu as eu une fraülein jusqu'à douze ans, une miss jusqu'à dix-huit ans, et tu mourrais de faim aussi bien en Allemagne qu'en Angleterre.

ANDRÉE.

Pas du tout, je sais dire je t'aime et demander de l'eau chaude dans toutes les langues... même en russe! Tu vois comme tu es injuste.

L'ONCLE ÉMILE.

Et, avec ça, on peut toujours se tirer d'affaire.

GEORGES.

Ça dépend des professions.

L'ONCLE ÉMILE.

Mais tout ça ne nous dit pas comment Judith Fuchsyani épousa Gaston de Chouzé.

GEORGES.

Attendez : Judith allait donc tous les matins au lycée Racine, accompagnée d'une institutrice anglaise, et Gaston de Chouzé allait, lui, chez les Pères de la rue de Madrid.

MADAME AUBIER.

C'est dans le même quartier.

GEORGES.

Justement. A force de rencontrer cette petite personne qui s'en allait avec une grosse serviette sous le bras, un paletot sac et des cheveux fous sous une toque de loutre...

SUZANNE.

Je la vois d'ici.

GEORGES.

Gaston en était devenu amoureux. On ne se parlait pas...

ANDRÉE.

Rapport à l'institutrice.

GEORGES.

... mais on échangeait des regards, on laissait tomber une fleur que l'autre ramassait et, rentrés chez soi, on se faisait mille signes par la fenêtre.

SUZANNE.

C'est très romanesque.

L'ONCLE ÉMILE.

Je ne déteste pas ça.

GEORGES.

Enfin, le premier contact, qui fut décisif, comme vous allez le voir, eut lieu dans la cour de la Sorbonne. Ils passaient leur baccalauréat le même jour. Judith, qui se présentait pour la première fois, fut reçue brillamment, et si Gaston, qui se présentait pour la troisième

ou quatrième fois, ne fut pas recalé encore ce coup-là, c'est qu'elle avait trouvé le moyen de lui passer sa composition.

L'ONCLE ÉMILE.

Elle a bon cœur.

GEORGES.

C'est comme ça qu'ils se sont fiancés. Judith avait dix-sept ans, Gaston en avait vingt, et il a attendu sa petite majorité pour déclarer à ses parents qu'il épouserait Mlle Fuchsyani. Ah! ça n'a pas été tout seul. Les de Chouzé, qui sont d'une très vieille famille royaliste et comptent, parmi leurs ancêtres, un connétable, deux maistres de camp, cinq archevêques, trois chanoinesses, treize maîtresses royales et un mignon, repoussaient avec indignation l'idée d'une alliance avec la fille d'un banquier israélite. Pensez donc, un de Chouzé épouser une Fuchsyani!

L'ONCLE ÉMILE.

Ne m'en parle pas, c'est pire qu'un Montaigu et une Capulet.

GEORGES.

Ça a fini moins tragiquement. Gaston était fils unique et horriblement gâté; il menaçait de faire des bêtises. De son côté, Judith avait mis dans sa tête que ce mariage se ferait.

SUZANNE.

Et, quand elle veut quelque chose elle le veut bien. Et puis, elle ne sentait pas ce qu'il y a de gênant à vouloir pénétrer de force dans une famille. Sa dignité n'a pas dû en souffrir.

L'ONCLE ÉMILE.

Attendez un peu, Suzanne, elle fait sa valise.

SUZANNE.

Eh bien?

L'ONCLE ÉMILE.

Vous en parlez comme si elle était déjà partie.

MICHEL.

La dignité n'a rien à voir là-dedans. Elle aimait Gaston de Chouzé.

LE CAPITAINE.

Peut-être aussi que la résistance de ses futurs beaux-parents n'a fait que l'affermir dans sa résolution.

MICHEL.

C'est une de ces natures que la difficulté enthousiasme : la persévérance, l'énergie, la volonté de vaincre dans la lutte ont leur noblesse.

SUZANNE.

Ça dépend à quel point de vue l'on se place.

ANDRÉE.

D'ailleurs, elle s'est faite catholique.

GEORGES.

Les de Chouzé ont mis cette condition au mariage; mais elle a eu beau recevoir le baptême, on ne l'a pas moins considérée comme une étrangère, comme une intruse, dans la famille de son mari.

L'ONCLE ÉMILE.

Alors, ce n'était vraiment pas la peine de se faire baptiser.

GEORGES.

Les querelles de religion ont bientôt commencé : il y a même eu des scènes violentes. Gaston aimait sa femme, mais, dans ces questions-là, il subissait l'influence de ses parents.

L'ONCLE ÉMILE.

Et de ses ancêtres : les archevêques, les chanoi-

nesses, les maistres de camp, le connétable, les favorites et le mignon... n'oublions pas le mignon.

LE CAPITAINE.

On subit toujours l'influence de ses ancêtres, même obscurs.

GEORGES.

Judith Fuchsyani, devenue Henriette de Chouzé, ne tolérait pas sur ceux de sa race certaines plaisanteries un peu vives.

SUZANNE.

Et il ne faut pas toucher devant elle à tout ce qui est juif.

MICHEL.

Elle a raison, elle soutient les siens. Ne reprochons donc pas toujours à ces gens-là une solidarité admirable.

LE CAPITAINE.

Oui, et que nous ferions bien d'imiter.

MICHEL.

Elle croit à la supériorité et à la prédominance d'Israël : elle est juive et s'en glorifie... c'est très beau.

SUZANNE.

Alors, pourquoi s'est-elle faite catholique? Ça ne va pas ensemble.

MICHEL.

Encore une fois, parce qu'elle aimait Gaston de Chouzé.

SUZANNE.

Mais non, ce qui l'a séduite dans cette union-là, c'était le nom, le titre; elle a voulu sortir de son milieu et devenir vicomtesse... D'ailleurs, ça ne trompe personne, on soit bien que sa noblesse ne remonte pas aux croisades.

L'ONCLE ÉMILE.

Tout au plus aux croisements.

SUZANNE.

Pour une femme si intelligente, supérieure même, ce n'est pas très logique.

MONSIEUR AUBIER.

Je suis de l'avis de Suzanne; il y a là, en effet, une contradiction.

MICHEL.

Oh! papa, il faut lui pardonner ça.

SUZANNE.

Il faut lui pardonner tout.

MICHEL.

Non, mais de contradictions de ce genre, notre famille en est pleine.

L'ONCLE ÉMILE.

N'en jetez plus!

MONSIEUR AUBIER.

Par exemple?

MICHEL.

Les exemples ne manquent pas. Toi-même, n'es-tu pas un vieux républicain, un républicain de la première heure? Tu as fait des barricades sous l'Empire...

MONSIEUR AUBIER.

Oui, eh bien?

MICHEL.

Eh bien! ayant acheté ce château où nous sommes à un marchand de biens qui l'avait acheté lui-même à des nobles ruinés, tu as conservé pieusement les rideaux fleurdelisés de cette bibliothèque... et autres salamandres.

MONSIEUR AUBIER.

C'est ta mère qui tient à ces choses-là.

MICHEL.

Et tu montres avec orgueil la chambre dans laquelle a couché François Ier.

L'ONCLE ÉMILE.

Ce n'est pourtant pas ta faute, tu n'y es pour rien.

MICHEL.

Si les anciens possesseurs de cette demeure n'avaient pas emporté leurs portraits de famille, ils orneraient encore ces murs. Vous faites un grief à Mme de Chouzé d'avoir renié la foi de ses pères, mais elle ne l'a reniée qu'extérieurement, tandis que nous renions la nôtre à chaque instant et d'une façon absolue... nous ne savons même plus ce que nous sommes.

MADAME AUBIER.

Nous sommes de bons catholiques.

MICHEL.

Oui : quand notre sœur aînée a pris le voile, n'ayant pu épouser l'homme qu'elle aimait, papa voulait étrangler son confesseur.

L'ONCLE ÉMILE.

Ça, c'est vrai.

MICHEL, *à son père.*

Aujourd'hui qu'elle fait partie d'une congrégation non autorisée et qu'elle doit quitter la France, l'esprit de tolérance est entré dans ton cœur.

L'ONCLE ÉMILE.

C'est encore vrai.

MONSIEUR AUBIER, *s'échauffant.*

Je te conseille de parler. Et toi qui as une sœur religieuse et un frère soldat, tu écris des livres qui te font passer pour un anarchiste! Si tu crois que ça m'est agréable!

MICHEL.

Oui, nous sommes une famille française sans union, sans solidarité dans nos croyances, sans conséquence et sans parti pris; nous allons de tous les côtés, dans toutes les directions; c'est très malheureux.

MADAME AUBIER.

Oh! vous n'allez pas commencer! Ces discussions-là tournent toujours très mal. Nous disions que Mme de Chouzé n'aimait pas son mari, voilà ce qu'il y a de plus clair.

MONSIEUR AUBIER.

Ça me contrarie.

ANDRÉE.

Qu'est-ce que ça peut te faire, papa?

MONSIEUR AUBIER.

Cette petite Mme de Chouzé m'est très sympathique; j'aurais voulu la croire heureuse.

MADAME AUBIER.

C'est plutôt M. de Chouzé qui est à plaindre. Le jour où elle rencontrera un homme qui lui plaira...

LE CAPITAINE.

Ce ne sera toujours pas un militaire.

MADAME AUBIER.

Elle n'hésitera pas.

LE CAPITAINE.

J'en ai peur; surtout avec ses théories sur le bonheur. Il suffit de l'entendre, quand elle dit que la vie est courte et qu'il faut avant tout être heureux.

ANDRÉE.

Elle a bien raison.

L'ONCLE ÉMILE.

Ce pauvre Gaston, je ne le vois pas blanc.

SUZANNE.

Heureusement que, chez elle, tout se passe dans le cerveau. Je ne lui crois pas beaucoup de tempérament.

L'ONCLE ÉMILE.

Vous n'en savez rien, Suzanne. Le tempérament n'est pas en raison directe de la surface. J'ai connu de superbes gaillardes qui étaient froides comme des marbres et des petites créatures, qui semblaient n'avoir que le souffle, et qui étaient ardentes comme des flammes!

ANDRÉE.

Dis donc, mon oncle, il me semble que...

L'ONCLE ÉMILE.

Et la preuve, c'est qu'en général, les maigres sont plus violemment aimées que les rondes... elles sont aimées parfois jusqu'au crime! La passion s'accroche aux angles. Les rondes, on les pelote, tandis que les maigres, on les tue!

ANDRÉE.

J'aime mieux être pelotée.

MADAME AUBIER.

Voyons, Andrée.

ANDRÉE.

Potelée, potelée, je voulais dire potelée.

Sur ces derniers mots, Mme de Chouzé est rentrée. Elle tient sur son bras son manteau de voyage et, à la main, son chapeau. Elle pose manteau et chapeau sur une chaise. Elle a encore un petit sac et des papiers.

SCÈNE III

Les Mêmes, HENRIETTE.

ANDRÉE.

Votre valise est prête, Henriette? Vous n'avez rien oublié?

HENRIETTE.

Non, non, je ne crois pas.

ANDRÉE.

Georges, tu as donné les ordres pour la voiture?

GEORGES.

Pas encore... mais je vais dire qu'on attelle pour quatre heures.

ANDRÉE.

Nous vous reconduirons.

HENRIETTE.

Il ne faut pas vous déranger.

GEORGES.

Vous plaisantez.

Il sort.

MADAME AUBIER.

D'ailleurs, vous avez le temps; vous avez encore une heure.

HENRIETTE, déposant son petit sac et les papiers sur la grande table de travail.

Michel, nous pourrions en profiter pour travailler un peu; j'ai traduit ce matin, pour vous, les poèmes si beaux de ce rabbin portugais, Jéhuda Halévy, dont je vous ai parlé.

MICHEL.

Ah! oui, *Les Sionides*.

HENRIETTE.

Quel joli nom, n'est-ce pas? *Les Sionides!* On dirait un nom d'archipel ou de constellation. Voulez-vous que nous en lisions quelques-uns avant mon départ?

MICHEL.

Volontiers.

MONSIEUR AUBIER.

Ah! cette Mme de Chouzé, jusqu'au dernier moment il faut qu'elle travaille.

HENRIETTE.

Le travail... c'est encore ce qu'on a inventé de mieux.

MONSIEUR AUBIER.

Après la chasse... Ma chère enfant, je vous dis adieu... je vais prendre mon fusil et faire un tour sur le plateau... je verrai peut-être quelques perdreaux... Oh! j'en verrai sûrement, mais ils ne se laissent plus approcher.

HENRIETTE.

Écoutez! ils ont bien raison, mettez-vous à leur place.

MADAME AUBIER.

Comment, tu vas encore chasser, Jules? tu as déjà chassé ce matin, tu dois être fatigué.

MONSIEUR AUBIER.

Moi, fatigué? jamais fatigué!

HENRIETTE.

Vous allez encore tuer de pauvres bêtes. Quelle horreur!

MONSIEUR AUBIER.

Que voulez-vous?

L'ONCLE ÉMILE.

Moi, madame, j'ai des goûts moins sanguinaires : je m'en vais pêcher à la ligne, c'est une innocente manie.

HENRIETTE.

Mais ne croyez donc pas ça! Alors, vous avez décidé que les poissons ne souffrent pas, parce qu'ils ne crient pas? mais ils n'en souffrent peut-être que davantage.

L'ONCLE ÉMILE.

C'est vrai, les grandes douleurs sont muettes. Enfin, j'ai une excuse : c'est en pêchant à la ligne que les

idées me viennent. Ce matin, j'ai composé toute une scène de mon drame.

HENRIETTE.

Ah! bravo! Vous me lirez ça, j'espère!

L'ONCLE ÉMILE.

Vous êtes trop aimable.

MONSIEUR AUBIER.

Allons, au revoir, madame, mes hommages, je vous prie, à M. de Chouzé, et j'espère que l'année prochaine vous reviendrez... cette fois avec lui.

HENRIETTE.

Oui, oui, l'année prochaine, sûrement.

LE CAPITAINE.

Père, je vais avec toi... Alors, madame, je vous dis au revoir.

HENRIETTE.

Au revoir, capitaine, et sans rancune, n'est-ce pas?

LE CAPITAINE.

Oh! madame.

M. Aubier sort avec le capitaine; Mme Aubier les accompagne en disant à son fils des choses comme celles-ci : « *Fais attention que ton père ne rentre pas en nage comme hier... on aurait tordu son gilet de flanelle!... il est si imprudent... il croit toujours qu'il a vingt-cinq ans!* »

ANDRÉE, lorsque M. Aubier, l'oncle Émile, le capitaine et Mme Aubier sont sortis.

Eh bien! Henriette, à tout à l'heure, nous vous laissons travailler... nous sommes là, dans le salon à côté... n'est-ce pas, Suzanne?

SUZANNE.

Oui, oui.

Elle prend son ouvrage et se lève Toutes deux sortent; Henriette et Michel restent seuls.

SCÈNE IV

HENRIETTE, MICHEL.

Un long silence.

HENRIETTE.

Tu m'as écrit une jolie lettre; je l'ai lue, hier soir, en me couchant... elle a passé la nuit avec moi et je l'ai relue ce matin.

MICHEL.

Tu as bien déchiré toutes mes lettres?

HENRIETTE.

Pas encore.

MICHEL.

Où sont-elles?

HENRIETTE.

Là, dans mon sac... je veux les relire tout à l'heure, dans le train qui m'emportera loin de toi. Avant d'arriver à Paris, je les déchirerai. Travaillons-nous une dernière fois?

MICHEL.

Laisse là ces papiers... je travaillerai quand je serai seul, si je peux. Pense que dans une heure tu seras partie! Qu'est-ce que je vais devenir?

HENRIETTE.

Tu es malheureux, mon pauvre petit; tu ne l'es pas plus que moi... Enfin! tu vas bien penser à moi; tu te rappelleras nos belles promenades dans la campagne, nos sensations de liberté dans ces grandes plaines où l'on voit tant de ciel, et nos silences pleins de pensées, quand nous revenions sur les routes blanches, dans la fraîche tristesse des soirs. Ah! ces crépuscules de sep-

tembre, avec leur odeur d'herbes brûlées, je ne les oublierai jamais et, de ces trois semaines passées l'un près de l'autre, j'emporte d'ardents souvenirs.

MICHEL.

Oui, pendant trois semaines, nos existences ont été mêlées. Comment pourrai-je désormais être séparé de toi! Il m'a semblé commencer une vie nouvelle... et il faut l'interrompre brusquement.

HENRIETTE.

Dans six semaines, nous serons tous rentrés à Paris et nous nous reverrons.

MICHEL.

Sans doute, nous nous reverrons encore dans le monde, dans des dîners, dans des soirées, comme l'année dernière... parfois, dans les avenues désertes des quartiers lointains... nous nous assoirons, quand la nuit tombe, sur les bancs des promenades, comme des amoureux sans asile et forcés d'être platoniques.

HENRIETTE.

Mais, pourquoi ces paroles découragées?

MICHEL.

Parce que notre situation est singulière... Voilà près d'un an que nous nous sommes rencontrés; dès le premier jour, nous nous sommes parlé comme si nous nous connaissions depuis dix ans; il y a entre nous des affinités multiples, une intimité nombreuse. Presque tout de suite nous nous sommes tutoyés comme des amants.... et nous ne sommes pas des amants.

HENRIETTE.

A qui la faute? Nos rendez-vous peuvent être désormais moins errants... ce n'est pourtant pas moi qui peux m'occuper de chercher un asile.

MICHEL.

Et... tu viendrais?

HENRIETTE, souriante.

Dame!

MICHEL.

Et alors... tu te donnerais?

HENRIETTE.

Ça ne fait pas question.

MICHEL.

Ah! (Elle rit.) Il ne faut pas rire.

HENRIETTE.

Mais si; je ris parce que tu as l'air désappointé. Il n'y a pourtant pas de quoi. La vérité, c'est que tu as peur de moi.

MICHEL.

Tu es un être si mystérieux; tu as parfois un sourire inquiétant, tiens, comme en ce moment; et même lorsque ma bouche écrasait ton sourire sur tes petites dents cruelles, tu ne tressaillais pas.

HENRIETTE.

Comment, je ne tressaillais pas?

MICHEL.

Non, je n'ai jamais eu l'indication que tu désirais autre chose.

HENRIETTE.

Oui, comment le savoir ?

MICHEL.

Alors, je me demande si tu y tiens.

HENRIETTE.

Si j'y tiens? C'est stupide, ce que tu dis là! Lorsque tu me serrais contre toi et que je te donnais ma bouche,

tu ne sentais donc pas qu'elle devenait glacée? Quelle autre indication t'est donc nécessaire? Mais je t'ai déjà expliqué : j'ai horreur de ce qui peut ressembler à une surprise et je veux que l'abandon que je ferai de moi-même, pour avoir toute sa signification, soit prémédité et complet. Je ne suis pas un être mystérieux, ni insensible; une minute divine te convaincra de tout le contraire. Seulement, cette minute-là, c'est toi qui ne la désires pas.

MICHEL.

Je ne la désire pas... c'est insensé ce que tu dis là!

HENRIETTE.

Non, tu ne la désires pas bien, comme je le voudrais; tu la surprendrais volontiers, tu ne veux pas la préméditer... tu la désires comme minute, mais tu la redoutes dans ses conséquences, et c'est en quoi nous différons. Sois sincère : ai-je raison?

MICHEL.

C'est vrai, je la redoute.

HENRIETTE.

Pourquoi?

MICHEL.

Pourquoi? tu le sais bien. Parce que nous ne sommes pas libres, parce que nous sommes mariés.

HENRIETTE.

Je te l'ai déjà dit : quand il le faudra, moi, je saurai me rendre libre. Je n'aime pas mon mari; il est impossible à deux créatures humaines de moins se comprendre que nous ne nous comprenons, Gaston et moi. Auprès de lui, je m'ennuie à mourir. J'ai vingt-trois ans, je ne veux pas mourir d'ennui. Tiens, en ce moment, à la pensée que je vais le retrouver, j'ai envie de m'enfuir, d'aller n'importe où. Puisque je ne serai pas avec toi, je voudrais être seule, comprends-tu, seule, seule avec

ton image, mes souvenirs et mes rêves. Ah ! le mariage ! le mariage ! Quelle chose effroyable ! Et je suis mariée depuis quatre ans. Songes-tu à ce que ça représente ? Quatorze cent soixante déjeuners, j'ai fait le calcul, et quatorze cent soixante dîners en face d'un être auquel on n'a rien à dire... Et quatorze cent soixante nuits Mmmmmh ! Quelle horreur ! Et depuis quatre ans, je ne peux pas faire un pas sans qu'on me demande : « Où vas-tu ? d'où viens-tu ? qui as-tu vu ? » Je ne peux même pas me taire, sans qu'on me demande : « A quoi penses-tu ? » C'est effrayant qu'un homme ait le droit de vous demander ça ! Non, non, je partirai, j'y suis bien décidée. (Et comme Michel se tait, elle lui dit :) A quoi penses-tu ?

MICHEL.

A tout ce que tu me dis. Je pense aussi que moi, je ne serai jamais libre.

HENRIETTE.

Il y en aura toujours un, ou plutôt une sur deux.

MICHEL.

Mais je ne peux pas quitter ma femme et mes enfants.

HENRIETTE.

Je ne te le demande pas

MICHEL.

Alors, de mon côté, ce sera toujours l'adultère, c'est-à-dire le mensonge et la contrainte, et si notre liaison est découverte, le drame probable, la douleur certaine. Ah ! vois-tu, j'ai bien réfléchi à tout ça... il ne faut pas nous revoir.

HENRIETTE.

Oui, je vois que tu as réfléchi, en effet. Voilà le conseil que t'a apporté la dernière nuit que j'ai passée sous ton toit. Arrêtons-nous sur la pente fatale, n'est-ce pas, pendant qu'il en est temps encore ?

MICHEL.

Oui.

HENRIETTE.

C'est-à-dire avant que tu ne m'aies prise, avant que ce qui engage, selon toi, n'ait été accompli. Ah! tu établis, en pareille matière, une distinction bien bourgeoise. Tu ne t'inquiètes pas si, moi, je l'établis, et si j'ai eu besoin de me donner pour t'appartenir tout entière.

MICHEL.

Écoute-moi, comprends-moi....

HENRIETTE.

Oh! je te comprends. Je vais partir tout à l'heure et, déjà, tu t'es repris. Il te faut la présence réelle à toi, et tu considères comme un bonheur et, sans doute, comme une délivrance, une séparation qui va te permettre de m'oublier et de rentrer dans ta tranquillité, dans ta sécurité.

MICHEL.

Non, mais dans mon devoir.

HENRIETTE.

Si tu parles de devoir, c'est que tu ne m'aimes pas.

MICHEL.

Ah! comment peux-tu dire ça?

HENRIETTE.

Mais non, tu ne m'aimes pas. Qui sait? Tu t'es exercé peut-être à m'aimer pour l'hygiène de tes sentiments et de tes idées qui s'ankylosaient dans ton milieu honnête et assommant.

MICHEL.

Exercé?

HENRIETTE.

Mais oui, tu t'es exercé à m'aimer comme d'autres font des armes, pour entretenir la souplesse de leurs

muscles, sans avoir jamais l'intention de se battre. Alors, quand il s'agit pour toi d'aimer avec des sentiments qui peuvent faire des blessures, les images tragiques t'apparaissent soudain, et tu deviens prudent et raisonnable.

MICHEL.

Ah! si j'avais pu m'exercer, comme tu dis, à quelque chose, c'eût été au contraire à ne pas t'aimer. Mais je t'ai aimée malgré moi et malgré le sans-issue de cet amour. S'il t'en fallait une preuve, n'est-ce pas l'ennui, le désespoir qui s'emparent de moi, quand je ne te vois pas? Car cet ennui morne, lourd, mortel, je ne l'éprouvais pas avant de t'avoir rencontrée. Non, je ne l'éprouvais pas, et même j'étais heureux.

HENRIETTE.

Ce bonheur-là, c'est comme la bonne santé : on ne s'en aperçoit pas et, alors, c'est comme s'il n'existait pas.

MICHEL.

Je t'aime, tu le sais bien, et tu sais aussi comment je t'aime, et c'est la gravité de cet amour qui m'effraie. Alors j'ai peur, oui, j'ai peur, pas pour moi, comprends bien, mais pour ceux qui sont autour de moi. Oh! je sais bien, tu me trouves irrésolu et lâche, et tu te crois supérieure dans ton amour, parce que tu es décidée, toi, quoi qu'il arrive, à quitter ton mari; mais ce n'est pas la même chose : tu es une femme contre un homme, et un homme peut se défendre. Un homme, à l'âge de ton mari, peut refaire sa vie. Tandis que moi, je suis un homme contre une femme, contre une créature sans défense, que j'ai aimée, après tout, et qui m'aura aimé, elle, pendant dix ans, sans une défaillance. Si je partais, ce serait la condamner à une existence désabusée, au plus humiliant veuvage : voilà où serait la véritable lâcheté... Car une femme, à l'âge de Suzanne, ne refait pas facilement sa vie, surtout avec deux enfants dont on lui confierait l'éducation... et l'infériorité d'avoir

été abandonnée. C'est déjà trop qu'ici, à deux pas d'elle, nous puissions discuter cet abandon.

HENRIETTE.

Tu as raison, il ne faut jamais rien briser... reste chez toi... reste chez toi... Que veux-tu que je te dise? Tu ne fais pas ce que tu préfères?

MICHEL.

Je fais ce sacrifice de renoncer à toi, je préfère donc ne pas être heureux.

HENRIETTE.

Tu préfères ne pas avoir de remords; ta crainte de faire souffrir n'est que la crainte de ta propre souffrance, de même que ta sagesse n'est qu'une ardeur moindre à désirer... comme ton sacrifice n'est, au fond, que de l'égoïsme.

MICHEL.

Je suis la seule victime de cet égoïsme, et non les autres.

HENRIETTE.

J'en suis aussi la victime; mais tu n'hésites pas à me faire cette peine, à moi qui t'aime et que tu prétends aimer.

MICHEL.

Je te demande pardon... mais je suis-moi-même très malheureux, songe donc...

HENRIETTE.

Ne dis rien... laisse-moi pleurer... Toutes les raisons que tu me donneras, je ne les comprendrai pas. Dire que nous sommes là, tous les deux, et que nous ressentons, dans le même temps, la chose la plus rare qui soit au monde, une attraction entière et réciproque, et que le bonheur passe et que nous ne le saisissons pas!

MICHEL.

Mais il n'y a pas que le bonheur, dans la vie.

HENRIETTE.

Mais si, mais si, car nous mourrons un jour, voilà une chose certaine... et nous n'aurons pas saisi un bonheur possible. Ah! ton devoir, ta résignation, ta pitié, ton sacrifice, ça te fera un beau squelette, tout ça, quand tu seras dans la terre... car après, après, il faut bien se dire qu'il n'y a plus rien, et que c'est fini, fini... à moins que tu ne croies à la vie éternelle.

MICHEL.

Non, je n'y crois pas.

HENRIETTE.

Alors, tu es insensé! D'ailleurs, si tu m'aimes comme tu le dis et comme je le crois, ce qui doit être sera et je le désire trop pour que ça ne soit pas. Tu as pris une forte résolution, mais à peine serai-je partie que tu la regretteras et ton désespoir sera trop grand. Alors prononçons : adieu! mais pensons : au revoir!

MICHEL.

Non.

HENRIETTE.

Sait-on jamais? L'an prochain à Jérusalem, continuent à se dire mes coreligionnaires, en fêtant la nouvelle année israélite.

MICHEL.

Ils se le disent depuis deux mille ans.

SCÈNE V

HENRIETTE, MICHEL, ANDRÉE, GEORGES, SUZANNE, LES ENFANTS.

ANDRÉE, *entrant en coup de vent, avec son chapeau, son ombrelle.*

Henriette, vous savez quelle heure il est? Il faut partir.

GEORGES.

Oui, oui, maintenant nous n'avons que le temps.

HENRIETTE.

Je suis prête... je suis prête... (Prenant son manteau de voyage et un tas d'objets dont elle s'encombre.) Où donc est votre mère? Je voudrais lui dire adieu.

SUZANNE.

Ma mère m'a priée de l'excuser auprès de vous... elle est partie se promener, elle avait besoin de remuer.

HENRIETTE.

Elle a très bien fait... vous lui direz que j'irai la voir dès qu'elle sera rentrée à Paris.

GEORGES.

Dépêchons-nous... dépêchons-nous.

RAYMOND.

Madame, je t'ai cueilli des fleurs.

Il lui met un gros bouquet dans les bras.

HENRIETTE.

Oh! merci, mon petit Raymond. Tu es tout à fait gentil... au revoir, à bientôt... au revoir, Michel, travaillez bien.

MARGUERITE.

Madame, tu oublies ton cache-poussière.

SUZANNE.

Eh bien! va le porter dans la voiture.

HENRIETTE.

Ma valise! ma valise!

GEORGES.

Je l'ai fait descendre... elle est dans la voiture.

HENRIETTE.

Ah! bon. Oh! ce départ, c'est tout ce qu'il y a de plus drôle!

Elle sort. Tout le monde a quitté le salon. Michel et Suzanne restent seuls.

SCÈNE VI

MICHEL, SUZANNE.

Suzanne s'installe avec son ouvrage.

SUZANNE.

Ça ne te dérange pas que je vienne travailler auprès de toi?

MICHEL.

Pas du tout. Pourquoi veux-tu que ça me dérange?

SUZANNE.

Je ne sais pas, moi. (Un silence.) Tu as l'air songeur, Michel. Ah! les beaux jours sont finis.

MICHEL.

Il y avait de la gelée blanche ce matin et le baromètre baisse.

SUZANNE.

Et Mme de Chouzé est partie. La maison va te paraître bien vide, maintenant. Tu aurais dû aller la reconduire à la gare.

MICHEL.

C'était inutile, puisque Georges et Andrée l'accompagnaient.

SUZANNE.

Tu as préféré rester avec moi... c'est gentil, ça. Et puis, il vaut toujours mieux s'épargner des scènes pénibles. Un train qui s'en va, emportant une personne

chère, tandis que soi-même on reste sur le quai, ça doit être déchirant... Et ça s'est bien passé cette dernière leçon d'hébreu?

MICHEL.

Très bien.

SUZANNE.

Tu dois être très fort maintenant; tu dois commencer à savoir parler...

MICHEL.

Oh! il ne s'agit pas pour moi de parler l'hébreu, ni même de l'écrire, mais seulement de pouvoir le traduire au besoin.

SUZANNE.

Évidemment... ça doit être difficile. (Elle rit.) Ça avance, ton travail sur les religions?

MICHEL.

Je n'ai encore rien écrit. En ce moment, j'établis le plan de mon ouvrage; j'en suis encore à la période de préparation.

SUZANNE.

De préparation, c'est bien ce que je pensais. Ah! depuis quelque temps, tu ne me tiens plus au courant de tes travaux comme autrefois.

MICHEL.

Un livre sur les religions, ça ne t'intéresserait guère.

SUZANNE.

Pourquoi? Je tâcherais de comprendre. En m'appliquant bien, j'y arriverais peut-être. Tu ne crois pas?

MICHEL.

Oh! si.

SUZANNE.

Il est vrai que je ne suis pas une intellectuelle comme Mme de Chouzé. Elle a de la chance, elle, tu la juges digne de te comprendre; tu lui dis ce que tu fais; ça

l'intéresse, ça la passionne! Moi, je ne suis qu'une humble ignorante, une brave femme terre à terre, un pauvre être.

MICHEL.

Il ne s'agit pas d'intelligence, ni d'esprit, il s'agit de connaissances; ça n'a pas le moindre rapport.

SUZANNE.

Et, en fait de connaissances, elle est universelle.

MICHEL.

Où veux-tu en venir? Pourquoi dis-tu tout ça? j'ai besoin d'apprendre l'hébreu, elle le sait, j'en profite.

SUZANNE.

Laisse-moi donc tranquille, l'hébreu n'est qu'un prétexte. Encore tout à l'heure, elle a trouvé le moyen de rester seule avec toi jusqu'au dernier moment, et cette façon de nous éloigner tous, une heure avant son départ, sous couleur de traduire les poèmes d'un vieux rabbin, ça ne me paraît pas très catholique, c'est le cas de le dire! Car, enfin, une femme qui a passé trois semaines chez des gens peut bien leur consacrer sa dernière journée, surtout quand il y a là des femmes de son âge, ou à peu près, avec qui elle peut tout de même causer. J'admets que nos conversations ne soient point très captivantes; mais Mme de Chouzé devait faire ce sacrifice. Ah! elle peut avoir une grande instruction, elle a une petite éducation. Je ne suis pas la seule qui s'en soit aperçue : la preuve, c'est que ta mère a trouvé ce procédé très mauvais, et elle est partie se promener. Elle a bien fait, j'avais envie d'en faire autant.

MICHEL, *avec un peu d'impatience.*

Il fallait le faire.

SUZANNE.

Comme tu es aimable!

MICHEL.

Non, mais c'est vrai, tu attaches une importance exagérée à des choses insignifiantes.

SUZANNE.

Non, non, ce ne sont pas des choses insignifiantes. La vérité, c'est que tu éprouves un plaisir manifeste à te trouver avec elle... et c'est réciproque. Vous étiez tout le temps ensemble, vous ne vous quittiez plus.

MICHEL.

Certainement, j'éprouve beaucoup de plaisir à causer avec elle; il est incontestable qu'elle est très intelligente... elle a un cerveau intéressant, amusant.

SUZANNE.

Oui, elle sait beaucoup de choses; c'est surtout une affaire de mémoire, c'est une perruche documentée.

MICHEL.

Et puis, comme elle a été élevée dans un milieu que je ne connais pas, ou que je connais mal, elle m'a appris sur ceux de sa religion des choses que j'ignorais.

SUZANNE.

Elle t'en apprendra encore.

MICHEL.

Pour moi, c'est une fenêtre ouverte sur le monde israélite.

SUZANNE.

Une petite fenêtre... un judas. (Michel hausse les épaules.) Oh! je te demande pardon. Je sais que tu n'aimes pas ces plaisanteries-là... Enfin! elle est partie.

MICHEL.

Va, tu t'alarmes bien à tort.

SUZANNE.

Oh! je ne m'alarme pas. Tu me feras l'honneur, j'espère, de croire que je ne suis pas jalouse de Mme de Chouzé... seulement, je ne te cacherai pas que ses allures avec toi me semblent étranges. Voilà longtemps qu'elle tourne autour de toi et que je m'aperçois de son insistant manège. Je ne t'en ai jamais parlé, et si je t'en parle aujourd'hui, c'est parce que je constate que ça prend des proportions inquiétantes. Alors, je t'avertis : si tu tiens à moi, prends garde! Je suis de celles qui ne pardonnent pas. Voilà.

MICHEL.

Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir à quel point tout ce que tu viens de dire là est inutile.

SUZANNE.

Tant mieux

MICHEL.

Ce que tu sembles prévoir n'arrivera jamais.

SUZANNE.

Tant mieux! En tout cas, je t'ai dit ce que je voulais te dire; maintenant ne parlons plus de cette chère petite Mme de Chouzé. (Elle va près de la table et regarde les papiers qu'Henriette a laissés.) C'est les fameux poèmes qu'elle a traduits pour toi?

MICHEL.

Oui.

SUZANNE, parcourant les poèmes.

Mais je comprends très bien, ça ne me paraît pas difficile; serais-je une intellectuelle sans le savoir? C'est un Juif qui se lamente sur les malheurs de son peuple, n'est-ce pas?

MICHEL.

Ça doit être ça.

SUZANNE.

Comment, ça doit être? Je croyais que tu les avais lus tout à l'heure avec elle? Tu ne te rappelles plus?...

tu pensais à autre chose, probablement, tu étais distrait. (Elle découvre le sac d'Henriette.) Tiens! et elle aussi était distraite, il faut croire... elle a oublié son petit sac. Ça lui ressemble bien, d'ailleurs.

MICHEL, affectant le plus grand calme.

Ce sac n'est peut-être pas à elle?

SUZANNE.

A qui veux-tu qu'il soit?

MICHEL.

Je ne sais pas, moi, à Mme Sonchamp.

SUZANNE.

La mère Sonchamp n'a pas un sac aussi élégant... non, c'est bien à Henriette, je le reconnais... il y a son chiffre.

MICHEL.

Alors, donne-le-moi... je vais l'empaqueter et le lui renvoyer.

SUZANNE.

Pourquoi dis-tu ça d'une voix étranglée?

MICHEL.

Pas du tout.

SUZANNE.

Je le lui renverrai bien moi-même... il doit y avoir tout un petit bric-à-brac très amusant là-dedans.

MICHEL, vivement.

Tu ne vas pas l'ouvrir. Tu n'as pas le droit de faire ça.

SUZANNE.

Tu as des raisons pour que je ne l'ouvre pas?

MICHEL, se reprenant.

Pas la moindre... Seulement, c'est indiscret, incorrect tout au moins.

SUZANNE.

J'imagine que si elle le laisse traîner, c'est qu'il ne renferme rien de mystérieux.

Elle ouvre le sac.

MICHEL, fataliste.

Après tout, si tu y tiens...

SUZANNE.

C'est bien ce que je pensais... un mouchoir, de la poudre de riz, un petit carnet... Ah! et des lettres... mais les lettres, je ne les lirai pas... sauf celle-ci pourtant, qui paraît être de ton écriture.

MICHEL.

Suzanne! Suzanne! Au nom de tout! ne lis pas.

SUZANNE.

Ah!

MICHEL.

Donne-moi cette lettre...

SUZANNE.

Non.

MICHEL.

Donne-la-moi.

Il veut la lui arracher.

SUZANNE, se dégageant.

Ah! laisse-moi, laisse-moi lire. D'abord ça te donnera le temps de réfléchir à ce que tu vas dire, de préparer les mensonges que tu vas me faire.

MICHEL, à mi-voix.

Tant pis! C'est toi qui l'auras voulu.

SUZANNE, parcourant la lettre.

« Ma chère chérie, ma Judith aimée, je pense à tout ce que tu m'as dit tantôt, quelle tendre journée nous avons passée ensemble, la dernière, hélas! aux bords de

cette Loire qui reflétait un beau ciel clair comme tes yeux. J'aime ton cerveau masculin et féminin à la fois; avec toi seule je parle comme avec un ami, ô mon cher petit philosophe... mais tu pars demain, et moi, je vais rentrer dans l'ombre conjugale... toute la tristesse des amants est en moi... Sur tes lèvres profondément... longuement... Michel. » C'est très bien.

MICHEL.

Te voilà bien avancée.

SUZANNE.

Ah! oui, je te prie de le croire. En tout cas, je suis fixée.

MICHEL.

Sur quoi?

SUZANNE.

Sur ta loyauté, ton affection, ta tendresse, et aussi, sur la nature de tes relations avec elle. Je sais maintenant quelle sorte de fenêtre elle t'ouvrait sur ceux de sa race, comme tu dis.

MICHEL.

Alors, tu crois qu'elle est ma maîtresse?

SUZANNE.

J'en suis sûre.

MICHEL.

Je te jure que non.

SUZANNE.

Oh! Oh! voyons! Aie au moins un peu de pudeur et ne me raconte pas des histoires pareilles. Je ne suis tout de même pas une imbécile; montre cette lettre à n'importe qui, et l'on dira que celle à qui elle est adressée est ta maîtresse.

MICHEL.

Pourtant, je te dis la vérité... la preuve, c'est que je t'ai laissée lire cette lettre.

SUZANNE.

Parbleu! tu ne pouvais pas faire autrement!

MICHEL.

J'aurais pu te l'arracher des mains, la déchirer.

SUZANNE.

Ah! tu aurais mieux fait!

MICHEL.

Non, parce qu'alors tu aurais pu supposer tout.

SUZANNE.

Je n'aurais pas pu en supposer davantage.

MICHEL.

Tandis que j'ai préféré que tu lises cette lettre jusqu'au bout, et je te défie d'y trouver la preuve que Mme de Chouzé est ma maîtresse.

SUZANNE.

Mais tais-toi donc! tais-toi donc! Comment, voilà une femme que tu voyais tous les jours, du matin au soir, tu restais seul avec elle et ce n'était pas encore assez... tu éprouvais le besoin de lui écrire. Et en quels termes! Tu l'appelles Judith!... Judith, c'est elle sans doute qui t'a demandé de l'appeler d'un nom dont personne ne l'appelle... tu la tutoies, tu la tutoies et tu termines ta lettre sur sa bouche, longuement... profondément. Si ce n'est pas là un langage d'amant, qu'est-ce qu'il te faut? Jusqu'ici j'avais pu douter, éloigner de moi cette atrocité; mais, maintenant, il faudrait être aveugle, entends-tu, aveugle, pour ne pas voir clair. Tu n'es qu'un misérable et un lâche, tu n'as même pas le courage de la vérité.

MICHEL.

Mais je te la dis, la vérité. Judith... Henriette... Mme de Chouzé n'est pas ma maîtresse, je te le jure sur

nos enfants. Toutes les apparences sont contre moi, je le reconnais. Tu t'attaches à des détails, à des extériorités... Eh bien, oui, je l'appelle Judith... c'était son nom quand elle était jeune fille, je n'ai rien inventé... Je la tutoie, qu'est-ce que ça prouve? On tutoie un ami.

SUZANNE.

Oui, un ami.

MICHEL.

Mais il faut bien que tu comprennes qu'un homme peut se plaire infiniment dans la société d'une femme, avoir besoin d'elle, oui, besoin d'elle, et qu'il peut s'établir entre un homme et une femme un commerce d'idées, une intimité intellectuelle, une familiarité cérébrale sans que pour ça...

SUZANNE.

Oui, je sais ce que tu vas me dire, c'est de son cerveau seul que tu es épris, n'est-ce pas? de son cher cerveau, de son remarquable cerveau! Le mien ne te suffit pas et tu ne me trouves pas à ta hauteur. Ah! comme tu dois t'ennuyer avec moi et comme je te plains! Oui, tu vas me dire aussi que tu as pour moi une bonne affection et que j'ai la meilleure part. Eh bien, je ne m'en contente pas. S'il te faut une femme pour le cerveau, une pour le cœur, et une troisième pour je ne sais quoi, on peut aller loin avec ce système-là! Tu es un être trop compliqué pour moi. Je ne suis pas compliquée, moi, mais j'ai la prétention d'être une femme complète, entière : j'ai été une vierge innocente, une amoureuse candide, une amante passionnée, une épouse fidèle, une mère attentive et dévouée. Je n'admets pas les subtiles distinctions que tu établis, et je ne me résignerai pas à ne plus être que la femme du cœur.

MICHEL.

Mais écoute-moi.

SUZANNE.

Non, parce que tu mentiras. Il ne s'agit pas d'une intimité intellectuelle, d'une familiarité cérébrale; elle

t'a pris tout entier, tu en es imprégné... tu la sens, tu la sens... tu l'aimes, il n'y a rien à faire. La preuve, c'est que tout à l'heure, alors que je t'avertissais d'un danger que je ne croyais pas accompli, tu n'as pas eu un élan vers moi. Autrefois, tu te serais jeté à mes genoux, tu m'aurais enveloppée de protestations et de caresses; tu aurais pleuré, tu m'aurais convaincue en un mot. Et, maintenant, tu te défends mal, tu te défends comme un coupable, sans sincérité, sans émotion, sans repentir. Il n'y a dans ton cœur que de l'irritation contre moi.

MICHEL.

Oui, de l'irritation, parce que c'est toi qui as voulu ce qui arrive.

SUZANNE.

Oh! voulu...

MICHEL.

Oui, sans ta curiosité entêtée, tu n'aurais rien su, et quand je t'ai suppliée de ne pas lire cette lettre, j'en avais le droit... oui, en mon âme et conscience, j'en avais le droit, car il n'y a pas un quart d'heure qu'ici, à cette même place, j'ai déclaré à Mme de Chouzé que je ne serais jamais son amant, et que nous ne devions plus nous revoir... Non, encore une fois, elle n'est pas ma maîtresse et je ne t'ai pas menti. Eh bien, oui, je l'aime! et je l'ai aimée parce que je me suis senti revivre auprès d'elle, parce qu'elle m'a donné les sensations dont j'ai besoin, dont j'ai besoin comme de l'air qu'on respire... j'étais enfermé et j'étouffais ici. Je croyais être heureux, et je me suis aperçu que mon bonheur n'était qu'une léthargie, et que j'assistais lentement à l'agonie de mon intelligence et de ma personnalité. Elle est apparue, et ce fut dans ma vie comme un renouveau! Et cependant, c'est pour toi, pour toi qui m'insultes et ne veux rien comprendre, que j'ai décidé de rester dans le devoir, c'est pour toi que je me suis sacrifié. Ah! malheureuse, qui pouvais ignorer et qui as voulu savoir!

SUZANNE.

Tu t'es sacrifié, c'est sublime! mais je ne t'en ai aucune reconnaissance et je n'accepte pas ton sacrifice. Je ne veux pas que tu restes par devoir et, sans doute, par pitié... Je n'ai pas besoin de ta pitié; ne t'inquiète pas de moi. Si je ne suis pas morte sur le coup d'une telle révélation, c'est que je ne suis pas de celles qui en meurent. Puisque la vie honnête et familiale te pèse, puisque tu t'ennuies ici, puisque tu en aimes une autre, tu ne m'appartiens plus et je n'ai pas le droit de te retenir dans l'ombre conjugale.

MICHEL.

Suzanne!

SUZANNE, allant ouvrir la porte toute grande sur le parc.

Va vers la lumière, va vers le bonheur et l'amour! Puisque tu étouffes ici, va respirer auprès de ta Juive... va la retrouver... va... va... adieu!

MICHEL.

Suzanne!

SUZANNE.

Non, c'est fini. Regarde-moi... je ne te pardonnerai jamais.

MICHEL.

Tu es une orgueilleuse... Adieu!

Il s'enfuit.

SUZANNE, seule.

Oui, une orgueilleuse.

Elle éclate en sanglots.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

A Paris, six semaines après, dans les premiers jours de novembre.
Un salon, dans un appartement moderne. Au fond, large window donnant sur le jardin du Luxembourg dont on aperçoit les arbres. A droite, au premier plan, une porte communiquant avec les appartements.
Au second plan, petite porte, dans le mur, communiquant avec le cabinet de travail.
Un piano, des meubles, pêle-mêle; grandes caisses d'emballage, rouleaux de tapis, etc.
Au lever du rideau, un tapissier est en train de clouer le tapis, tandis qu'un électricien, grimpé sur une échelle double, pose des fils le long de la glace de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉE, UN DOMESTIQUE, UN TAPISSIER, UN ÉLECTRICIEN.

Un domestique introduit Andrée Daincourt dans le petit salon.

LE DOMESTIQUE.

Si madame veut bien prendre la peine d'attendre quelques instants... je vais prévenir Monsieur et Madame. Je demande pardon à madame; mais je n'ai pas bien entendu le nom que madame m'a dit.

ANDRÉE.

Mme Daincourt... d'ailleurs, vous n'avez qu'à dire à Monsieur que c'est sa sœur...

LE DOMESTIQUE.

Ah! bien, madame.

Il sort. — Andrée examine les choses autour d'elle. — Quelques secondes, puis Judith entre dans le salon. Elle est habillée d'un déshabillé clair et coiffée avec des bandeaux.

SCÈNE II

ANDRÉE, JUDITH, LE TAPISSIER, L'ÉLECTRICIEN puis MICHEL.

JUDITH, tendant les deux mains à Andrée.

Bonjour.

ANDRÉE.

Bonjour, Henriette.

JUDITH.

Vous m'excusez de vous recevoir au milieu d'un désordre pareil, mais c'est encore cette pièce-ci la plus avancée... jugez de ce que sont les autres. (Elle s'adresse aux ouvriers :) Messieurs, je vous demande pardon, mais je suis obligée de vous déranger. Vous pourriez peut-être aller travailler dans la salle à manger ou dans le bureau de Monsieur... vous trouverez certainement de quoi vous occuper.

L'ÉLECTRICIEN.

Oh! c'est pas la chose que ça nous dérange... je peux toujours poser les appliques dans la salle à manger.

LE TAPISSIER.

Je vais en profiter pour présenter les rideaux...

JUDITH.

C'est ça, c'est ça. (Ils sortent.) Oh! cette échelle, ils auraient bien pu l'emporter.

ANDRÉE.

Laissez donc... qu'est-ce que ça fait?

JUDITH.

C'est gentil, Andrée, d'être venue... vous êtes la première personne que nous voyons à Paris.

ANDRÉE.

Michel m'avait écrit que vous rentriez hier... c'est hier, n'est-ce pas?

JUDITH.

Oui, nous sommes rentrés hier.

ANDRÉE.

Alors, je voulais embrasser mon frère, c'est bien naturel, et savoir comment il était, après tous ces événements.

JUDITH.

Hein, croyez-vous?

ANDRÉE.

Oui, quel coup de Trafalgar! Il va bien, Michel?

JUDITH.

Il va très bien.

ANDRÉE.

Il est heureux?

JUDITH.

Je le crois.

ANDRÉE.

C'est le principal.

JUDITH.

Ah! oui! d'ailleurs, vous allez le voir et, tenez, justement le voici.

En effet, sur ces derniers mots, Michel est entré.

ANDRÉE.

Bonjour, mon grand frère.

MICHEL.

Bonjour, ma petite sœur.

Ils s'embrassent tendrement.

ANDRÉE.

Ah! je suis contente de te voir.

MICHEL.

Moi aussi... je suis très content.

ANDRÉE.

Tu nous en as donné, des émotions.

MICHEL.

Je pense bien. Enfin, tu t'es montrée très gentille dans ces circonstances.

ANDRÉE.

Tu plaisantes; tu es mon frère d'abord, et puis je t'aime beaucoup... Alors, j'ai pris ton parti carrément. Je ne suis pas vieux jeu, moi. Ah! mais non... mon oncle Émile et moi, nous t'avons donné raison.

MICHEL.

Vraiment?... J'aurais cru pourtant que mon oncle...

ANDRÉE.

Lui! Il est enchanté, il trouve ça très bien. C'était à prévoir qu'il t'approuverait : c'est un toqué.

MICHEL, souriant.

Évidemment.

ANDRÉE.

Non, mais tu comprends bien ce que je veux dire, tu sais comme il est exalté, romanesque... Enfin, c'est l'homme qui, à Grenade, a failli se tuer pour une gitana. Ollé! Ollé!... Alors, votre roman l'a beaucoup séduit.

JUDITH.

C'est un être délicieux! Enfin, l'oncle Émile est un allié.

ANDRÉE.

Oui, plutôt, mais c'est le seul.

MICHEL.

Mon frère?

ANDRÉE.

Oh! le capitaine... il n'y va pas par quatre chemins... il te juge sévèrement... pour lui, le devoir passe avant tout, et que tu aies quitté ta femme, il considère ça comme une désertion, c'est son mot.

JUDITH.

On voit bien qu'il n'est pas marié... et puis, l'opinion d'un militaire, ça ne compte pas.

MICHEL.

Et nos parents?

ANDRÉE.

Oh! maman, cette pauvre femme, tout ça l'a rendue malade; elle est retombée dans une de ses crises hépatiques. L'oncle Émile dit qu'elle voit la vie en ce moment avec les yeux du foie. Alors, tu te rends compte de ce que ça peut donner. Papa, lui, il ne chasse plus, c'est tout dire.

MICHEL.

Pauvres gens!

ANDRÉE

Il est évident qu'à leur âge, ça complique leur existence... Ils prétendent qu'ils ne te pardonneront jamais; mais ça, ils n'en savent rien.

JUDITH.

Tout s'arrangera.

ANDRÉE.

Seulement, pour le moment, dame, pour le moment...

MICHEL, assombri.

Oui... oui...

Un silence.

JUDITH.

Et votre mari?

ANDRÉE.

Oh! Georges, il est bien embarrassé : c'est le beau-frère de Michel pour qui il a une grande affection et, d'un autre côté, il est aussi l'ami de votre mari... de sorte qu'il est très embarrassé. Il veut rester neutre.

JUDITH.

C'est une excellente position... il faut qu'il la garde. Vous lui avez dit que vous veniez nous voir?

ANDRÉE.

Certainement.

JUDITH.

Il ne vous a pas fait d'observations?

ANDRÉE.

Il ne manquerait plus que ça. D'ailleurs, à la suite de ces événements, j'ai eu avec Georges des conversations extraordinaires.

JUDITH.

Ah! oui?

ANDRÉE.

Je vous raconterai ça.

JUDITH.

Vous voudriez peut-être vous asseoir. Tenez.

Elle désigne un fauteuil, près d'une petite table et sur lequel le tapissier a posé des étoffes. Michel enlève les étoffes qu'il dépose sur le piano.

ANDRÉE.

Mais c'est étonnant comme votre aventure a déjà eu des répercussions dans notre entourage immédiat.

JUDITH, *s'asseyant sur la petite table.*

Pas possible? Comment ça?

ANDRÉE.

Oui, des ménages qui paraissaient parfaitement unis

se sont subitement disloqués... jusqu'à la petite Mme Chartrette qui est partie avec un peintre.

JUDITH.

Qui faisait son portrait; c'est toujours comme ça que ça arrive.

ANDRÉE.

Non, qui faisait le portrait de son mari... elle n'a même pas eu la patience d'attendre qu'il fasse le sien.

JUDITH.

C'est tout ce qu'il y a de plus drôle!

ANDRÉE.

Oui, ma chère, Mme Chartrette. Qui l'eût cru?

JUDITH.

On lui aurait donné le pot au feu sans confession. Tu vois, Michel, on nous imite, nous faisons école.

MICHEL.

Oui.

ANDRÉE.

Mais parlons un peu de vous; vous devez en avoir des choses à me raconter. D'abord, Henriette, vous avez changé votre coiffure.

JUDITH.

Rien n'est plus exact.

ANDRÉE.

Vous êtes coiffée comme quand vous étiez jeune fille.

JUDITH.

Vous trouvez que ça ne me va pas?

ANDRÉE.

Je trouve que ça vous va très bien... seulement, ça vous donne l'air... comment dirais-je? l'air moins... ou, plutôt, l'air plus...

JUDITH.

L'air plus juif... est-ce ça que vous voulez dire?

ANDRÉE.

Eh bien! oui...

JUDITH.

C'est ce que je veux.

ANDRÉE.

Oh! alors...

JUDITH.

M. de Chouzé ne voulait pas que je me coiffasse ainsi... il prétendait que ça accusait mon type... C'est comme mon nom : il avait exigé qu'on m'appelât Henriette; mais je m'appelle Judith... C'est le nom qu'il faut me donner désormais.

ANDRÉE.

C'est entendu. Et, à part ça, vous avez fait un beau voyage?

JUDITH.

Très beau... Vous savez que nous revenons de Jérusalem?

ANDRÉE.

Oui, oui, je sais. Ça n'est pas banal...

JUDITH.

Oh! nous n'avons pas recherché l'originalité. J'avais simplement envie de voir Jérusalem. J'éprouvais le besoin de me débaptiser en quelque sorte. Et puis, c'est un vœu que j'avais fait, il y a cinq ans, le jour de mon mariage, en montant les marches de la Madeleine.

ANDRÉE.

J'ai une amie, le jour de son mariage également, en montant les marches de la Trinité, son pantalon a craqué. Elle s'est dit : « Ça y est, je tromperai mon mari. »

JUDITH, *riant.*

Ah! ah! C'est admirable! Je ne savais pas ça... Alors, ça signifie?

ANDRÉE.

Dans notre religion, oui... enfin dans notre religion... c'est-à-dire...

JUDITH.

Je comprends bien... c'est une petite superstition française...

ANDRÉE.

C'est joli, Jérusalem?

JUDITH.

Joli, non; mais c'est intéressant et, surtout, d'une évocation puissante. Songez donc, c'est le berceau de la religion.

ANDRÉE.

Vraiment? Et y avait-il beaucoup de monde?

JUDITH.

Non, au mois d'octobre, il n'y a jamais grand monde. C'est au moment de Pâques que les pèlerins et les touristes affluent. Ça nous a permis de ne pas rencontrer les odieux Cooks. (*Très grave, soudain.*) Pourtant, un vendredi soir, sur la place des Lamentations, je me suis trouvée avec un misérable troupeau de coreligionnaires russes, qui priaient en se dandinant, tandis que je pleurais devant de gros blocs de pierre qui sont tout ce qui reste du temple de Salomon.

ANDRÉE, *très étonnée.*

Vous pleuriez?... Pourquoi pleuriez-vous?

JUDITH.

Mais de pitié et d'admiration devant la misère et la foi de ces pauvres gens... Ah! je n'oublierai jamais ce spectacle-là, que la tristesse d'un crépuscule d'automne

rendait encore plus poignant, et je me suis dit que si jamais...

Elle se tait, comme entrée dans un rêve.

ANDRÉE.

Si jamais?

JUDITH, avec le geste de chasser son rêve.

Rien.

Un silence.

ANDRÉE.

Vous êtes un vrai type, vous savez... Et, maintenant, vous restez à Paris tout à fait?

JUDITH.

Oui, nous ne bougeons plus... pour quelque temps, du moins...

ANDRÉE.

Vous avez un gentil appartement... avec cette vue sur le Luxembourg, c'est très clair, très gai; mais pourquoi avez-vous choisi ce quartier-là? Vous ne craignez pas que ce ne soit un peu loin?

JUDITH.

Ça renverse vos idées... Vous auriez choisi un appartement donnant sur le Parc Monceau. Mais, j'adore la rive gauche. J'ai conservé pour le Quartier-Latin une grande tendresse. Ça me rappelle le temps où je suivais les cours du Collège de France. Ah! le Collège de France, la Sorbonne, les Lycées, les Écoles, les Bibliothèques, tous ces monuments de sciences et d'études, comme je les aime!

ANDRÉE.

Je les trouve si tristes, si froids, si laids!... On doit tellement s'y ennuyer.. Quand j'étais petite et que j'allais voir mes frères, au lycée, il me semblait entrer dans une prison.

JUDITH.

Oui, c'est l'effet qu'ils produisent généralement.

Sur ces derniers mots, la femme de chambre est entrée.

LÉONTINE.

Madame, c'est l'homme aux stores qui désirerait parler à Madame, pour choisir ceux qu'on doit mettre dans le cabinet de toilette de Madame.

JUDITH.

C'est bien... j'y vais. (A Andrée.) Vous permettez, je reviens tout de suite.

Elle sort, suivie de Léontine.

SCÈNE III

ANDRÉE, MICHEL.

Un silence.

MICHEL.

Naturellement, je n'ai pas voulu t'en parler devant elle, mais as-tu des nouvelles de...

ANDRÉE.

De Suzanne?

MICHEL.

Oui.

ANDRÉE.

Écoute, je n'y comprends rien, elle est épatante, cette femme-là. J'avoue qu'elle a été admirable. Elle n'a pas versé une larme. En tout cas, personne ne peut se vanter de l'avoir vue pleurer... je ne sais pas ce qu'elle a fait quand elle était seule, mais devant nous, rien; c'est tout de même rigolo les femmes.

MICHEL.

Pourtant, ce jour où je suis parti?

ANDRÉE.

Elle a dit simplement à maman : « Votre fils aime Mme de Chouzé, il est allé la rejoindre. »

MICHEL.

C'est tout?

ANDRÉE.

C'est tout. Et elle est montée dans sa chambre; on ne l'a pas revue de la soirée; mais, le lendemain, elle a repris sa vie ordinaire, extérieurement du moins. Papa voulait courir après toi pour te ramener, elle l'a supplié, elle lui a ordonné de n'en rien faire. Elle s'est retirée dans son orgueil comme dans une forteresse.

MICHEL.

Savons-nous ce qu'il peut y avoir de désillusion et de douleur sous cette façade d'orgueil!

ANDRÉE.

Ah! ça!... Et puis elle est tombée malade; elle vient d'avoir une espèce de fièvre cérébrale... mais je t'ai écrit tout ça.

MICHEL.

Oui... oui... Elle est guérie maintenant?

ANDRÉE.

Elle est hors de danger. Le médecin prétend même que c'est un grand bonheur qu'elle ait eu cette fièvre, parce que ça l'a empêchée de penser... Ça a reculé tous ces événements, ça les a rendus moins précis, plus lointains.

MICHEL.

C'est vrai... Et les enfants?

ANDRÉE.

Ils vont bien. Évidemment, ils ont tout compris.

MICHEL.

Ah!

ANDRÉE.

Oui, ils ne parlent jamais de toi... ils ont senti qu'il ne fallait pas en parler, sans qu'on leur ait rien dit... Ça te fait quelque chose que je te raconte tout ça.

MICHEL.

Quelque chose... oui. Enfin, j'espère les voir bientôt. Ils appartiennent à leur mère, c'est incontestable... pourtant...

ANDRÉE.

Tu les verras, sois tranquille... il va bien falloir prendre des arrangements... Suzanne a demandé le divorce : naturellement elle aura la garde et l'éducation des enfants... seulement tu les verras chez nos parents; tu ne pourras pas les voir ici, à cause d'Henriette... Et est-ce que... est-ce que vous allez vous marier?

En ce moment Judith rentre.

MICHEL.

Non... Pourquoi faire?

ANDRÉE.

C'est vrai, au fait! (**A Judith.**) Vous avez déjà choisi vos stores?

JUDITH.

Oui. C'est à ton tour maintenant, bijou : on va disposer les tableaux dans ton bureau. Tu feras bien d'y aller, autrement ils feront ça tout de travers.

MICHEL.

J'y vais. (**A Andrée.**) Tu ne t'en vas pas tout de suite? Je te reverrai.

ANDRÉE.

Oui, oui, je vais causer un peu avec Henriette.

Il sort.

SCÈNE IV

JUDITH, ANDRÉE.

ANDRÉE.

Dites-moi, comment se fait-il qu'étant arrivés justement hier soir, vous ayez déjà un appartement et que votre installation soit aussi avancée?

JUDITH.

Bien entendu, nous l'avions loué avant notre départ.

ANDRÉE.

Mais il a fallu le temps de le chercher.

JUDITH.

Il y avait longtemps que je le guettais.

ANDRÉE, *s'asseyant sur un rouleau de tapis.*

Comment? vous saviez donc que Michel quitterait sa femme?

JUDITH, *s'asseyant sur un petit escabeau.*

Non, mais j'y avais tant pensé, je l'avais tant désiré que, lorsque c'est réellement arrivé, j'étais toute prête. J'avais choisi cet appartement, de sorte que, du jour au lendemain, nous avons pu le louer, convoquer les fournisseurs, leur donner les instructions nécessaires avant de partir, afin qu'à notre retour, tout fût en place, ou à peu près... Vous comprenez?

ANDRÉE

Très bien, très bien.

JUDITH.

Au fond, ça vous étonne, tout ça?

ANDRÉE.

Oui, ça me semble tout drôle de vous voir là, tous les deux. Je m'étais bien aperçue qu'il y avait le gros flirt entre Michel et vous... pendant ces trois semaines que vous avez passées cet été avec nous, c'était assez visible. Mais je ne m'attendais pas à un dénouement si brusque... je ne pensais pas que vous prendriez un parti aussi radical.

JUDITH.

Vous vous faisiez plutôt à l'idée de l'adultère classique.

ANDRÉE.

Oui... quelque chose comme ça. Enfin! Il n'y a pas eu de catastrophe, par conséquent, vous avez eu raison. Mais comment êtes-vous partie? Racontez-moi.

JUDITH, rapprochant son petit escabeau.

Oh! c'est très simple. Quand j'ai connu que Michel avait quitté sa femme, je n'ai plus eu qu'une idée : le rejoindre. Mais je ne voulais pas m'enfuir, abandonner le domicile conjugal comme une épouse coupable, puisque je ne l'étais pas... au sens légal du mot.

ANDRÉE.

Vous n'étiez pas la maîtresse de Michel?

JUDITH.

Mais non.

ANDRÉE.

Vraiment?

JUDITH.

Je vous l'affirme.

ANDRÉE.

Quelle imprudence! Songez donc, si vous ne vous étiez pas plu, si au moment de... si après avoir... enfin vous me comprenez, si vous aviez eu une déception...

JUDITH.

Il ne pouvait pas y en avoir; il n'y en a pas eu.

ANDRÉE.

Je n'ai plus rien à dire.

JUDITH.

Quoi qu'il en soit, à ce moment-là, je n'étais pas sa maîtresse; alors, vous comprenez, vis-à-vis de mon mari, j'étais très forte.

ANDRÉE.

Je crois bien... et alors?

JUDITH.

Alors, j'ai dit à Gaston que j'aimais Michel et que j'allais le rejoindre.

ANDRÉE.

Mais comment a-t-il pris ça, Gaston?

JUDITH.

Mieux que je n'aurais cru... il faut tout dire, c'est un galant homme. Il a voulu d'abord m'étrangler, mais ça, c'est un geste réflexe.

ANDRÉE.

Réflexe?

JUDITH.

Oui... on appelle réflexes les mouvements que l'on fait sans réflexion.

ANDRÉE.

Bizarre!

JUDITH.

C'est comme ça. Il voulait donc m'étrangler, il voulait se battre avec Michel.

ANDRÉE.

Ah! ma chère, un duel... que me dites-vous là, c'est affreux!

JUDITH.

Ne vous frappez pas, Andrée, puisque ce duel n'a pas eu lieu. J'ai laissé passer la tempête et, après, nous avons causé. Il faut vous dire que je l'avais préparé depuis longtemps à cette éventualité; il connaissait mon vif désir d'indépendance, mon ardent besoin de bonheur et, surtout, mes idées sur le droit absolu qu'une femme a de disposer de sa personne.

ANDRÉE.

Parbleu!

JUDITH.

Voyons! Bref, nous avions tellement parlé de ce qui pourrait lui arriver, que lorsque c'est arrivé...

ANDRÉE.

Il était tout prêt, comme vous.

JUDITH.

Oui... un peu moins, cependant... Enfin, je lui ai fait comprendre qu'à notre époque, on ne retenait pas une femme de force et que, pour lui, la question se posait de savoir s'il préférait être trompé, ou me rendre élégamment ma liberté, et que, d'ailleurs, si je ne reprenais pas ma liberté à cause de Michel, je la reprendrais...

ANDRÉE.

Pour un autre.

JUDITH.

Non, mais pour moi-même. Et, quand il m'a vue bien déterminée, il m'a laissée partir.

ANDRÉE.

Et c'est comme ça que ça devrait toujours être! Comme je vous l'ai dit, votre aventure est la cause que nous avons parlé beaucoup de toutes ces questions, ces temps-ci, avec Georges, et j'ai trouvé mon mari tout à fait dans ces idées-là.

JUDITH.

Pas possible!

ANDRÉE.

Nous avons reconnu qu'après dix ans de mariage, nous avions épuisé l'un envers l'autre nos ardeurs et nos curiosités... ça, c'est une chose réglée.

JUDITH.

A la bonne heure.

ANDRÉE.

Et nous avons prévu que, dans ces conditions-là, nous chercherions fatalement des distractions en dehors de notre ménage.

JUDITH.

Alors, vous divorcez?

ANDRÉE.

Non, au contraire, nous restons mariés, nous ne nous séparerons jamais... parce que Georges m'a expliqué : en amour, lorsqu'on désire sa liberté, c'est pour l'aliéner en d'autres mains...

JUDITH.

C'est en général ce qui arrive.

ANDRÉE.

Mais, il faut prévoir le moment où l'on désirera à nouveau sa liberté, pour la réaliéner encore, et ainsi de suite.

JUDITH.

Il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

ANDRÉE.

Justement... ce serait, chaque fois, des scènes bien ennuyeuses avec l'objet qui a cessé de plaire. Tandis qu'en restant mariés, tout se simplifie. Quand j'aurai assez d'une liaison, je dirai à mon amant : « Mon mari sait tout! » Et je brandirai le courroux d'un époux ou-

tragé. De son côté et dans des circonstances semblables, Georges dira à sa maîtresse : « Ma femme sait tout ! » il évoquera la douleur d'une épouse délaissée... et on nous fichera la paix.

JUDITH.

Vous avez pensé à tout... c'est admirable !

ANDRÉE.

De sorte qu'en restant mariés, nous aurons la plus précieuse indépendance.

JUDITH.

C'est l'union durable fondée sur un dévergondage réciproque : les coups de canif ne déchirent plus le contrat, ils servent au contraire à le contrôler, comme les coups de poinçon dans les billets de chemins de fer.

ANDRÉE.

La vie est un voyage.

JUDITH.

Qu'on ne fait bien qu'à deux.

ANDRÉE.

Pourvu que le deuxième ne soit pas toujours le même. Tout ceci entre nous, n'est-ce pas ?

JUDITH.

Tout à fait entre nous... et Georges ?...

ANDRÉE.

Ah ! oui, et Georges... je préférerais même que vous n'en parliez pas à Michel.

JUDITH.

Soyez tranquille.

ANDRÉE.

Je vous ai dit ça, parce qu'avec vous, on peut causer de choses sérieuses... Vous ne me jugez pas mal, au moins ?

JUDITH.

Je ne peux que très bien vous juger.

ANDRÉE.

D'ailleurs, Georges a mis tout de suite à profit notre convention; c'est une justice à lui rendre... et il me trompe! c'est-à-dire qu'il ne me trompe pas, puisque c'est convenu... l'habitude d'employer cette expression-là... enfin, je crois qu'il est du dernier bien avec Mme Audry.

JUDITH.

Bravo! Et vous, avez-vous mis à profit la convention?

ANDRÉE, résolument.

Non.

JUDITH, froidement.

Bien.

ANDRÉE.

Ne soyez pas *inquisitive.*

JUDITH.

Je ne suis pas *inquisitive.* Vous me dites : non, je vous dis : bien.

Un silence.

ANDRÉE.

Au fait, à vous, je peux bien l'avouer.

JUDITH.

C'est oui.

ANDRÉE.

Du moment qu'il a commencé, je serais bien bête de me gêner.

JUDITH.

Vous seriez inexcusable.

ANDRÉE, embrassant Judith avec frénésie.

Ah! ma petite Henriette!

JUDITH.

Judith... appelez-moi Judith.

ANDRÉE.

Ma petite Judith, je vous aime beaucoup. Il me semble que ces derniers événements, la confidence que je viens de vous faire, tout cela nous a rapprochées.

JUDITH.

N'en doutez pas... c'est-à-dire que nous ne faisons plus qu'une... entre nous, désormais, c'est à la vie, à la mort!

Sur ces derniers mots, Michel est entré.

MICHEL.

A la bonne heure!

JUDITH.

Tes tableaux sont en place, bijou?

MICHEL.

Oui, du moins, j'ai indiqué comment je désirais qu'ils fussent placés.

ANDRÉE.

Eh bien! maintenant, je vous ai vus, vous vous portez bien, vous êtes heureux, je m'en vais contente.

JUDITH.

On vous verra bientôt, j'espère?

ANDRÉE.

Certainement, je reviendrai vous voir après-demain, vers ces heures-ci... je vous trouverai?

JUDITH.

Nous vous attendrons.

ANDRÉE, embrassant Michel.

Au revoir, mon grand frère. (Puis elle embrasse Judith.) Au revoir, ma petite belle-sœur.

JUDITH.

Au revoir... Alors, à après-demain.

Andrée s'en va, Michel l'accompagne, puis revient.

SCÈNE V

JUDITH, MICHEL.

JUDITH.

Cette Andrée est un être délicieux.

MICHEL.

C'est un oiseau.

JUDITH.

Qui a de la branche. Elle a une façon de comprendre la vie qui m'enchante. Elle m'a fait des confidences... non, c'est inouï!... Je te raconterai ça. Je doute qu'elle soit jamais malheureuse; elle ne considère que le meilleur côté des choses... elle a bien raison.

MICHEL, *tristement.*

Oui, c'est en effet le moyen d'être heureux... et il faut envier ces caractères-là.

JUDITH.

Qu'est-ce que tu as?

MICHEL.

Rien.

JUDITH.

Quand vous avez été seuls, elle t'a parlé de ta femme, naturellement?

MICHEL.

Oui.

JUDITH.

Mais elle ne t'a rien appris de nouveau?

MICHEL.

Il n'y a que ce qui existait déjà... tu ne trouves pas que c'est assez.

JUDITH.

Ah! bien.

MICHEL.

Pourquoi dis-tu : Ah! bien?

JUDITH.

Parce que je vois...

Elle est interrompue par l'arrivée de Léontine qui lui remet une carte.

LÉONTINE.

Ce monsieur désirerait parler à Madame.

JUDITH, après avoir regardé la carte.

Oh! ça, c'est trop fort!

MICHEL.

Qui est-ce?

JUDITH, lui tendant la carte.

Lazare Hœndelssohn. (A Léontine.) Je crois bien. Faites-le entrer.

Léontine sort.

MICHEL.

Est-ce que c'est le Lazare Hœndelssohn dont tu m'as parlé? Tu ne m'as pas raconté qu'il avait été amoureux de toi?

JUDITH.

Oui, il a voulu m'épouser; mais ça n'a aucune importance.

Cependant Léontine a introduit Lazare Hœndelssohn; c'est un homme d'une trentaine d'années, figure énergique et sympathique. Tenue très correcte.

SCÈNE VI

JUDITH, MICHEL, LAZARE.

JUDITH, avec éclat.

Bonjour, Lazare!

Elle va à lui, les deux mains tendues.

LAZARE, plus calme.

Bonjour, Judith.

JUDITH.

Par exemple, si je m'attendais à vous voir aujourd'hui. (Et comme Lazare s'incline devant Michel, elle présente :) Michel Aubier... Lazare Hœndelssohn.

Les deux hommes se serrent la main.

LAZARE.

Je suis enchanté, monsieur, de vous serrer la main... J'étais déjà votre ami, avant de vous connaître, je vous ai lu : votre dernier livre, *La loi du plus faible*, est un livre admirable.

MICHEL, un peu gêné.

Oh!

LAZARE.

Mais oui. En tout cas, il témoigne de la plus ardente pitié, de la plus généreuse indépendance, et je sais que, chez vous, l'homme ressemble à l'écrivain.

MICHEL.

Hélas! je n'en sais rien moi-même.

JUDITH.

Mais asseyez-vous donc, Lazare.

Elle lui désigne un siège près de la petite table.

LAZARE, apercevant la petite table

Tiens, la voilà!

JUDITH.

Quoi donc?

LAZARE, s'asseyant.

Cette petite table... figurez-vous que j'ai failli l'acheter.

JUDITH.

Ah! oui? Elle est jolie, n'est-ce pas? (Cependant Michel est allé prendre une chaise.) Je suis contente de vous voir, Lazare.

LAZARE.

Moi aussi, Judith.

JUDITH.

Très contente.

LAZARE.

Et il n'y a pas besoin de vous demander si vous êtes heureuse; il n'y a qu'à vous regarder : vous avez le plumage nuptial.

JUDITH.

Oh! le plumage nuptial, c'est joli. En effet, je suis très heureuse. Vous êtes donc au courant du changement survenu dans ma vie?

LAZARE.

Je l'avais prévu. Telle que je vous connaissais, avec votre intelligence lumineuse, votre mépris des préjugés, votre haine de toute autorité, j'étais certain que vous ne supporteriez pas l'existence avec M. de Chouzé.

JUDITH.

Ah! si je vous avais écouté.

LAZARE.

J'ai toujours considéré ce mariage comme une mésalliance.

JUDITH.

Lui aussi. Et puis, vous me blâmiez d'avoir épousé n catholique, d'être devenue catholique moi-même.

LAZARE.

Oh ! nous ne devenons jamais catholiques nous autres. Votre baptême n'était qu'une apostasie extérieure et dont il y a eu bien des exemples, parmi nous. Pourtant, je n'approuve pas Arbabanel qui prétend qu'une fille d'Israël, quand elle s'unit avec un chrétien, se retranche de l'humanité.

MICHEL.

Arbabanel va un peu loin.

LAZARE.

Seulement, je n'ai pas compris qu'une femme comme vous ait ambitionné d'être appelée vicomtesse de Chouzé... car c'était ça au fond.

JUDITH.

J'étais bête.

LAZARE.

Vous étiez très jeune, et vous ressentiez dans le même temps la honte et l'orgueil d'être de votre race. Vous me pardonnez de vous parler avec cette franchise ?

JUDITH.

Nous sommes d'assez vieux amis pour que, de vous, je puisse tout entendre. Je ne peux pas vous dire combien je suis joyeuse de vous revoir, Lazare. Songez donc, depuis si longtemps !

LAZARE.

Oui, je sais, ça fait cinq ans.

JUDITH, à Michel.

C'est vrai, il y a cinq ans que nous avons passé tout un été ensemble, à Houlgate.

MICHEL.

Ah ! oui ?

JUDITH.

Vous vous rappelez la villa dite des Saules, à cause que trois de ces arbres pleuraient au bord d'un étang puéril.

LAZARE.

Oui, oui, je me rappelle.

JUDITH.

Ah! nous ne pleurions pas. Nous nous sommes bien amusés. Et quel été splendide nous avons eu cette année-là.

LAZARE.

Oui, c'était le beau temps... et le bon temps.

JUDITH.

Il y avait aussi Durcheim, Afkler, Silvescù, Oppenwald, toute une bande joyeuse.

LAZARE.

Et Vowenberg, avec qui vous faisiez d'interminables parties de tennis.

JUDITH.

Mais, avec vous, je lisais notre Spinoza. Nous partions avec notre livre, nous marchions dans la campagne; nous nous reposions sous de beaux arbres, nous lisions quelques pages et, en revenant, nous discutions éperdument.

MICHEL.

C'était un autre genre de sport.

LAZARE.

Un tennis philosophique. Comme c'est loin tout ça! Avez-vous revu quelques-uns de nos amis?

JUDITH.

Personne, sans cela, vous pensez bien que c'est vous que j'aurais revu le premier. M. de Chouzé ne voulait pas que je fréquente mes coreligionnaires; mais j'ai

bien l'intention de les revoir, de les voir beaucoup même. Je sais qu'ils ont tous fait leur chemin.

LAZARE.

Oui, Afkler a fondé une grande revue; Durcheim est député, Oppenwald, préfet. Le petit Pfefferkorn est inspecteur des Cultes.

JUDITH.

Et Vowenberg?

LAZARE.

Jusqu'à présent, il a surtout fait la fête; mais je sais qu'il a l'intention de se créer une grosse situation.

JUDITH.

Dans quoi?

LAZARE.

Dans la banque, la politique ou la littérature, il n'est pas encore fixé; mais il dit : le jour où je deviendrai sérieux, ce sera terrible.

JUDITH.

Je le crois.

LAZARE.

Mais parlons un peu de vous. Vous avez été contents de votre voyage à Jérusalem?

JUDITH.

Comment! vous savez que nous sommes allés à Jérusalem? Oh! ça, c'est trop fort! Mais comment savez-vous?

LAZARE.

J'ai des correspondants un peu partout, à cause d'une œuvre dont je vous parlerai tout à l'heure... ils me renseignent. Enfin, j'ai su que vous étiez allés à Jérusalem. Il s'en est même fallu de bien peu que je ne vous en fasse les honneurs; mais je venais de partir quand vous êtes arrivés.

JUDITH.

Pas possible! Est-ce dommage que nous ne nous y soyons pas rencontrés.

LAZARE, *souriant.*

Ça vaut beaucoup mieux, je vous aurais gênés.

JUDITH, *très penchée vers Lazare.*

Vous auriez été au contraire pour Michel un guide précieux. Il prépare en ce moment un livre sur les religions. Quelles belles choses vous lui auriez dites dans vos promenades à travers la Ville Sainte et sa campagne désolée! Quels pèlerinages vous auriez faits ensemble aux tombes sacrées où dorment des morts que votre érudition et votre inspiration eussent fait revivre! (*Se tournant enfin vers Michel.*) N'est-ce pas, bijou?

MICHEL.

Oh! certainement.

Un silence.

JUDITH.

Mais comment avez-vous su que nous étions de retour et que nous demeurions ici?

LAZARE.

Parce que je sais toujours tout.

MICHEL.

C'est un peu inquiétant.

LAZARE.

Vous exagérez, il n'y a rien là d'inquiétant.

MICHEL.

Ma sœur était la seule personne qui connût notre adresse; alors, je me demande...

LAZARE.

Ne cherchez pas trop loin... je ne possède pas, vous pensez bien, de puissance occulte. Nous avons le même marchand d'antiquités...

MICHEL.

Je ne vois pas bien...

LAZARE.

C'est bien chez Isidore Kalb, qu'avant de partir, vous avez acheté cette petite table?

JUDITH.

En effet.

LAZARE.

J'avais voulu moi-même l'acheter, lors de mon dernier passage à Paris. Je ne sais pourquoi je ne me suis pas décidé tout de suite. Bref, lorsque je suis revenu, ce brave marchand m'a annoncé que vous en étiez le possesseur, et c'est par lui que, du même coup, j'ai connu votre adresse.

JUDITH.

Pas possible!

MICHEL.

Comme tout se tient!

LAZARE.

Tôt ou tard, d'ailleurs, je l'aurais su.

MICHEL.

Évidemment.

LAZARE.

J'ai prié mon secrétaire de s'informer de la date de votre retour et je suis venu, d'abord pour vous voir, Judith... ensuite, monsieur Aubier, dans l'espoir de vous intéresser à une œuvre à laquelle, depuis un an, je me consacre tout entier. Vous devinez sans doute de quoi il s'agit?

MICHEL.

Je crois deviner; mais dites.

LAZARE.

Vous savez qu'à la suite de certains événements qui se sont déroulés devant nos consciences et nous ont appris, hélas! une fois de plus, que les hommes étaient toujours prêts à se haïr pour des raisons de race ou confessionnelles, j'ai entrepris de fonder une ligue?

MICHEL.

Oui... elle a même un très beau nom : « Paix et Lumière ».

LAZARE.

Son but est, en effet, d'éclairer et de pacifier, de proposer à tous les hommes le même idéal de justice et de vérité, afin qu'il n'y ait plus entre eux de questions de races, de religions, de nationalités, et surtout, plus de luttes fratricides.

MICHEL.

Cet espoir lointain d'une humanité fraternelle est vieux comme vos prophètes. Il s'appelle d'un très vieux nom : « Le Messianisme ».

LAZARE.

Pour les esprits religieux, ce fut longtemps le messianisme; pour nos esprits scientifiques, c'est la croyance au Progrès.

MICHEL.

C'est encore une religion, une religion laïque... Comment la rendrez-vous obligatoire?

LAZARE.

En la rendant persuasive. Depuis un an, j'ai beaucoup voyagé. J'ai vu, un peu partout, ceux qui pouvaient m'aider dans l'accomplissement de mon œuvre. Beaucoup étaient gagnés d'avance à cette cause. J'ai pu en convaincre quelques autres, comme vous pourrez vous en rendre compte en consultant cette liste. (Il remet à Michel des papiers qu'il tire de sa poche.) Vos livres vous désignent comme un collaborateur précieux; c'est donc

une collaboration que je viens vous demander avec votre signature.

JUDITH.

Ça ne fait pas question...

MICHEL.

Je trouve que le but que vous poursuivez, monsieur Hœndelssohn, est très généreux et très beau, et ma collaboration vous est acquise; ça ne fait pas question, comme dit Judith. Pour être absolument sincère, je crois peut-être moins fermement que vous à l'avènement de l'Intelligence et de la Raison, de la Justice et de la Vérité; en tout cas, il m'apparaît très lointain, mais, peu importe, j'agirai toujours comme si je le croyais immédiat. Seulement, je ne vois pas la nécessité de vous donner ma signature.

LAZARE.

Pourquoi?

MICHEL.

Pardonnez-moi la comparaison, mais vous avez un peu l'air de me présenter des idées à l'acceptation, pour me les représenter plus tard, à l'échéance.

LAZARE.

Eh bien! vous avez peur de vous engager?

MICHEL.

Personnellement, non; mais, parmi ceux qui figurent sur cette liste, s'il y en a que je connais bien, il y en a que je ne connais pas, d'autres encore que je connais trop. Je ne veux pas me rendre solidaire de ces gens-là, quoi qu'ils fassent.

LAZARE.

Que prévoyez-vous donc qu'ils puissent faire? Ce sont des gens qui rêvent une humanité affranchie et supérieure et qui agiront ce rêve, en croyant à l'efficacité de l'effort perpétuel.

MICHEL.

Ah! comment certains d'entre eux agiront-ils? Tout est là. Je connais trop la mentalité d'un signataire. On ne poursuit d'abord que la réalisation d'une haute et noble idée; mais, bientôt, on ne suit plus que son idée, et l'on est précipité dans le sectarisme le plus étroit. Alors, pour peu que cette idée triomphe momentanément ou semble triompher, les persécutions commencent, l'esprit d'inquisition se déchaîne, et je n'en sais pas de plus odieux. Je veux me sauvegarder moi-même contre de pareils égarements; d'autant plus que je suis certain, d'avance, d'être avec les persécutés et avec les vaincus. Ne souriez pas : si vous redeveniez parmi ceux-là, je serais avec vous.

LAZARE.

C'est un sentiment estimable. Il faut plaindre ceux qui ont mérité d'être vaincus. Mais, prendre parti pour eux, ce n'est pas toujours de la générosité... parfois, c'est uniquement prendre parti contre les vainqueurs et, alors, c'est de l'opposition.

MICHEL, *souriant.*

J'ai peut-être ça dans le sang. Dans ma famille, on a toujours été de l'opposition.

LAZARE.

Vous êtes Parisien?

MICHEL.

Oui. Mon grand-père a fait des barricades en 48... mon père a renversé l'Empire.

LAZARE.

Pas tout seul?

MICHEL.

Oh! non. Mon oncle a fait partie de la Commune. Mais ce n'est pas par esprit d'opposition que je ne vous donne pas ma signature : je veux rester indépendant.

LAZARE.

Un excès de conscience ne fait que des démissionnaires, il ne fait pas des hommes d'action.

MICHEL.

Et puis, j'ai, pour ne pas signer, d'autres raisons purement sentimentales et qui vous feront peut-être encore sourire, mais dont j'ai le courage et que je vais vous dire. Il y a, dans une autre ligue qui m'apparaît opposée à la vôtre, des hommes que j'aime et que j'estime, et je ne veux pas me déclarer l'adversaire de ces hommes-là.

JUDITH, violemment.

Je sais de quelles brutes tu veux parler!

MICHEL.

Esprit d'apaisement et de tolérance!

JUDITH.

Non, mais c'est fou! Tu n'es pas honteux de donner des raisons pareilles?

MICHEL.

Pas du tout.

JUDITH.

Alors, si tes amis fondaient une ligue pour soutenir que la terre ne tourne pas et que le sang ne circule pas, tu n'adhérerais pas à une ligue qui maintiendrait que la terre tourne et que le sang circule, pour ne pas leur faire de la peine? Ça ne résiste pas à l'analyse. Il ne faut pas mêler les idées et les sentiments.

MICHEL.

Ils ne se mêlent pas en toi, ils se mêlent en moi... je n'y peux rien. Et puis, il ne s'agit pas de choses aussi évidentes que la rotation de la terre ou la circulation du sang. Les hommes dont je parle ne sont pas devenus subitement des brutes, et comme il y en a tout de même dans le nombre, qui ne sont guidés par aucun intérêt...

JUDITH.

Oh! ça...

MICHEL.

Non, par aucun intérêt... alors, je me demande...

JUDITH.

Tu te demandes quoi?

MICHEL.

Je me demande de quel côté est la plus grande part de vérité ou la moindre somme d'erreur...

LAZARE.

Il n'y a qu'une vérité!

MICHEL.

Tout un siècle de philosophie et de critique nous a enseigné que, dans le relatif, il y en avait deux et, dans l'absolu, il y en a sans doute une troisième qui échappe à notre connaissance.

LAZARE

Mon cher monsieur Aubier, je suis étonné, je l'avoue, de votre refus; mais je me l'explique parfaitement. Il y a parfois, dans la vie de certains hommes comme vous, des moments de doute et d'inquiétude. Ils ne voient plus clair en eux-mêmes; mais ces hommes-là peuvent se reprendre. Je ne considère donc pas votre refus comme définitif... et je compte sur vous, ma chère Judith, pour le décider.

JUDITH, avec assurance.

Soyez tranquille, je m'en charge. Il signera, il le faut.

LAZARE.

Je vous dis au revoir... je reviendrai.

JUDITH.

Nous ne serons pas installés avant une quinzaine et nous ne recevrons guère avant un mois; mais vous ne nous dérangerez jamais.

LAZARE.

Je profiterai de la permission. Au revoir, cher monsieur, je suis enchanté de vous avoir connu.

Il sort, accompagné de Judith. Michel examine la liste que lui a remise Lazare. Judith rentre.

SCÈNE VII

JUDITH, MICHEL.

JUDITH.

Je suis remplie d'admiration!... Vraiment! c'est si bien ce qu'il fait, cet homme qui a eu le grand-père et le père milliardaires...

MICHEL.

Que l'on connaît...

JUDITH.

Qui a hérité une immense fortune, et qui la met au service d'une si belle idée! Certainement, je trouve ça admirable. Et puis, c'est un être si profond et si pur, et d'une telle intelligence!... Il ne te plaît pas?

MICHEL.

Il ne m'est pas sympathique.

JUDITH.

Pourquoi?

MICHEL.

Ça ne se raisonne pas.

JUDITH.

Je n'admets pas ce qui ne se raisonne pas. Qu'est-ce que tu lui reproches?

MICHEL.

Je ne peux pas te le dire... je reconnais qu'il est très bien... évidemment, c'est un esprit fort distingué... mais c'est un tas de détails... ça ne s'explique pas... ce sont des choses que l'on sent... ce Lazare qui ressuscite au bout de cinq ans...

JUDITH.

C'est de l'esprit facile.

MICHEL.

Oh! je n'y pensais même pas, c'est une coïncidence. Enfin, il arrive ici, il s'installe, il est tout de suite à son aise avec toi, comme s'il t'avait vue la veille.

JUDITH.

Ça se comprend, il m'a connue avant mon mariage.

MICHEL.

Il te parle devant moi de M. de Chouzé et d'un passé qui ne m'est pas très agréable... J'ai même cru un moment qu'il allait te parler de son ancien amour pour toi.

JUDITH.

Il ne l'a pas fait, sois juste.

MICHEL.

Et puis, cet homme qui sait exactement tout ce que nous faisons, qui connaît notre adresse avant tout le monde...

JUDITH.

Il t'a expliqué comment; c'est très simple : nous avons le même marchand de curiosités...

MICHEL.

De curiosité, c'est le mot. (Judith hausse les épaules.) Je ne trouve pas tout ça naturel. Je n'aime pas non plus qu'il ait guetté, pour ainsi dire, notre retour, et qu'il se soit

précipité tout de suite pour me demander une signature.

JUDITH.

Ça prouve qu'il y attache la plus grande importance... Tu ne peux pas t'en offenser. Ce que tu lui reproches n'est pas bien grave... et je sais bien ce qu'il y a au fond de tout ça.

MICHEL.

Qu'est-ce qu'il y a?

JUDITH.

J'ai eu l'imprudence de te dire qu'il m'avait aimée, alors tu étais prévenu contre lui et résolu d'avance à être désagréable. Tu as réussi d'ailleurs.

MICHEL.

Ce n'est pas ça du tout.

JUDITH.

Alors, pourquoi n'as-tu pas voulu signer? Veux-tu me dire tes raisons?

MICHEL.

Mais je te les ai dites, mes raisons.

JUDITH.

Voyons! ce n'est pas sérieux... ça ne tient pas debout... tu as été au-dessous de tout. Ah! je n'étais pas fière de toi, je t'assure. Je t'écoutais avec stupeur, avec tristesse.

MICHEL.

Tu as fait plus que de m'écouter, tu es entrée avec violence dans le débat.

JUDITH.

Je ne peux pas entendre des choses pareilles et me taire. D'ailleurs, il est impossible que tu penses un mot de ce que tu as dit.

MICHEL.

Je te demande pardon.

JUDITH.

C'est nouveau, alors ?

MICHEL.

Oui, depuis quelque temps, je suis très troublé par tout ce qui se passe autour de moi.

Un silence

JUDITH.

Tu te trompes, Michel, ce n'est pas par ce qui se passe autour de toi que tu es troublé, mais par ce qui se passe en toi.

MICHEL.

Que veux-tu dire ?

JUDITH.

Tiens : il a suffi que tu aies revu ta sœur tout à l'heure, et qu'elle t'ait parlé de ta femme, pour que tu sois redevenu un homme inquiet, tourmenté, hésitant, sans certitude de tes idées et sans courage de ta vie. Comprends-moi bien : je ne veux pas dire que la visite de ta sœur t'ait précisément empêché de donner la signature que te demandait Lazare. Mais pourtant, et bien que ces deux choses n'aient pas logiquement le moindre rapport, elles ont dans ta conscience des rapports indirects, obscurs et lointains. Je te connais bien : depuis une heure, tu n'es plus le même. Ah ! tu ne sais pas dissimuler, et l'expression de ton visage change, selon tes sentiments, comme un paysage sous la lumière des différentes heures du jour.

MICHEL.

Si je te disais que ça ne m'a rien fait de revoir ma sœur et de parler de mes parents, de mes enfants... et de ma femme, tu ne me croirais pas...

JUDITH.

Pourtant, Andrée ne t'a rien appris de nouveau. Tu

redoutais des larmes, le désespoir, le drame même... et on ne t'a pas poursuivi, on ne s'est pas tué. Au lieu de ça, on s'est cuirassé d'orgueil; tout est pour le mieux.

MICHEL.

Elle a failli mourir.

JUDITH.

Ah! mon pauvre Michel, toujours des doutes, des scrupules, des angoisses, des remords, tout ce qui empoisonne la vie, tout ce qui vient troubler l'eau claire du bonheur, tout ce que ceux de ta race ont inventé pour faire douter les hommes du droit et du devoir même qu'ils ont d'être heureux.

MICHEL.

Oui, ces angoisses, ces remords, tu ne les comprends pas; nous n'avons pas reçu la même éducation : on t'a enseigné à toi l'indépendance, la révolte, et que la satisfaction immédiate et quand même de ses désirs était, pour chacun, le but de la vie; on m'a enseigné, à moi, le devoir, la soumission, le renoncement, le sacrifice.

JUDITH.

Tu es infesté d'esprit chrétien et, pourtant, tu ne crois pas!

MICHEL.

Hélas! même quand ils ne croient plus, les hommes comme moi restent attachés par mille liens aux croyances du passé. L'éducation et l'hérédité ont créé en nous la conscience et l'honneur, et quand ils ne sont pas satisfaits, nous sommes inquiets et torturés.

JUDITH.

Je le vois bien.

MICHEL.

Ma raison m'affirme mon droit au bonheur et mes instincts réclament la satisfaction de mes désirs, mais je reste esclave d'une morale ancienne. La vérité, c'est que je suis un être de transition; il y a en moi un singu-

lier mélange des vieilles idées et des idées nouvelles, et mon âme ressemble à ces pays frontières dont les habitants parlent tour à tour une langue ou une autre, jusqu'à ce qu'un conquérant arrive, qui impose définitivement la sienne.

JUDITH.

Il faut choisir soi-même, sans attendre le conquérant.

MICHEL.

J'ai choisi, puisque je suis allé vers toi.

JUDITH.

Alors, ne dis pas cela d'un air désolé. Ah! comment te persuader que tu n'es pas coupable? Va, tu aurais pu te sacrifier silencieusement et mourir de désespoir même, celle à qui tu aurais fait ce sacrifice, si elle l'avait appris par hasard, ne t'en aurait su aucun gré. Crois-tu qu'elle aurait eu la moindre pitié? Être heureux, ce n'est pas être cruel, après tout, c'est se défendre. Et puis, pourquoi est-ce toi qui aurais été sacrifié et non pas elle? Toi, tu as une œuvre à accomplir et, pour l'accomplir, tu as besoin de sensations, tu as besoin de joie et de douleur... non pas de tristesse stérile, mais de douleur féconde... tu as besoin d'amour et de passion, tu as besoin de vivre, en un mot, et ta vie est plus précieuse que la sienne. Il y a tout de même une échelle des valeurs... et des personnalités.

MICHEL.

Il ne nous appartient pas de juger sur quel échelon nous sommes. A ce compte-là, l'ambitieux, le cupide, le jouisseur décideront qu'ils sont en haut de l'échelle et, par là, ils légitimeront tous leurs crimes.

JUDITH.

Mais tu n'es ni ambitieux, ni cupide : tu m'as aimée, voilà tout. On ne choisit pas son amour, on le subit, il est indépendant de notre volonté. Mon amour pour toi, c'est toute ma pensée et toute ma chair, mon cœur,

mon cerveau, tout enfin... mon amour pour toi, c'est moi tout entière, il ne peut cesser qu'avec moi-même. Alors, ça me chagrine de voir que ton amour n'est pas égal et que le bonheur que je veux, que je crois te donner, n'est pas capable d'effacer tout le reste.

Elle pleure.

MICHEL.

Je t'aime, Judith, je t'adore... tu le sais bien.

JUDITH.

Alors ne regrette pas l'acte d'énergie qui t'a libéré et nous a permis d'être l'un à l'autre. Ose le regarder en face, au lieu de le contempler dans je ne sais quel miroir qui le déforme.

MICHEL.

Je ne le regrette pas. Seulement, je t'explique : ma conscience dormait, comme un étang, sous la lumière de ton amour, et cette visite de ma sœur a fait remonter à la surface...

JUDITH.

La morale ancienne. Ah! tu es bien de ta race!

MICHEL.

Toi aussi... Enfin! c'est un nuage qui a passé... et tous mes doutes disparaîtront dans l'ivresse certaine de te posséder.

Ils s'étreignent longuement.

JUDITH.

Tu vois, je n'ai pas d'orgueil, moi, je n'ai pas d'amour-propre. Tu m'as fait de la peine et je te pardonne. Je t'aime et tu pourrais me faire n'importe quoi, me tromper même, je ne cesserais pas pour ça de t'aimer?

MICHEL.

C'est vrai?

JUDITH.

Et toi, ce n'est pas la même chose?

MICHEL.

Comment?

JUDITH.

Si je te trompais, tu cesserais de m'aimer?

MICHEL.

Sans doute.

JUDITH.

Oh! ça c'est trop fort!... Comment peux-tu dire une chose pareille? Tu en es donc sûr?

MICHEL.

Mais oui.

JUDITH.

C'est-à-dire que tu ne cesserais pas de m'aimer... au contraire... Mais ta dignité, ton honneur, comme tu dis, te commanderaient de ne plus me revoir, et tu préférerais souffrir comme une bête. Est-ce ça?

MICHEL.

Si tu veux.

JUDITH.

Eh bien! voilà ce que je ne comprends pas... ce que je ne comprendrai jamais.

MICHEL.

C'est parce que nous ne sentons pas certaines choses de la même façon.

JUDITH.

C'est sans doute parce que je suis une sémite.

MICHEL, souriant.

Mais oui, une sale sémite.

JUDITH.

Et toi, un aryen, un propre aryen. Tu vois, c'est toi qui recommences les guerres de religion. Pourtant, rappelle-toi ce jour, à Jérusalem, où nous avons voulu

visiter, dans le même après-midi, les ruines du Temple, le Saint-Sépulcre et la Mosquée. Le soir, quand nous nous sommes endormis, nous avons reconnu que le véritable sanctuaire, dans la Ville trois fois sainte, c'était la pauvre chambre d'hôtel où nous venions de nous prendre intensément, éperdument, et qu'il n'y avait qu'une religion : l'amour.

MICHEL.

Quand nous avons reconnu ça, nous étions très fatigués.

JUDITH.

Oh! anéantis... Tu te rappelles?

MICHEL.

Tais-toi, tais-toi, tu es une satanique.

JUDITH.

Ne t'en plains pas, mon amant chéri; nous aurons encore des nuits semblables, après des journées remplies de pures émotions, des journées et des nuits si belles que nous ne pourrons pas croire à leurs lendemains. (Ils s'embrassent.) Seulement, ces émotions-là, il faut les chercher; il faut changer d'horizons, car, devant des spectacles nouveaux, on devient des amants nouveaux. Je voudrais être nomade, errante, bohème, cosmopolite. Ah! surtout, ne soyons pas casaniers.

MICHEL.

Mais je ne demande pas mieux, je ne suis pas casanier.

JUDITH.

Si, mon coco chéri, tu es cela, tu hésites à te déplacer. Ce n'est pas ta faute... Ça tient aux exemples sédentaires que tu as eus sous les yeux. (Elle rit.) Quand je t'ai parlé d'aller à Jérusalem, tu as cru que je devenais folle, ça renversait toutes tes idées. Ton rêve voguait comme une gondole, sur les canaux de Venise, ou,

comme une nacelle, sur les lacs d'Italie. Tu as besoin d'être entraîné, laisse-moi diriger le mouvement.

MICHEL, *l'embrassant.*

Dirige-le.

JUDITH.

Dis-moi, trésor, tu vas signer?

MICHEL.

Quoi donc?

JUDITH.

A la ligue... la ligue de Lazare Hœndelsshon.

MICHEL.

Comment, tu y penses encore?

JUDITH.

Tu signeras... Tu es obligé. Je le lui ai promis...

MICHEL.

En voilà une raison!

JUDITH.

Ah! si je pouvais signer à ta place.

MICHEL.

Ce serait un faux.

JUDITH.

Si tu ne signes pas, tu verras ce qui va t'arriver.

MICHEL.

Je t'en prie, ne parlons plus de ça.

JUDITH.

Non, non, bijou, c'est entendu... je ne t'en parlerai plus jamais. Mais ne sois pas injuste envers Lazare... c'est un être...

MICHEL.

Si profond et si pur, et d'une telle intelligence!

JUDITH.

Je te défends de te moquer de mes façons de parler. Non, sérieusement, je ne connais pas d'homme plus instruit; quand tu le connaîtras, tu l'adoreras.

MICHEL.

C'est possible.

JUDITH.

J'en suis certaine... D'ailleurs, nous ne verrons pas que Lazare, nous verrons des gens intéressants.

MICHEL.

Tu en connais beaucoup?

JUDITH.

Oui, dans mes anciennes relations... Et puis, ceux que nous ne connaîtrons pas, nous ferons leur connaissance.

MICHEL.

Dès qu'un homme deviendra intéressant, nous l'inviterons à dîner.

JUDITH.

Parfaitement... c'est comme ça qu'on a un salon.

MICHEL.

Et même une salle à manger... et peut-être même une chambre à coucher.

JUDITH.

Veux-tu te taire?... Et puis, tu vas travailler.

MICHEL.

Je ne vais faire que ça.

JUDITH.

Tu es un peu paresseux... Non, non, bijou, ne te fâche pas... tu n'es pas paresseux... mais tu es un contemplatif, un rêveur... c'est la même chose... et puis, tu n'as pas d'ambition; il faut avoir de l'ambition.

Regarde tes petits camarades, comme ils s'agitent, comme ils se démènent. Regarde le petit Chérange, avec un seul livre, la place qu'il occupe.

MICHEL.

Ne m'en parle pas.

JUDITH.

Pas moins, il est le chef de la Jeunesse Intellectuelle.

MICHEL.

Et il n'a pas soixante ans, c'est admirable! Chef de la Jeunesse Intellectuelle!... A quoi ça correspond-il? Je te le demande... Voilà un titre qui est arbitraire, par exemple... Et quelle en est la sanction?

JUDITH.

Tu ne m'as pas comprise. Je veux dire que tu ne sais pas exploiter ce que tu fais. Tu as écrit de très beaux livres : *La loi du plus faible* est un livre admirable... Tu as entendu, Lazare l'a dit.

MICHEL.

Oh! si Lazare l'a dit!

JUDITH, **venant sur les genoux de Michel.**

Tu n'as pas la situation que tu devrais avoir.

MICHEL.

Je me contente de celle-là.

JUDITH.

Non, sois sérieux.

MICHEL.

Je ne suis pas même le chef de la Vieillesse Imbécile!

JUDITH.

Et, pour ça, il faut connaître des gens influents, se créer des relations utiles, comprends-tu?

MICHEL.

Oh! utiles, je comprends bien; seulement, ces choses-là, quand on ne les fait pas d'instinct, on les fait mal.

JUDITH.

Sois tranquille... Je suis là... je m'en charge, laisse-moi faire... Mais tu m'écouteras?

MICHEL.

Je t'écoute.

Ils s'embrassent longuement.

JUDITH.

Quelle heure est-il?

MICHEL.

Il est quatre heures.

JUDITH.

Veux-tu sortir un peu?

MICHEL, *très tendre.*

Oh! sortir, tu crois?...

JUDITH.

Oui, oui, ce sera plus raisonnable... la maison est pleine d'ouvriers. Allons sur cette terrasse des Tuileries, tu sais, d'où l'on voit le soleil se coucher, en haut des Champs-Élysées. C'est là que l'année dernière, à pareille époque, nous nous sommes donné notre premier rendez-vous. J'étais si heureuse et si triste, ce jour-là. Tout à coup le ciel est devenu tout rose, et tout était rose, les monuments, la terrasse et nous-mêmes. C'était d'une telle beauté! Puis la nuit est venue... On entendait les cloches des bateaux, sur la Seine, comme des petits angélus hâtifs. Et puis, il a fallu se séparer et, pour la première fois, je t'ai dit : « L'an prochain à Jérusalem!... » Tu te rappelles?

MICHEL.

Oui, je me rappelle.

JUDITH.

Je ne m'étais pas beaucoup trompée.

MICHEL.

Va t'apprêter.

JUDITH.

Je ne serais pas longtemps; mais avant, dis-moi que tu m'aimes.

MICHEL.

Je t'adore.

Ils s'embrassent.

JUDITH, très caline.

Dis-donc, pigeon?

MICHEL.

Quoi?

JUDITH.

Tu vas signer?

MICHEL, avec une exaspération comique.

Oh! la ligue!

JUDITH, se sauvant.

Bien, bien, je ne t'en parlerai plus jamais, tu entends, jamais.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Dix-huit mois après, à Paris, au mois de mai. Même décor qu'au deuxième acte, seulement le salon est complètement meublé; la décoration en est d'ailleurs très éclectique, avec une prédilection marquée pour les œuvres d'art modernes et un peu étranges. Tableaux des écoles impressionniste, tachiste, etc... Têtes préraphaélites; peut-être un Gustave Moreau, etc... Sur la cheminée, le groupe de Rodin qui représente un homme s'accrochant désespérément et symboliquement aux hanches d'une femme.

C'est après le déjeuner, au moment du café. Il y a là Judith, Andrée Daincourt, Michel, l'oncle Émile, Jacques Vowenberg, Moissac, Trévières, Narcisse Afkler, directeur d'une jeune revue : *L'Oréopanax*, et Pauline Afkler; le docteur Lurdau, vigoureux vieillard à belle barbe blanche[1].

1. Un écrivain allemand, M. Max Nordau, a voulu se reconnaître dans le personnage de ce docteur danois. Il s'est trouvé que l'acteur chargé de ce rôle s'était fait la tête de M. Max Nordau ; d'ailleurs, nous le lui avions conseillé, à cause que M. Max Nordau a une fort belle tête; mais ce n'est là qu'une extériorité. Critique éminent et qui, récemment encore, jugeait nos écrivains avec une sévérité peu nuancée, M. Max Nordau ne souffre pas qu'on trace de lui une silhouette, même légère. Ah! M. Max Nordau a beau s'être installé parmi nous : d'habiter Paris, cela ne l'a pas rendu Parisien et, dans ses journaux allemands, il a répondu à quelques grains de poivre par de longs chapelets de saucisses.

SCÈNE PREMIÈRE

JUDITH, ANDRÉE, PAULINE AFKLER, MICHEL, VOWENBERG, L'ONCLE ÉMILE, DOCTEUR LURDAU, NARCISSE AFKLER, MOISSAC, TRÉVIÈRES.

Au lever du rideau, tous ces personnages sont divisés en trois groupes. Au premier plan, à gauche, Judith et Andrée; à droite, Michel, Vowenberg, Moissac, Trévières, Afkler; au deuxième plan, le docteur Lurdau et Pauline Afkler en grande conversation. L'oncle Émile, isolé, lit le numéro de *L'Oréopanax* paru le matin même.

ANDRÉE, à Judith.

Vous le saviez déjà? Comment le saviez-vous?

JUDITH.

Apparemment parce qu'on me l'a dit.

ANDRÉE.

Qui vous l'a dit?

JUDITH.

Ah! voilà. On vous a vus ensemble, l'autre jour, au Palace.

ANDRÉE.

Oui, en effet, nous avons pris du thé. Ça ne m'étonne pas, il y avait là un tas de mauvaises langues qui étaient assises et qui me regardaient en ouvrant des yeux!

JUDITH.

Eh bien! je l'ai appris le jour même, une heure après... une de ces mauvaises langues, qui étaient assises, s'est levée et est accourue me le dire.

ANDRÉE.

Je parie que c'est cette rosse de Vowenberg; il était

là. Et puis, zut! Ça m'est égal, après tout... cette fois-ci, ma petite Judith, je crois que je suis partie pour la grande passion.

JUDITH.

C'est la grâce que je vous souhaite.

ANDRÉE.

Par exemple, ça ne va pas être facile de rompre avec l'autre.

JUDITH.

Ah! avec le prédécesseur... ça n'est donc pas fait?

ANDRÉE.

Non... et il menace de se cramponner.

JUDITH.

Je comprends ça... mais vous avez un excellent moyen de vous en débarrasser. Vous n'avez qu'à lui dire : « Mon mari sait tout! »

ANDRÉE.

Ça ne prendrait pas.

JUDITH.

Pourquoi?

ANDRÉE.

Parce que j'ai eu l'imprudence de lui raconter notre convention avec Georges... vous savez ce que c'est... dans les commencements, il y a des moments où l'on dit tout.

JUDITH.

Vous êtes impardonnable, Andrée. Comment! vous vous réservez une porte de sortie et vous lui en donnez la clé! Mon amie Rachel, vous savez, ma petite amie Rachel Pfefferkorn, dont je vous parle souvent, elle a fait la même convention avec son mari; seulement, elle ne l'a jamais confié à ses amants.

ANDRÉE.

Oui, je sais bien. Que voulez-vous?

Cependant on a apporté le café.

MICHEL, se détachant de son groupe et venant auprès de Judith.

Tu sais que le café est là depuis un moment. Si tu t'occupais un peu de tes invités?

JUDITH.

Ah! c'est vrai. (A Andrée.) Vous allez m'aider, voulez-vous?

ANDRÉE.

Certainement.

Toutes les deux se lèvent et servent le café. Michel revient auprès de Vowenberg, Trévières, etc.

MOISSAC, prenant un livre sur une table.

L'Horaire sentimental, par Lucien Sproom.

JUDITH, de sa place.

C'est un livre admirable!

MOISSAC, lisant sur la feuille de garde.

« A son Intelligence Judith Fuschyani... Il a été tiré
« de cet ouvrage un exemplaire unique sur vieux Japon
« à la forme, signé. — Six exemplaires sur Japon impé-
« rial de Mi-Tjui. — Six exemplaires sur Hollande van
« Gelder. — Vingt exemplaires sur Chine Yu-Tsching. »
Ça me suffit, je n'irai pas plus loin.

VOWENBERG, avec force.

Et un exemplaire sur peau humaine!

Il prend le livre.

MOISSAC.

Il était très bien, Afkler, le dernier numéro de *L'Oréopanax*.

AFKLER.

Oui, il est très intéressant... il y a un bel article du docteur Lurdau, n'est-ce pas? Je crois qu'il fera du bruit.

MOISSAC.

Fan du bru. Qui est-ce qui signe Torpille?

AFKLER.

C'est un garçon qui a été dans la flotte.

MOISSAC.

Et qui est en train de la couler.

AFKLER.

D'ailleurs, ce n'est que le commencement d'une série. C'est fantastique, ce que nous recevons de documents à *L'Oréopanax*.

MICHEL.

Sur quoi?

AFKLER.

Sur tout. Après ça, nous publierons les *Notes d'un Infirmier*, puis le *Cahier d'un Brosseur*, ensuite le *Journal d'un Disciplinaire*. Mon cher, il y a des choses dont on ne se doute pas. Tenez, hier, nous avions à dîner un homme qu'on a enfermé comme fou... Il nous a raconté des choses terribles. Ma femme en était malade... elle n'a pas pu dormir cette nuit... (Criant.) n'est-ce pas, Pauline?

PAULINE, à l'autre bout du salon.

Quoi donc, Narcisse?

AFKLER.

Cet homme, hier?

PAULINE.

Quel homme?

AFKLER.

Qu'on avait cru fou.

PAULINE.

Ah! oui.

Elle reprend sa conversation avec le Dr Lurdau.

VOWENBERG, posant *L'Horaire sentimental* sur la table.

Moissac, vous avez tort de mépriser ce livre-là... vous savez que c'est de tout premier ordre.

MICHEL.

Je l'ai lu... C'est surtout très habile.

VOWENBERG.

Oh! c'est plus qu'habile... il y a là-dedans toutes les qualités d'un Stendhal, avec plus de profondeur et, surtout, plus de style.

MICHEL

Oh! non, Vowenberg, ne prononcez pas le nom de Stendhal à propos de ce petit Sproom. Voyons, Stendhal, c'est tout de même autre chose.

VOWENBERG, avec autorité.

Enfin, vous ne trouvez pas, moi, je trouve. Je maintiens que c'est stendhalien. D'ailleurs, le livre en est à sa douzième édition... en quinze jours, c'est joli.

MOISSAC.

Oh! ce petit Sproom fait admirablement sa réclame. C'est très israélite d'ailleurs. Quand vous faites quelque chose, vous autres, on le sait : il y a sept frères qui sont morts pour votre religion, ils ont trouvé moyen de donner leur nom à tous les cadavres.

JUDITH, apportant une tasse de café à Michel.

De qui parlez-vous?

MOISSAC.

Des frères Macchabées.

JUDITH.

A propos de quoi?

MOISSAC.

A propos de votre jeune ami, *L'Horaire sentimental.*

JUDITH.

C'est un chef-d'œuvre! Les cent premières pages sont tout à fait d'un grand écrivain.

MOISSAC.

Voilà une chose qu'il ne faut pas dire.

JUDITH.

Pourquoi?

MOISSAC.

Vous feriez croire qu'à la cent-unième page, ce jeune homme a cessé brusquement de savoir écrire.

Cependant le Dr Lurdau et Pauline sont descendus en scène. Judith, qui a fini de servir le café, vient les rejoindre avec Andrée.

JUDITH.

Vous accaparez le docteur Lurdau, Pauline.

PAULINE.

Je ne l'accapare pas du tout, nous causions.

JUDITH.

Ah! c'est que Mme Afkler est une de vos grandes admiratrices, docteur Lurdau; elle connaît tout ce que vous avez écrit... d'ailleurs, elle connaît tout.

LURDAU.

Oui, votre amie est singulièrement instruite... (Il regarde autour de lui.) C'est très bien arrangé ici, vous avez là une jolie place.

ANDRÉE, riant.

Ah! ah! ah!

JUDITH.

Le docteur Lurdau veut dire un salon. Et vous quittez Paris ce soir?

LURDAU.

Oui, à mon grand regret.

JUDITH.

Vous retournez à Copenhague?

LURDAU.

Oui, à Copenhague. J'espère que si, un jour, vous venez dans le Danemark, j'aurai l'honneur de vous recevoir.

JUDITH.

Oh! certainement... j'ai tellement envie de connaître le Danemark... Malheureusement, je ne voyage pas assez... et j'aimerais tant voyager! Mais, ça viendra. Copenhague est une jolie ville?

LURDAU.

Ach! ce n'est pas une ville aussi gaie que Paris.

JUDITH.

Vous aimez Paris?

LURDAU.

Beaucoup... c'est une ville si agréable, vraiment!

ANDRÉE.

A cette époque de l'année surtout... je ne connais rien de plus ravissant que Paris au mois de mai.

LURDAU.

Ach! ravissant! ravissant! Et puis, les Parisiennes sont des femmes si charmantes, si séduisantes. Elles ont tellement de désinvolture pour l'amour. D'ailleurs, chez vous, tout est réellement fait pour l'amour. Toute votre littérature parle de l'amour, tout votre théâtre joue l'amour. Aux devantures de vos papetiers, on voit de si jolies cartes polissonnes et, dans les music-halls, comme les petites femmes sont déshabillées d'une façon excitante... même les honnêtes femmes ont des dessous, vous savez, comme de la crème blanche, bleue, verte, rose, vous savez, et couleur de la chair... Ach! tout est ici tellement gracieux et cochon!

ANDRÉE.

Oh! monsieur, quel vilain mot!

LURDAU.

Comment faut-il dire?

ANDRÉE.

Je ne sais pas, moi : on dit suggestif, pervers.

LURDAU.

Mais c'est la même chose?

ANDRÉE.

Oui, oui...

LURDAU.

Mais il faut que vous veniez à Copenhague... je vous ferai connaître mon neveu, Erick Lurdau... il voudra faire votre portrait : c'est le plus grand peintre de la Scandinavie.

JUDITH.

A propos de portrait, il faut que je vous montre quelque chose d'admirable; ce sont des portraits de femmes, une série de douze eaux-fortes de William Dorth qu'il vient de m'envoyer. Vous connaissez William Dorth?

LURDAU.

Non.

JUDITH.

Comment! vous ne connaissez pas William Dorth? C'est le plus grand peintre de l'Angleterre. (Elle amène le Docteur, Pauline et Andrée auprès d'un grand carton, posé sur une petite table. En passant près du groupe des hommes, elle leur dit :) Venez donc voir de belles choses, au lieu de dire sans doute des bêtises.

Moissac, Vowenberg, Afkler se groupent autour du carton. Michel et Trévières ne les suivent pas.

TRÉVIÈRES.

Monsieur Aubier, j'ai un service à vous demander.

MICHEL.

De quoi s'agit-il, mon petit Trévières?

TRÉVIÈRES.

Vous connaissez Sagelier?

MICHEL.

Oui.

TRÉVIÈRES.

Vous savez qu'il fait partie de la nouvelle combinaison ministérielle?

MICHEL.

Oui, oui, je sais, et alors?

TRÉVIÈRES.

Alors, s'il est nommé, et il le sera, je désirerais être attaché à son cabinet. En quels termes êtes-vous avec lui?

MICHEL

En très bons termes.

TRÉVIÈRES.

Vous le voyez toujours?

MICHEL.

Je le vois assez souvent.

TRÉVIÈRES.

Votre recommandation auprès de lui serait très efficace.

MICHEL.

Dame, je pense. J'étais au lycée avec lui, nous étions étudiants ensemble, nous sommes demeurés amis. Il y a entre nous des souvenirs certainement plus forts que nos divergences politiques.

TRÉVIÈRES.

Alors, vous v oudrez bien lui parler?

MICHEL.

Comptez sur moi. Mais pourquoi voulez-vous être attaché au cabinet de Sagelier?

TRÉVIÈRES.

Je vais vous expliquer. J'ai vingt-cinq ans...

MICHEL.

Et vous ne voulez pas mourir encore.

TRÉVIÈRES.

Non... je suis arrivé à un tournant de ma vie, et...

Ils continuent de causer.

JUDITH.

N'est-ce pas que c'est admirable!

L'oncle Émile, qui lisait *L'Oréopanax*, se mêle au groupe, autour des eaux-fortes.

L'ONCLE ÉMILE.

Qu'y a-t-il de si admirable?

JUDITH.

Ces eaux-fortes de William Dorth... ce sont des merveilles...

ANDRÉE, lui passant une des eaux-fortes.

Tiens, voilà le portrait de Judith.

L'ONCLE ÉMILE, à Judith.

Ça a la prétention d'être vous, ça?

JUDITH.

Oui, c'est moi.

L'ONCLE ÉMILE.

Je ne vous eusse pas reconnue.

JUDITH.

Ce n'est pas une photographie... ce n'est pas même, à proprement parler, un portrait, c'est une interprétation.

L'ONCLE ÉMILE.

Il vous a interprétée là comme une noyée.

JUDITH.

Vous n'y entendez rien.

L'ONCLE ÉMILE.

Sérieusement, vous trouvez ça bien?

JUDITH.

Je vous dis, admirable!

AFKLER.

C'est bien vous, au contraire... la sinuosité de la bouche... le mystère du regard.

PAULINE.

Oui, et ce je ne sais quoi d'infini qui circule à travers l'absolu.

MOISSAC.

C'est curieux, j'allais le dire.

PAULINE

Et puis, je trouve que William Dorth a une vision tellement spéciale... ce qu'il fait est d'une synthèse si définitive... Ah! c'est d'un art si inquiétant.

L'ONCLE ÉMILE.

Inquiétant pour lui.

JUDITH.

Vous, d'abord, on ne vous parle pas.

ANDRÉE.

J'avoue que, si je devais faire faire mon portrait, ce n'est pas Dorth que je choisirais.

JUDITH.

Pourtant, Andrée, il vous trouve très bien; il m'a même dit qu'il ferait volontiers quelque chose avec vous.

ANDRÉE.

Vous m'effrayez!

JUDITH.

Oh! avec William Dorth, vous ne courez aucun danger : il caresse des pots et ça lui suffit.

L'ONCLE ÉMILE.

Comment! des pots?

JUDITH.

Oui, il paraît que les grès, les faïences, les porcelaines, leurs contours, leur poli, leur fraîcheur, leur grain, tout ça lui procure des sensations particulières.

L'ONCLE ÉMILE.

Il est complet, votre William Dorth! Encore un élève de l'école anormale!

JUDITH.

Quel mal fait-il? Il a bien raison si ça l'amuse. Il augmente le champ de ses sensations, voilà tout. Moi, je l'envie.

L'ONCLE ÉMILE.

Taisez-vous donc! Savez-vous à quoi l'on en arrive, avec ces théories-là?

JUDITH.

Non, mais je vais le savoir dans un instant.

L'ONCLE ÉMILE.

Eh bien! on en arrive à excuser le monsieur qui plante des aiguilles dans la gorge de ses petites amies.

ANDRÉE.

Oh! l'espiègle!

L'ONCLE ÉMILE.

Celui-là aussi augmente le champ de ses sensations.

MOISSAC, *fredonnant.*

Cours, mon aiguille, dans ta gorge...

JUDITH.

Ah! non, vous savez, les aiguilles, très peu pour moi!

L'ONCLE ÉMILE.

Vous voyez bien!... Non, ces gens-là, on devrait les condamner.

JUDITH.

Ha! ha! les condamner! Alors, vous condamneriez William Dorth pour détournement de potiches?

L'ONCLE ÉMILE.

En tout cas, je commencerais par l'enfermer et par le doucher. (Il s'adresse à Pauline.) Voyons, madame, n'ai-je pas raison?

PAULINE.

Oh! monsieur, pour ces choses-là, moi je trouve que chacun est libre de faire ce qu'il veut.

L'ONCLE ÉMILE.

Ah! alors, c'est différent. Après l'amour libre, le vice libre, le crime libre même, au besoin; tout ça, c'est dans le même désordre d'idées.

JUDITH.

Émile, vous vous emballez!

L'ONCLE ÉMILE.

Je ne m'emballe pas; mais c'est égal, caresser des pots quand il y a les femmes, quand il y a les femmes!

ANDRÉE.

Le fait est que je me demande quel plaisir on peut avoir avec des pots.

L'ONCLE ÉMILE.

Après tout, j'en ai eu quelquefois avec des cruches.

Il va rejoindre Michel et Trévières, en haussant les épaules et en grommelant.

JUDITH, quand il s'est un peu éloigné.

Quelle vieille bête!

MOISSAC.

Il a raison, il dit ce qu'il pense.

JUDITH.

Mais il ne pense pas.

MOISSAC.

Alors, c'est comme s'il ne disait rien.

JUDITH.

Imaginez-vous, il m'a lu l'autre jour un drame en vers, un drame historique, c'est idiot... c'est au-dessous de tout. Et puis il me déplaît, avec son insupportable manie de faire des à-peu-près. D'abord, quand il sort de table, il est toujours congestionné... il boit trop de vin... je le déteste.

MOISSAC.

Il ne faut pas le détester : il fait des à-peu-près, il écrit des drames historiques, il aime le vin, il ne trouve rien de plus beau que les femmes, tout ça constitue un ensemble.

JUDITH.

D'abord, c'est un raté, moi, j'aime qu'on réussisse.

MOISSAC.

C'est tout de même un type, croyez-moi.

Un silence.

VOWENBERG.

Judith, pourrais-je vous dire un mot?

JUDITH.

Mais, certainement.

On s'éloigne discrètement. On les laisse seuls.

VOWENBERG.

Vous savez qu'un nouveau ministère est en train de se former et que Sagelier en fera certainement partie?

JUDITH.

Oui... Eh bien?

VOWENBERG.

Je voudrais être attaché au cabinet de Sagelier. Vous verrez Lazare Hœndelssohn, aujourd'hui?

JUDITH.

Il doit venir me voir à quatre heures.

VOWENBERG.

Alors, parlez-lui sérieusement, parlez-lui... il faut absolument que ça se fasse... Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi. Sagelier n'a rien à refuser à Hœndelssohn et, s'il marche à fond...

JUDITH.

Soyez tranquille, il marchera.

VOWENBERG.

Avec l'appui de Hœndelssohn, je suis tranquille... Michel jette de notre côté des regards inquiets... il est persuadé que je vous fais la cour. D'abord, je ne vous ai jamais fait la cour.

JUDITH.

Vous avez de l'aplomb.

VOWENBERG.

Je veux dire que je n'ai jamais enguirlandé de périphrases surannées le grand désir que j'ai de votre chère petite personne.

JUDITH.

C'est une justice à vous rendre, vous m'avez toujours parlé avec la dernière brutalité.

VOWENBERG.

Et vous, vous m'avez toujours repoussé avec la dernière cruauté. Oh! je sais bien qui vous aimez.

JUDITH.

Je serais curieuse de l'apprendre.

VOWENBERG.

Vous aimez Lazare Hœndelssohn.

JUDITH, riant.

Ah! ah! ah!

VOWENBERG.

Vous n'avez pas du tout envie de rire. Lazare est votre flirt, votre love; je ne dis pas que vous soyez sa maîtresse...

JUDITH.

C'est heureux.

VOWENBERG.

Pas encore, mais vous le serez.

JUDITH.

Jacques, je devrais vous mettre à la porte, pour vous apprendre à me parler comme vous le faites; mais j'aime mieux m'amuser de votre grossièreté que de m'en offenser.

VOWENBERG, galamment.

Vous adorez ma grossièreté, elle vous râpe l'âme.

JUDITH.

C'est vrai, comme une mauvaise eau-de-vie râpe le gosier.

VOWENBERG.

Alors, je continue : le jour où vous serez la maîtresse de Lazare, je souffrirai beaucoup.

JUDITH.

Vous?

Elle rit.

VOWENBERG.

Oui, moi... je ragerai certainement; mais j'aurai la satisfaction de savoir que Michel est cocu.

JUDITH, le coupant.

Voulez-vous vous taire... J'ai horreur qu'on dise de ces mots-là... vraiment, vous avez un cœur charmant.

VOWENBERG.

Michel me déteste... il ne peut pas me sentir.

JUDITH.

Vous faites tout ce qu'il faut pour ça... Encore tout à l'heure, vous lui annoncez que sa femme va se remarier.

VOWENBERG.

Qu'est-ce que ça peut lui faire, puisqu'il l'a quittée?

JUDITH.

Tout de même, c'était une gaffe.

VOWENBERG.

Vous croyez?

JUDITH.

J'en suis sûre et vous aussi... C'est la pire de toutes les gaffes... la gaffe volontaire.

VOWENBERG.

Eh bien! oui, je l'ai fait exprès... je suis dans un de mes bons jours : je me sens taquin, agressif à souhait, bien en forme... Je me découvre, comme *l'übermenschlich*, plein d'une joyeuse méchanceté.

PAULINE, survenant.

Judith, venez donc nous donner un renseignement.

Ils remontent auprès du docteur Lurdau qui est en train d'examiner une sorte de casque.

LURDAU.

J'étais en train d'examiner cet objet. Puis-je vous demander à quoi il sert?

JUDITH.

C'est un casque de téléphone.

LURDAU.

Un casque de téléphone? C'est épatant! très original. Vous mettez réellement ça sur votre tête?

JUDITH.

Mais oui, quand je veux entendre l'Opéra ou l'Opéra-Comique, j'adapte les récepteurs dans ces plaques, parce que c'est fatigant de les tenir comme ça. (Elle fait le geste d'une personne qui écoute dans le téléphone.) Je m'installe dans un fauteuil et j'écoute.

LURDAU.

Épatant!

JUDITH.

Je m'en suis servie hier pour la première fois; j'ai entendu *Pelléas et Mélisande*. C'était un ravissement.

LURDAU.

Je vous prie de le mettre sur votre tête.

JUDITH.

Voilà!

Elle met le casque sur sa tête et s'assied sur un haut fauteuil en bois sculpté.

PAULINE.

Ça vous va tout à fait bien... vous avez l'air d'un Gustave Moreau... n'est-ce pas, Narcisse?

AFKLER.

Oui... *La Princesse au Téléphone.*

ANDRÉE.

C'est comme ça que vous devriez faire faire votre portrait, Judith.

MOISSAC.

C'est très bien : ce casque enrichi de pierreries, ces légers fils verts qui vous relient à l'enchantement de la musique... cela a quelque chose de lointain et d'immédiat, de chimérique et de pratique à la fois.

VOWENBERG.

C'est sphyngique et guivral... et, pourtant, si parisien!

MOISSAC.

Aubier, ça ne vous donne pas l'idée d'avoir un casque pareil?

MICHEL.

Oh! non, moi, je n'ai pas de ces imaginations orientales.

JUDITH.

Tu pourrais avoir un casque de pompier, bijou. D'abord, Michel ne comprend rien à ces choses-là, pas plus qu'à mes façons de m'arranger. Ce matin encore, nous avons eu une grande discussion; il trouvait cette robe ridicule.

MICHEL.

Tu veux dire ce costume.

PAULINE.

Est-ce possible? Je la trouve très jolie, au contraire, votre robe... j'en aurai une pareille certainement.

LURDAU.

Très originale.

JUDITH.

Michel n'aime pas l'originalité.

MICHEL.

Ce que je n'aime pas, c'est la recherche de l'originalité.

JUDITH.

Alors, tu te figures qu'en mettant cette robe, je me suis dit : « Mon Dieu! que je suis donc originale, étrange! » En effet, ce serait misérable. Je la mets parce que ça me plaît, voilà tout.

ANDRÉE.

D'abord, les hommes ne doivent pas s'occuper de ces choses-là.

JUDITH.

Et puis, c'est une robe d'intérieur... je comprendrais que tu ne tiennes pas à ce que je sorte comme ça.

MICHEL.

Je suis tranquille... ça viendra.

JUDITH.

Bien entendu... (Un silence.) Et vous, docteur Lurdau, qu'en pensez-vous?

LURDAU.

Je pense, séduisante dame, de quelque façon que vous vous habilliez, vous serez toujours charmante.

JUDITH.

Docteur Lurdau, vous êtes très galant.

L'ONCLE ÉMILE.

Le docteur Lurdau va rentrer dans son pays et écrire, dans un gros livre, que toutes les femmes, à Paris, ont des casques pour entendre l'Opéra dans le téléphone.

LURDAU.

Je ne conclus pas du particulier au général.

L'ONCLE ÉMILE.

Et puis, vous avez écrit sur les femmes françaises, sur les hommes aussi, des choses plus sévères. Je lisais précisément tout à l'heure votre article dans *L'Oréopanax:* vous écrivez que les Français sont bavards, ignorants, libertins, frivoles, et que nous offrons les symptômes d'une vertigineuse décadence.

LURDAU.

Oh! les peuples mettent cinq cents ans à pourrir. J'ai observé chez vous certains symptômes de décadence... je les ai signalés loyalement.

L'ONCLE ÉMILE.

Ah! vous nous arrangez bien! J'ai même été surpris de lire ces choses-là dans une revue française.

JUDITH.

Et, bien entendu, dans une revue française, on doit imprimer que les Français sont le premier peuple du monde.

L'ONCLE ÉMILE.

Pas nécessairement; mais il n'est pas nécessaire non plus d'imprimer tout le contraire.

AFKLER.

Oh! le docteur Lurdau n'épargne pas non plus ses compatriotes.

LURDAU.

Naturellement! Qu'est-ce que ça signifie : compatriotes? Ach! ça n'est rien du tout. Moi, je suis tout à fait exempt du préjugé national. Je suis un citoyen du monde, vous comprenez. Alors, je ne juge pas les gens, s'ils sont Italiens, ou Danois, ou Russes, ou Français... ou je ne sais quoi, vous comprenez? Je fais l'ethnographie, la psychologie des peuples.

VOWENBERG, avec force.

J'ai trouvé votre article, docteur Lurdau, de tout premier ordre.

L'ONCLE ÉMILE.

Et puis, vous ne vous en êtes pas tenu aux généralités. Vous avez pris à partie, assez rudement, quelques-uns d'entre nous.

LURDAU.

Vous êtes le peuple qui a fait la belle et grande Révolution. J'ai pris à partie ceux qui, dans la France, cette terre des nobles idées généreuses, veulent systématiquement retourner en arrière.

VOWENBERG, *rudement.*

Et vous avez eu raison de leur mettre le nez dans leurs raisonnements de sciapodes et de blémies!

MICHEL, *intervenant.*

Les gens dont vous parlez ne veulent pas systématiquement retourner en arrière. Ce sont des gens qui pensent en Français, voilà tout.

JUDITH.

Ah! penser en Français, on sait ce que ça veut dire : c'est limiter l'humanité à un fleuve et à une chaîne de montagnes; c'est ignorer complaisamment ce qui se passe au dehors; c'est être fier en regardant une colonne... c'est prendre un trou et mettre de la tradition autour.

MICHEL.

Évidemment, ces gens-là ne se proclament pas citoyens du monde; c'est, d'ailleurs, une expression mal venue, car la cité et le monde sont deux choses opposées... et la plupart des hommes tiennent à la terre où ils sont nés par des racines profondes.

LURDAU.

Quelle erreur!

VOWENBERG.

Voilà encore une expression mal venue! Les hommes ont des pieds pour marcher; alors, qu'est-ce que ça signifie : tenir à la terre par des racines profondes?

MICHEL.

Si vous aimez mieux, c'est aimer sa patrie.

VOWENBERG.

Oh! la patrie... Voulez-vous me définir ce que c'est que la patrie? Vous allez me répondre que votre patrie, c'est la France. Ce n'est qu'une expression géographique. On vous demande une définition saine.

MICHEL, sans élever la voix, au contraire.

Je ne sais pas si ma définition vous paraîtra saine; mais il me semble que la patrie, c'est des victoires glorieuses, des défaites héroïques, de beaux exemples de sacrifices et de vertus... c'est des cathédrales, des palais, des tombeaux... c'est des paysages que l'on a vus tout enfant et d'autres qui, plus tard, ont encadré des heures de joie ou de tristesse... c'est des choses intimes, des souvenirs, des traditions, des coutumes... c'est un langage qui vous paraît le plus doux, c'est une vieille chanson, un vieux proverbe plein de bon sens... c'est une rose qui s'appelle la France, c'est une assiette peinte... que sais-je? Mais oui, la patrie, c'est tout ça... et bien d'autres choses encore.

L'ONCLE ÉMILE.

Mais oui, c'est tout ça, nom de Dieu!

JUDITH.

Oh! vous, parbleu, vous êtes un cocardier. Quand vous voyez passer un drapeau, vous pleurez.

VOWENBERG.

Ma cuisinière aussi.

L'ONCLE ÉMILE.

Ça prouve que c'est une brave femme, votre cuisinière, je l'embrasserais... Je ne pleure pas, mais je suis très ému.

JUDITH.

Êtes-vous ému quand vous voyez le drapeau qui flotte sur le Mont-de-Piété?

L'ONCLE ÉMILE.

Ça, non!

JUDITH.

Et quand vous voyez les petits drapeaux dans les petites boutiques des Champs-Élysées?

L'ONCLE ÉMILE.

Non plus. Mais quand je vois le drapeau à sa place. c'est-à-dire au milieu du régiment, alors, je suis ému et je m'en vante... Et je ne suis pas le seul, heureusement.

VOWENBERG.

Ha! ha! Le drapeau!

AFKLER.

Le régiment qui passe!

VOWENBERG.

Les dernières cartouches!

AFKLER.

Le père La Victoire!

VOWENBERG.

Ah! vous voyez, docteur Lurdau, que le militarisme compte encore chez nous quelques partisans.

L'ONCLE ÉMILE.

Il ne s'agit pas de militarisme, il faut bien pourtant que nous ayons une armée.

AFKLER.

Pourquoi faire?

L'ONCLE ÉMILE.

Mais pour nous défendre; parce que les autres en ont une.

MOISSAC.

Mais personne ne songe à nous attaquer.

L'ONCLE ÉMILE.

Ça, nous n'en savons rien. Alors, il ne faut pas être les plus faibles.

AFKLER.

Vous êtes pour la paix armée?

JUDITH.

Moi, je suis pour la guerre désarmée.

LURDAU.

Nous poursuivons précisément ce but que les plus faibles soient protégés, en attendant que les guerres diminuent jusqu'à disparaître. Ce sera la plus grande œuvre de la civilisation.

L'ONCLE ÉMILE.

Taisez-vous donc!.... C'est au lendemain de la Conférence de La Haye, que nous avons vu une nation formidable et soi-disant civilisée, se précipiter sur un petit peuple vingt fois inférieur en nombre. Nous serons bien avancés quand pareille chose nous arrivera.

JUDITH.

Et alors? il n'y aura plus de ciel, plus de mer, plus de montagnes... il n'y aura plus de couchers de soleil, il n'y aura plus de clairs de lune... il n'y aura plus d'arbres plus de fleurs, plus de musique, plus de parfums... il n'y aura plus de gens qui s'aimeront, plus de baisers, de caresses, d'étreintes!

VOWENBERG.

Il n'y aura plus d'assiettes peintes!

L'ONCLE ÉMILE.

Ah! si vous raisonnez comme ça!

JUDITH.

Mais l'armée, c'est la guerre.

L'ONCLE ÉMILE.

Mais non.

JUDITH.

Mais si, c'est forcé. L'homme qui a un fusil veut s'en servir. Et penser qu'à notre époque, on trouve encore des gens pour envisager la guerre comme une chose nécessaire, sainte, sacrée, c'est effrayant!

L'ONCLE ÉMILE.

Mais non, comme une chose possible.

JUDITH.

Eh bien, il y a des possibilités qu'il ne faut jamais admettre; c'est le meilleur moyen de les rendre impossibles.

VOWENBERG.

Mais, s'il surgissait un nouveau Napoléon, vous et vos pareils, vous seriez prêts à le suivre, comme un troupeau.

L'ONCLE ÉMILE.

Pas du tout. Je trouve que Napoléon fut un homme néfaste.

VOWENBERG.

Vous dites ça maintenant... Ah! docteur Lurdau, vous n'en avez pas assez dit sur la mentalité de certains Français.

L'ONCLE ÉMILE.

Ça signifie?...

VOWENBERG.

Ça signifie qu'il faut haïr le militarisme, et que les gens qui font leur métier d'être militaires ont un cerveau comparable à celui du Catoblépas, animal tellement stupide qu'il dévorait ses propres pieds.

MICHEL.

Vous oubliez, Vowenberg, que j'ai un frère qui fait précisément son métier d'être militaire.

VOWENBERG.

Non, non, je ne l'oublie pas, et je répète...

MICHEL, *très calme.*

Monsieur Vowenberg, vous ne répéterez rien du tout... et je vous prie de prendre la porte...

JUDITH.

Tu es fou!

VOWENBERG.

C'est sérieux?

MICHEL.

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

VOWENBERG.

Alors, il n'est plus permis de discuter?

MICHEL.

Il est permis de discuter courtoisement... Allons! vous n'avez pas entendu?

Il s'avance vers lui.

VOWENBERG.

Ne me touchez pas!

MICHEL.

Alors, allez-vous-en.

VOWENBERG.

C'est plaisir de venir déjeuner chez vous, vous avez une façon de comprendre l'hospitalité!...

MICHEL.

Je ne vous reproche pas les plats qu'on vous a servis, seulement, je vous reproche de mettre les pieds dedans.

VOWENBERG.

Ça ne se passera pas comme ça, je vous en réponds... cette affaire aura des suites.

MICHEL.

Une affaire a toujours des suites.

VOWENBERG.

Vous êtes trop spirituel... Vous savez qu'on en meurt?

MICHEL.

C'est une belle mort!...

VOWENBERG, tendant la main à Judith.

Au revoir!

JUDITH.

Je vous accompagne...

MICHEL.

Reste là, je te prie.

JUDITH.

Mais...

MICHEL.

Reste là !

Vowenberg se dirige vers la porte, après avoir dit au revoir à Pauline Afkler et à Moissac. — Un silence, un grand silence. Judith va ouvrir, avec une nerveuse tranquillité, le piano et joue vaguement.

MOISSAC.

Vous avez eu tort, Aubier... il ne faut pas prendre au tragique ce que dit Vowenberg...

L'ONCLE ÉMILE.

Il s'exprime avec une telle violence !...

MOISSAC.

Oui, je sais bien, il a un langage un peu apocalyptique et qui surprend dans la bouche d'un jeune noceur... C'est le prophète de chez Maxim's !...

TRÉVIÈRES.

Au revoir, mon cher monsieur Aubier. Si vous avez besoin de moi, je suis à votre disposition.

MICHEL.

Je vous remercie.

MOISSAC.

Je descends avec vous, Trévières.

Ils vont dire au revoir à Judith.

JUDITH, s'interrompant de jouer.

Vous vous en allez ?

MOISSAC.

Sans doute, puisque Vowenberg a donné le signal du départ.

Trévières et Moissac sont sortis. Judith s'est remise à jouer du piano.

MICHEL, au docteur Lurdau.

Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir rendu témoin de cette scène un peu vive...

LURDAU.

Je suis enchanté, au contraire, c'est si intéressant !...

L'ONCLE ÉMILE.

Oui, voilà un document pour votre psychologie des peuples.

LURDAU.

Je regrette seulement d'avoir été la cause involontaire, le point de départ, à ainsi dire, d'une discussion qui a tourné au véritable drama.

MICHEL.

Ne regrettez rien, au contraire, vous m'avez rendu un grand service.

Poignées de mains. Lurdau sort, après avoir dit adieu à Judith.

ANDRÉE.

Je m'en vais aussi, Judith... mes affaires sont dans votre chambre, je crois?

JUDITH.

Oui. Je vais avec vous.

Elle se lève et sort avec Andrée. Il ne reste plus que l'oncle Émile et Michel.

SCÈNE II

MICHEL, L'ONCLE ÉMILE.

L'ONCLE ÉMILE.

Dis-moi donc : tu ne vas pas te battre avec ce Vowenberg, j'imagine?

MICHEL.

J'attendrai ses témoins. Tu n'imagines pas non plus que je lui fasse des excuses?

L'ONCLE ÉMILE.

C'est vrai. Par exemple, Judith n'est pas contente.

MICHEL

Tant pis! Aussi bien, ce qui vient d'arriver est une résultante; c'est l'éclatement d'une longue exaspération. Oui, le milieu dans lequel je vis, les choses que j'entends journellement, les gens que je suis obligé de voir, tout ça m'exaspère!

L'ONCLE ÉMILE.

Mais pourquoi vois-tu ces gens-là?

MICHEL.

Mais parce qu'ils plaisent à Judith. Elle les invite; ce sont ses amis. C'est effrayant le défilé qu'il y a ici. Et, ce qu'il y a de plus irritant, c'est la façon dont ces gens-là ont l'air de vous traiter d'imbécile, dès qu'on ne pense pas comme eux. Encore, tout à l'heure, tu as vu? Dieu sait si je trouve que la guerre est une chose atroce, abominable. Combien de discussions avons-nous eues à ce sujet avec mon frère et avec toi... Eh bien! ce Vowenberg s'est montré tellement agressif, qu'il m'a forcé de prendre parti, presque contre moi-même.

L'ONCLE ÉMILE.

Ah! je comprends qu'il t'ait exaspéré... Qu'est-ce qu'il fait, ce Vowenberg?

MICHEL.

Rien; c'est un démolisseur.

L'ONCLE ÉMILE.

Un démolisseur?

MICHEL.

Oui, ça ne veut rien dire, mais ici, c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de quelqu'un.

L'ONCLE ÉMILE.

Ne m'as-tu pas dit qu'il voulait faire de la politique?

MICHEL.

Oui, il dit déjà : « Quand je serai ministre! »

L'ONCLE ÉMILE.

Pas ministre de la Guerre, en tout cas.

MICHEL.

Est-ce qu'on sait?

L'ONCLE ÉMILE.

C'est vrai, on ne sait pas... Il ne faut pas plaisanter. C'est peut-être lui qui trouvera la formule qui nous fichera tous définitivement par terre.

Un silence.

MICHEL.

Tu savais que Suzanne allait se remarier?

L'ONCLE ÉMILE.

Oui, j'en ai entendu parler.

MICHEL.

Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

L'ONCLE ÉMILE, *embarrassé.*

Parce que... j'ai pensé que ça pourrait...

MICHEL.

J'aurais toujours mieux aimé l'apprendre par toi que par Vowenberg. Tu sais qui elle épouse?

L'ONCLE ÉMILE.

Oui, c'est un Monsieur de... de... attends-donc... de Paruel, je crois.

MICHEL.

Connais pas. Qu'est-ce qu'il fait?

L'ONCLE ÉMILE.

Il a de grandes propriétés en Lorraine, des terres qu'il fait valoir lui-même.

MICHEL.

En Lorraine? Cela complique les choses.

L'ONCLE ÉMILE.

Comment ça?

MICHEL.

Dame! Suzanne ne pourra pas emmener ses enfants là-bas.

L'ONCLE ÉMILE.

Ah! ça, c'est une question à régler.

MICHEL.

Oh! elle est toute réglée. J'ai le droit de les voir deux fois par semaine, chez mes parents... je ne vais pas renoncer à les voir...

Sur ces derniers mots, Judith est entrée.

JUDITH.

Ah! je vous demande pardon... je ne savais pas que vous étiez encore là, Émile.

L'ONCLE ÉMILE.

Non, non, je m'en vais, je m'en vais... je vous laisse causer, mes enfants. Au revoir, ma petite Judith... au revoir, mon vieux Michel... Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Il sort.

SCÈNE III

JUDITH, MICHEL.

JUDITH.

Je viens d'écrire à Vowenberg.

MICHEL.

Pourquoi faire?

JUDITH.

Pour lui faire des excuses.

MICHEL.

Pas en mon nom, j'espère.

JUDITH.

Je ne tolère pas que l'on traite mes amis de cette façon; que ce soit la dernière fois, n'est-ce pas?

MICHEL.

Tes amis ne sont pas les miens.

JUDITH.

J'en suis fâchée. En tout cas, j'ai exprimé à Vowenberg tous mes regrets que cette scène ridicule, grotesque, se soit passée chez moi.

MICHEL.

Pardon, chez nous.

JUDITH.

Peu importe!

MICHEL.

D'ailleurs, ce qui est arrivé là est bien de ta faute.

JUDITH.

De ma faute? Oh! ça, c'est trop fort!

MICHEL.

Certainement... certainement. Quand la discussion a pris cette tournure, au lieu de l'apaiser, de la détourner, de te taire tout au moins, tu n'as fait que l'envenimer!

JUDITH.

Je te l'ai déjà dit : il y a certaines choses que je ne peux pas entendre passivement et de sang-froid.

MICHEL.

Il y a d'autres choses que je ne laisserai jamais dire devant moi... Vowenberg avait besoin d'une leçon... il ira porter ailleurs ses provocations.

JUDITH.

Il n'a pas été provocant, il a dit des choses très justes. C'est toi qui, maintenant, ne sais quoi inventer pour excuser ta mauvaise humeur. Il est facile, pourtant, d'en deviner la véritable cause. Tu as appris que ta femme allait se remarier, alors, ça t'a donné une crise de traditionalisme. Parbleu! c'est toujours la même chose.

MICHEL.

Il ne s'agit pas de ma femme, il s'agit de Vowenberg. D'abord, pourquoi l'as-tu invité à déjeuner, sans me le dire?

JUDITH.

Parce que j'ai le droit d'inviter ici qui je veux.

MICHEL.

Ah! tu as été bien inspirée... Mais tu ne peux pas te passer de lui; c'est vrai, il est toujours fourré ici... et même, quand il y a du monde, comme tout à l'heure encore, vous trouvez moyen de vous isoler. Qu'avez-vous donc de si intéressant à vous dire? que complotez-vous?

JUDITH.

Nous ne complotons rien. Vowenberg est un garçon très intelligent, très cultivé... J'éprouve beaucoup de plaisir à causer avec lui... Je le trouve très agréable.

MICHEL.

Oh! je sais bien. Et puis, il a avec toi des façons qui me déplaisent, il est beaucoup trop familier; il te fait la cour, et ça t'amuse.

JUDITH.

Il ne me fait pas du tout la cour.

MICHEL, entre ses dents.

Sale juif[1]!

JUDITH.

Bien, très bien, c'est parfait... tous les juifs sont des sales juifs... Ah! tu as des moyens de discussion bien français, toi, à la bonne heure... Alors, tu le détestes simplement parce qu'il est juif?

MICHEL.

Ne me fais donc pas dire des choses pareilles! Est-ce que je déteste Lazare Hœndelssohn?

JUDITH.

Tu as commencé par ne pas l'aimer.

MICHEL.

Non, je ne l'ai pas aimé tout de suite; mais j'ai bien vite reconnu sa culture supérieure et la noblesse de son caractère.

JUDITH.

C'est encore heureux.

MICHEL.

De telles qualités, Vowenberg ne me donnera jamais l'occasion de les reconnaître en lui. Mais, il ne faut pas toucher à Vowenberg, et tu l'aimes précisément pour la même raison que, selon toi, je le déteste, parce qu'il est juif!

JUDITH.

Absolument.

MICHEL.

Tu es en admiration devant lui, devant son outre-

1. Après la répétition générale, la censure a demandé que l'on supprimât ces deux mots. Nous les avons donc supprimés, bien qu'à cette place, ils eussent moins la valeur d'une injure que d'une locution dont les israélites eux-mêmes sourient et plaisantent entre eux. Aussi bien, il ne faut pas perdre de jugement que nous sommes, à ce moment, dans la discussion et dans les nerfs, et que Michel, directement atteint, ne peut avoir la politesse d'un idéologue.

cuidance insupportable, son insolence tumultueuse, son arrivisme féroce, sa... sa méchanceté et ce don supérieur qu'il possède d'être antipathique. D'ailleurs, pour toi, il n'y a que les juifs qui soient intelligents, qui aient de l'esprit, du talent et du génie. Ils ont toutes les qualités, tous les dons avec le moyen de s'en servir; eux seuls possèdent le sens de la vie!

JUDITH.

C'est incontestable : le sens de la vie, ils le possèdent plus que vous autres. Ils savent ce qu'ils veulent, et ils veulent être heureux; ils sont logiques, la raison les guide; ils ne s'embourbent pas dans les ornières de la routine; ils ne nient pas le progrès, ils y croient ardemment et, comme ils ne sont pas des indifférents et des aquoibonistes, comme la plupart d'entre vous, ils vous dépassent, ils sont les premiers en tout, et c'est cela que vous ne leur pardonnez pas.

MICHEL.

Oh! en tout, en affaires. Et encore, parce qu'ils ont moins de scrupules.

JUDITH.

Dis donc plus de persévérance et d'ardeur au travail!

MICHEL.

En tout! Ils ne sont pas plus artistes, plus savants, plus philosophes et plus poètes que nous!...

JUDITH.

Ils le sont bien davantage!

MICHEL.

Allons donc! ils ont toujours été les commissionnaires de la pensée[1]. Mais ce ne sont pas des inventeurs et des créateurs, et il n'y a que ça qui compte!...

1. Il faut comprendre que Michel, ici, emploie une expression synthétique et ne s'attarde pas aux exceptions. Parbleu! il sait bien que Henri Heine était juif. S'il développait, il dirait que, parmi les israélites se livrant

JUDITH.

Laisse-leur le temps. Pendant quinze siècles vous les avez opprimés!

MICHEL.

Ça n'a pas empêché l'éclosion et l'épanouissement d'un Spinoza.

JUDITH.

Il y en a eu d'autres!

MICHEL.

On le saurait!

JUDITH.

Oh! toi, tu ne sais rien.

MICHEL.

Rien de rien!

JUDITH.

En tout cas, il n'y a pas eu parmi eux de bourreaux ni d'inquisiteurs!...

MICHEL.

Laisse-leur le temps. Il y en a déjà et il s'en prépare d'autres.

JUDITH.

Tant pis pour vous, si nous nous vengeons!

MICHEL.

Et tant pis pour vous, si nous songeons à nous défendre! Oui, j'en suis bien revenu de la supériorité d'Israël. Par quels moyens sont-ils les premiers?

JUDITH.

Par leur intelligence et par leur volonté!

MICHEL.

L'Intelligence! tu n'as que ce mot-là à la bouche;

aux travaux intellectuels, il voit surtout, dans le présent comme dans le passé, des traducteurs, des commentateurs, des critiques, des archéologues, des philologues, etc.; il constaterait leur aptitude ingénieuse et patiente aux sciences d'érudition plus qu'aux découvertes.

mais l'Intelligence n'a pas plus de droits à notre admiration que la force musculaire. C'est un don, voilà tout, et qui n'est pas admirable, s'il ne s'accompagne pas de vertus, de sentiments généreux, de bonté véritable et de délicatesse.

JUDITH.

La bonté et la générosité sont des dons, si tu vas par là, et qui peuvent être néfastes, s'ils ne s'accompagnent pas de discernement et de compréhension. Nos sentiments et notre sensibilité sont aussi profonds que les vôtres, crois-le bien; mais nous ne connaissons pas la sentimentalité, ni la sensiblerie, ni l'acceptation de la souffrance inutile, tout ce que vous devez à une religion déprimante dont les prêtres ne sont même pas des hommes!

MICHEL.

Vous ne vous embarrassez d'aucun idéal.

JUDITH.

Notre idéal est de ce monde : c'est la Justice et la Vérité.

MICHEL.

Oui, vous êtes plus pratiques et plus réalistes que nous, c'est certain; mais aussi, accapareurs, exploiteurs, trusteurs et bluffeurs.

JUDITH.

Alors, il n'y en a pas parmi vous, de ces gens-là?

MICHEL.

Proportionnellement, il y en a moins.

JUDITH.

Tu as décidé ça?

MICHEL.

Oui, parce qu'il y a chez nous des ouvriers, des paysans, et tous les éléments qui constituent un peuple, et

non pas une bande! Mais chez vous, pour un Lazare Hœndelssohn, combien de Vowenberg? Seulement, toi, tu ne fais pas le départ entre ceux-ci et celui-là.

JUDITH.

Sois tranquille, je le ferai.

MICHEL.

Tout ce qu'ils disent est merveilleux, tout ce qu'ils font est excellent. Tu ne te plais qu'avec eux.

JUDITH.

Tu peux le dire!

MICHEL.

Tu me les as amenés tous. Il en est venu un d'abord, puis dix, puis vingt, puis cent!... chacun en amenant cent autres... Ils sont dix mille maintenant[1]!

JUDITH.

Tu exagères!

MICHEL.

Oh! à peine. Ils se sont installés ici, indiscrets, encombrants, bruyants, sans gêne... C'est un flot envahissant, débordant... Ton médecin est juif.

JUDITH.

Aussi, je me porte bien.

MICHEL.

Ton avocat est juif.

JUDITH.

Il ne me donne que de bons conseils.

MICHEL.

Ton couturier est juif, et ça se voit!... tes fournisseurs sont juifs.

1. M. Théodore Reinach évalue à 100.000 le nombre des juifs, en France; « Paris, à lui seul, compte plus de la moitié de ce chiffre ». (*Histoire des israélites*, 2e édition, 1901.) La population actuelle de la France est évaluée à 37.000.000 d'habitants. Il n'apparaît pas qu'il y ait chez nous, comme en Russie et en Roumanie, un prolétariat juif.

JUDITH.

Mieux, meilleur marché.

MICHEL.

Tout, tout est juif autour de moi!

JUDITH.

Tu es injuste, Michel, mes domestiques ne sont pas juifs; mais mon amant le sera, si c'est ça que tu veux!

MICHEL.

Ce que je veux, c'est que ça cesse, parce que j'en ai assez, entends-tu? j'en ai assez!... Je suis las de recevoir chez moi tous ces gens pour qui je suis l'adversaire et qui, par leurs ricanements, salissent tout ce que je respecte. C'est vrai, ils ne savent que ricaner... ils ont même inventé le ridicule du courage...

JUDITH.

Ils ont raison... il y a des courages ridicules... Quant à moi, j'en ai assez de tes mauvaises humeurs et de ton injustice!

MICHEL.

Et, ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est que tu es avec eux contre moi. Tu n'as jamais compris combien c'est irritant, exaspérant, quand on aime une femme...

JUDITH.

Ah! parlons-en de ton amour!

MICHEL.

Oui, quand on aime une femme, de l'entendre vanter et exalter sans cesse les gens qui sont le plus différents de soi, car tu n'y as mis aucune discrétion, aucun ménagement.

JUDITH.

Tant pis pour toi, si la comparaison n'a pas été à ton avantage... il fallait leur ressembler.

MICHEL.

Leur ressembler, le ciel m'en préserve !

JUDITH.

Tant pis pour toi, il ne fallait pas te montrer inférieur... Eh bien ! oui, je les aime mieux que toi ; je les trouve cent fois, dix mille fois plus intelligents et plus agréables que toi ; oui, tu me les as fait aimer avec leurs défauts et avec leurs tares... C'est mon peuple, c'est ma race, je l'aime sans réserves ! Je n'ai qu'un regret, c'est de m'en être éloignée un moment. Ah ! Dieu ! si c'était à refaire !

MICHEL.

Il faudra bien pourtant que tout ce monde-là désapprenne le chemin de ma maison !...

JUDITH.

Tu as la prétention de m'empêcher de recevoir mes amis ? Alors, tu préfères sans doute que j'aille chez eux ? Tu ne vas pas m'enfermer ici, j'imagine ?... Vivre en tête-à-tête avec toi ?... Ah ! bien, merci, ce serait gai. Mais je reçois bien tes amis, moi !

MICHEL.

Tu n'en reçois pas beaucoup, ils ne viennent plus.

JUDITH.

J'en reçois encore trop... quand ce ne serait que ce petit jésuite de Trévières... tes amis et tes parents, ton vieil imbécile d'oncle, ce raté, et ta gourgandine de sœur !

MICHEL.

Je te défends...

JUDITH.

Je recevrai ici qui me plaira, je te prie de le croire.

MICHEL.

En tout cas, il y en a un que tu ne recevras pas, je t'en réponds, c'est ton Vowenberg !

JUDITH.

Nous verrons. Tout ça, parce qu'il a dit que ton soldat de frère faisait un métier d'imbécile... il a eu raison!

MICHEL.

Pas plus que ton banquier de frère ne fait un métier de voleur!

JUDITH.

Ah! prends garde, Michel, prends garde! J'ai déjà quitté un homme avec lequel je ne pouvais pas m'entendre. Je l'ai quitté parce qu'il détestait ceux de ma race, parce qu'il voulait m'imposer ses façons de voir et de comprendre, ou plutôt de ne rien voir et de ne rien comprendre! Je n'admettrai pas davantage que tu veuilles m'imposer les tiennes, que tu prétendes exercer une domination sur mes idées qui sont à moi, entends-tu, à moi, ni un contrôle, quel qu'il soit, sur mes amitiés. Ça, je ne l'admettrai jamais!... jamais! ou plutôt, je m'en irai...

MICHEL.

Judith! voyons, Judith! ne crie pas comme ça... Qu'est-ce que tu as?... Je t'en prie... calme-toi... j'ai été plus loin que je ne voulais... Mes paroles ont dépassé ma pensée...

Il tâche à la calmer, à la reprendre.

JUDITH.

C'est trop facile à dire... (Et dans une crise de colère toujours croissante, elle ne cesse de crier.) Non, non, c'est trop tard, c'est trop tard!... Je m'en irai!... Je m'en irai.

Jusqu'à ce qu'elle tombe évanouie sur un canapé. — A ce moment le domestique entre.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Lazare Hœndelssohn!

MICHEL, à genoux, auprès de Judith.

Faites-le entrer. Dites à Léontine d'apporter de l'éther.

SCÈNE IV

MICHEL, JUDITH, évanouie, LAZARE.

LAZARE.

Bonjour, Michel!... Qu'y a-t-il donc?... Judith est malade?

MICHEL.

Oui... nous avons eu une discussion très vive, elle s'est mise en colère...

LAZARE.

Ah! ah!

Cependant Léontine a apporté de l'éther.

MICHEL, prenant le flacon d'éther qu'il fait respirer à Judith.

Je l'ai déjà vue ainsi deux ou trois fois, ce ne sera rien... La première fois, j'ai cru qu'elle allait mourir... C'était effrayant! Elle est tellement nerveuse... Oh! ce ne sera rien... tout à l'heure, elle va revenir à elle...

JUDITH, sentant Michel auprès d'elle.

Non... non... pas toi... va-t'en!

MICHEL.

Elle va mieux... mais il est préférable qu'elle ne me voie pas, quand elle ouvrira les yeux. Je m'en vais... Je vais embrasser mes enfants que leur grand'mère m'a amenés à côté, au Luxembourg, je ne serai pas longtemps. Restez auprès d'elle... vous avez beaucoup d'influence sur elle... vous lui parlerez... vous la calmerez... je reviens tout de suite... je serai dans mon cabinet... vous m'appellerez...

LAZARE.

Oui... oui... vous pouvez être tranquille... comptez sur moi!...

Michel sort. Pendant ce dialogue entre Lazare et Michel, Léontine est restée auprès de Judith.

SCÈNE V

LAZARE, JUDITH.

Au bout de quelques secondes, Judith ouvre les yeux, et aperçoit Lazare.

JUDITH, *faiblement.*

C'est vous, Lazare. Depuis quand êtes-vous là?

LAZARE.

Je suis entré dans le moment que vous étiez évanouie.

JUDITH.

Et Michel, où est-il?

LAZARE.

Il est sorti... Il est allé voir ses enfants et m'a prié de rester auprès de vous jusqu'à ce qu'il revienne... Voyons, qu'y a-t-il?

JUDITH, *à la femme de chambre.*

Merci, Léontine. (*Elle lui fait signe qu'elle n'a plus besoin d'elle et, quand Léontine est sortie :*) Je viens d'avoir une discussion des plus violentes avec Michel.

LAZARE.

Oui, je sais... mais à quel propos?

JUDITH, *comme épuisée.*

A propos d'une scène ridicule qu'il a faite à Vowenberg qui déjeunait ici... Il s'est permis de le mettre à la porte. A-t-on idée de ces façons-là! C'est à croire qu'il est devenu fou.

LAZARE.

Vous me surprenez... Michel n'est pas un homme violent; il a fallu des raisons sérieuses, graves, pour l'amener à un acte pareil.

JUDITH

Oh! des raisons sérieuses! Il n'a pas besoin de ça.

LAZARE.

Enfin, comment ça est-il venu?

JUDITH.

Vowenberg a dit contre le militarisme des choses qui ont eu le malheur de déplaire à Michel.

LAZARE.

En quels termes les a-t-il dites? Je connais son langage habituel... Il me semble l'entendre. Michel n'a peut-être pas tout à fait tort...

JUDITH.

Comment! vous excusez Michel? Pourtant, Vowenberg est des nôtres.

LAZARE.

Je sais bien; c'est un grand malheur pour nous que des gens comme lui soient des nôtres. Il y a des moments où, moi-même, il me rendrait antisémite.

JUDITH.

Je ne vous dis pas; mais, non content de l'avoir mis à la porte, Michel a la prétention de m'empêcher de voir mes amis. Alors, j'ai pris une colère folle...

LAZARE.

Je vois ce qui s'est passé : vous étiez nerveux tous les deux et vous vous êtes dit des choses blessantes.

JUDITH.

Irréparables!

LAZARE.

Oh! irréparables... Ce qu'on dit dans ces moments-là ne compte pas.

JUDITH.

C'est dans ces moments-là, au contraire, que l'on dit

bien tout ce qu'on pense et rien que ce qu'on pense. De telles discussions deviennent entre nous de plus en plus fréquentes et, à chaque fois, nous nous découvrons plus distants l'un de l'autre, plus hostiles l'un à l'autre. Cette vie-là n'est plus possible... D'abord, je n'aime plus Michel!

LAZARE.

Ne dites donc pas ça... vous n'en savez rien... Vous êtes dans un tel état de surexcitation...

JUDITH.

Non, non, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis aperçue, et lui sent bien que je ne l'aime plus... Après une discussion comme celle de tout à l'heure, comment en douterait-il?... Nous n'avons pas une idée commune... nous ne parlons pas la même langue : nous sommes deux étrangers en face l'un de l'autre.

LAZARE

Oui, deux étrangers.

JUDITH.

Il sait quel élan, venu des profondeurs de mon être, me porte vers ceux de ma race. Peut-être devine-t-il obscurément que j'en ai choisi un. Alors, il est inquiet, irritable, jaloux... dans tout juif, il voit un rival. Il est jaloux de Vowenberg, il est jaloux de tout et de tous et, naturellement, il n'est pas jaloux du seul homme dont il aurait lieu de l'être! (Un silence; elle regarde fixement Lazare qui détourne son regard.) Enfin! ne parlons pas de tout ça... quand vous êtes là, j'oublie tout... Je suis si heureuse de vous voir, que ce bonheur-là efface tout le reste... J'oublie, je suis très heureuse! (Elle pleure.) Je vous demande pardon.

LAZARE, lui prenant la main.

Ma pauvre petite Judith, vous êtes encore toute vibrante de cette discussion... Allons, pleurez, pleurez, ça vous fait du bien.

JUDITH, dans les larmes.

Mais non, mais non, ça ne me fait pas de bien ; vous, vous surtout, Lazare, ne me donnez donc pas des consolations aussi banales. Ça ne me fait pas de bien, ça me fait du mal, au contraire... Ce n'est pas cette scène de tout à l'heure... ça m'est bien égal... Je pleure parce que je suis malheureuse, parce que je souffre, parce que je vois bien que je me suis trompée, que j'ai gâché ma vie... parce que... parce que j'ai des accès de désespoir fou, quand je songe que vous m'avez aimée autrefois et que je n'ai pas voulu devenir votre femme... et que j'ai passé à côté du bonheur !...

LAZARE.

Pourquoi parlez-vous de ça, Judith ?... Je ne vous en ai jamais reparlé, moi.

Il ne lui tient plus la main

JUDITH.

Je sais bien, vous ne m'en avez jamais reparlé... Je vous demande pardon, mais il y a des moments où le cœur déborde et où les secrets se répandent qu'on voulait tenir cachés au plus profond de soi... Ce n'est pas ma faute... Pourquoi êtes-vous revenu dans ma vie ?... Car c'est vous qui êtes revenu... Et puis, vous m'avez témoigné tant d'intérêt, une si tendre affection... vous venez souvent ici... vous passez de longues heures auprès de moi... Alors, j'ai bien pu croire, espérer que vous-même...

LAZARE.

Vous ne devez pas dire ça, Judith, il ne faut pas que, sur un tel sujet, il y ait un malentendu entre nous... Ne me faites pas regretter d'être venu souvent ici, puisque vous avez pu attribuer à un autre sentiment que l'amitié la fréquence de mes visites... Je viens, parce que je passe auprès de vous des heures claires et qui me font oublier bien des tristesses. Je vous parle des idées qui me passionnent, car elles vous passionnent aussi...

C'est une joie rare et délicieuse de causer avec vous, Judith... vous êtes très intelligente et vous avez un des cerveaux les plus intéressants que je connaisse.

JUDITH.

Ah! toujours mon intelligence et mon cerveau!... Mais j'ai un cœur aussi, Lazare, et c'est de tout ce cœur-là que je vous aime!...

LAZARE.

Judith! Judith! taisez-vous!

JUDITH.

Oui, je vous aime. Hélas! j'ai été indifférente autrefois, coquette peut-être, cruelle même; j'étais trop jeune pour comprendre quel homme supérieur vous étiez et vers quelles hauteurs sereines vous m'auriez emmenée. Mais, depuis, j'ai vécu, et en vous seul j'ai reconnu mon seul maître.

LAZARE.

Ah! Judith, pourquoi me troubler par cet aveu qui fait revivre soudain en moi le passé, toute ma jeunesse, mon espérance et mon désir?... Vous pleurez, vos larmes inondent mon cœur et je ne puis vous consoler. Michel est mon ami.

JUDITH.

Je ne l'aime plus... je suis prête à le quitter!

LAZARE.

Et quand bien même?... Que ferais-je de vous? Je vous respecte trop pour faire de vous ma maîtresse...

JUDITH.

Ah! ne me respectez pas trop... Vous avez eu des maîtresses pourtant! Vous m'avez aimée et vous m'aimeriez encore, je le sens, je le jure!

LAZARE.

Je vous ai aimée comme celle dont on veut faire sa compagne fidèle, sa femme... mais depuis...

JUDITH.

Mais depuis... Ah! parlez!... Je vous en supplie, pas de restrictions, maintenant, je peux tout entendre!

LAZARE.

Depuis, vous avez fait un long séjour parmi les étrangers.

JUDITH.

Parmi les étrangers... Je comprends, c'est notre race que vous respectez en moi, en ne me jugeant plus digne d'être votre femme.

LAZARE.

Oui, pour que notre race soit la plus forte, il faut aussi qu'elle soit la plus pure!... D'ailleurs, l'œuvre à laquelle je me suis consacré m'interdit de mêler une femme à ma vie.

JUDITH.

Pourtant, si cette femme n'avait d'autre ambition que de se consacrer tout entière à cette œuvre, d'être auprès de vous une compagne, une amie. Il y a des mariages spirituels, de tels unions ont existé.

LAZARE.

Vous vous exaltez. Mais vous êtes jeune, séduisante et très femme, Judith. Pourquoi vivre dans les dangers d'une continuelle tentation, ou, alors, succomber? Le monde ne croirait pas à la pureté de cette union.

JUDITH.

Alors, vous me refusez même ça, et vous me parlez de l'opinion du monde. Ah! j'expie chèrement la faute d'avoir été sans expérience! De toutes parts, je me heurte à des préjugés et contre une morale qui n'est pas la mienne; c'est au nom de cette morale que vous me désespérez, que vous m'humiliez... et vous vous vengez cruellement de mon dédain de jadis!

LAZARE.

Oh! Judith! Comment une telle pensée peut-elle entrer dans votre esprit?... Comprenez-moi bien; je ne me venge pas... Devant votre douleur et votre sincérité, un tel sentiment de ma part serait bien peu généreux. Il me faut au contraire beaucoup de courage pour vous parler comme je le fais... beaucoup de courage, croyez-moi... désormais, je ne pourrai même plus être votre ami.

JUDITH.

Ne dites pas ça, Lazare, ne dites pas ça! Il faut que vous restiez mon ami. Je ne vous parlerai plus jamais de tout cela, je vous le promets; mais restez mon ami, ou alors, vous m'abandonneriez dans une détresse effroyable... et je serais capable de tout. C'est vrai, j'ai le cœur désemparé, l'âme obscurcie... tout s'écroule autour de moi, tout s'écroule, je ne sais plus où je vais... je ne sais plus... ne m'abandonnez pas... venez à mon secours... éclairez-moi... de vous seul, j'accepte un conseil, une direction!...

LAZARE.

Ah! ma pauvre petite Judith!... C'est affreux! Quel conseil voulez-vous que je vous donne? Vous devez rester avec Michel.

JUDITH.

Je ne l'aime plus, je ne peux plus l'aimer... au nom de quelle morale encore dois-je rester avec lui?

LAZARE.

C'est pour vous qu'il a quitté sa femme et ses enfants et, par là, il est votre créancier. C'est une traite qu'il a tirée moralement sur vous. Et puis, il vous aime.

JUDITH.

Il m'aime!... il m'aime, (Désignant le groupe de Rodin.) tenez, comme l'homme qui est sur cette cheminée et qui s'accroche désespérément à cette femme.

LAZARE.

Je le plains.

JUDITH.

Écoutez!

LAZARE.

Quoi donc?

JUDITH.

Je l'entends qui rentre, et la pensée de le revoir tout à l'heure m'est insupportable. Il va me demander pardon... et nous nous réconcilierons, sans que je lui aie dit que je l'aime... et il se contentera de cette réconciliation.

LAZARE.

Il attend à côté, pauvre homme! Il avait tant de peine! Voulez-vous que je l'appelle?

JUDITH, avec un geste de déoouragement.

Si vous voulez! (Lazare se dirige vers la porte du cabinet de Michel.) Mais attendez, j'ai quelque chose à vous demander... Savez-vous si le ministère est formé?

LAZARE, un peu surpris.

Pas encore, mais ce n'est qu'une affaire de vingt-quatre heures, deux jours au plus. Pourquoi me demandez-vous ça?

JUDITH.

Sagelier sera président du Conseil?

LAZARE.

Très probablement, pourquoi?

JUDITH.

Vowenberg voudrait être attaché à son cabinet.

LAZARE.

Vowenberg?

JUDITH.

Oui... Sagelier, je crois, n'a rien à vous refuser.

LAZARE.

Je ne crois pas.

JUDITH.

Alors, il faut lui recommander Vowenberg. Vous me le promettez?

LAZARE.

Je vous le promets.

JUDITH.

Ne perdez pas de temps, allez le voir en sortant d'ici. N'en parlez pas à Michel, c'est inutile, avec sa jalousie, et après ce qui s'est passé tantôt...

LAZARE.

C'est entendu!

Il se dirige vers le cabinet de Michel. Le rideau tombe.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Huit jours après. Le cabinet de travail de Michel. — Au lever du rideau, Michel, assis devant sa table, est en train d'écrire. Un orgue de barbarie moud, dans la rue, des airs tristes qui, par cette matinée de printemps, entrent par la fenêtre ouverte; Michel se lève, jette une pièce de monnaie et ferme la fenêtre. L'orgue va jouer plus loin. Un domestique entre.

SCÈNE PREMIÈRE

MICHEL, UN DOMESTIQUE, SUZANNE.

LE DOMESTIQUE, remettant une carte à Michel.

Cette dame voudrait absolument parler à Monsieur.

MICHEL, très surpris.

C'est bien... faites-la entrer.

Quelques secondes, puis Suzanne entre.

SUZANNE.

Bonjour, Michel.

MICHEL.

Bonjour, Suzanne. (Un long silence.) Mais je vous demande pardon... asseyez-vous... je vous demande pardon... je suis très...

SUZANNE.

Oui, vous êtes étonné de me voir ici. Depuis deux ans que nous sommes séparés, c'est la première fois que nous sommes en face l'un de l'autre. Mais vous devez bien penser qu'il m'a fallu un motif grave pour me présenter dans cette maison, à cette heure matinale, au risque de rencontrer...

MICHEL.

Vous ne la rencontrerez pas, elle est sortie...

SUZANNE.

Je viens de chez mon avoué... il m'a dit que vous vous opposiez à ce que j'emmène mes enfants. Est-ce vrai?

MICHEL.

Oui, c'est vrai.

SUZANNE.

Alors, je suis accourue comme une folle, sans réfléchir à ce que ma visite pouvait avoir d'extraordinaire. Aussi bien, ces événements sont loin... il me semble que nous pouvons causer très amicalement et, depuis notre séparation, vous avez toujours fait preuve de conciliation et de générosité, vous vous êtes toujours montré très juste, chaque fois qu'il s'est agi des enfants... C'est ce qui m'a encouragée à faire auprès de vous cette démarche. Certes, je n'ignorais pas que le fait de me remarier pouvait apporter des modifications dans les arrangements pris jusqu'ici en ce qui les concerne. Vous pouviez les voir deux fois par semaine chez leurs grands-parents... vous aviez le droit d'exiger la continuation de ces visites... C'est votre droit absolu. Pourtant, je ne croyais pas que vous en useriez.

MICHEL.

Pourquoi? Vous voulez vous remarier... rien de

mieux... rien de mieux... Mais vous épousez un homme qui demeure très loin, au fond d'une province... vous avez l'intention, je le sais, de vivre la plus grande partie de l'année, huit mois au moins, à la campagne. Voyons, Suzanne, vous n'avez pourtant pas la prétention d'emmener les enfants là-bas, en Meurthe-et-Moselle, de me séparer d'eux pendant huit mois?

SUZANNE.

Hélas! une mère a toutes les prétentions.

MICHEL.

Je sais bien, mais réfléchissez un peu... vous me demandez là un sacrifice difficile.

SUZANNE.

Ah! je ne me le dissimule pas... Pourtant, si vous aviez consenti ce sacrifice, j'aurais su le reconnaître... Par exemple, vous les auriez eus plus longtemps aux vacances... vous auriez pu les voir quand vous auriez voulu... j'étais disposée à faire les concessions les plus larges.

MICHEL.

Je n'en doute pas... mais je n'en profiterais pas de ces concessions. Vous allez demeurer à Nomény. On ne va pas à Nomény comme on va à Asnières. Si votre futur mari a des terres à faire valoir en Lorraine, moi, j'ai mes occupations à Paris. Alors, où, quand, comment verrais-je mes enfants? Deux ou trois fois par an. Sans compter qu'à une telle distance et à de tels intervalles, je n'aurais plus aucune influence, aucune direction sur eux. Autant dire que je m'en sépare complètement, que je renonce à leur affection, à leur tendresse et que je consens à n'être bientôt plus pour eux qu'un étranger.

SUZANNE.

Oh!

MICHEL.

Mais oui... un étranger! D'abord, qui s'occupera de

leurs études? A la rigueur, vous pouvez diriger celles de votre fille; mais mon fils, Raymond, va avoir douze ans; son éducation devient une chose sérieuse et qu'il m'appartient à moi aussi de surveiller.

SUZANNE.

Vous pourrez toujours suivre les grandes lignes de cette éducation. Pour le reste, M. de Paruel est un homme très intelligent, très instruit et je le crois capable...

MICHEL.

C'est possible, mais M. de Paruel s'intéressera-t-il à vos enfants, et d'abord, les aimera-t-il? Il ne sera que leur beau-père après tout.

SUZANNE.

C'est un homme très bon et d'un grand cœur... S'il ne devait pas les aimer, vous pensez bien que ne songerais même pas à ce mariage. D'ailleurs, les enfants, qui ont un instinct sûr et qui ne se trompe pas, l'aiment déjà...

MICHEL.

Comme un père! Ah! voilà la phrase que j'attendais.

SUZANNE.

Je ne l'ai pas dite.

MICHEL.

Eh bien, c'est ce que je ne veux pas. M. de Paruel a toutes les qualités de l'esprit et du cœur, c'est entendu. Mais vous pouvez avoir d'autres enfants avec lui... avez-vous songé à ça? Alors que deviendront les miens? Ils seront sacrifiés... parbleu! C'est toujours la même chose.

SUZANNE.

Je vous demande pardon... je serai là.

MICHEL.

Ah! vous serez là... vous serez là... Non, non, c'est impossible. (On frappe.) Entrez! (Le domestique paraît.) Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE.

C'est M. Trévières.

MICHEL.

Eh bien, vous l'avez fait entrer au salon?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

MICHEL.

C'est bien. Priez-le d'attendre.

Le domestique sort.

SUZANNE, se levant.

Votre décision est irrévocable... vous ne voulez pas que je les emmène?

MICHEL, presque durement.

Non.

SUZANNE.

Et vous demanderez que Marguerite et Raymond soient mis en pension à Paris ou près de Paris?

MICHEL.

Puisqu'ils en ont l'âge, c'est probablement ce qu'un tribunal décidera.

SUZANNE.

Ce serait bien cruel pour ces pauvres petits qui ne m'ont jamais quittée... et puis, ils sont d'une telle sensibilité!... ce sont des êtres si délicats. Pour eux plus que pour d'autres, l'internat serait une chose douloureuse. Combien de fois vous ai-je entendu dire que les enfants devaient être élevés dans la famille, dans la douce chaleur des caresses.

MICHEL.

Je ne vous dis pas le contraire; mais puisqu'il n'y a pas d'autre solution.

SUZANNE.

Si, il y en a une...

MICHEL.

Laquelle?

SUZANNE.

C'est que je ne me remarie pas... C'est sans doute ce que vous voulez. Je pouvais refaire ma vie que vous avez défaite de la façon que vous savez; vous m'en empêchez, soit, mais vous cessez d'être juste en prétendant exercer votre droit.

MICHEL.

Il ne s'agit pas d'exercer un droit, comprenez-moi bien. Je ne vous empêche pas de vous remarier... seulement, vous choisissez un homme qui habite la Lorraine... pourquoi pas l'Amérique!

SUZANNE.

J'ai choisi un homme qui m'aime sincèrement, et dont le caractère m'offre toutes les garanties de fidélité, de sécurité, dont j'ai besoin. Ils n'ont pas manqué, ceux qui s'offraient à me consoler, sans m'épouser. Si je n'avais pas été une honnête femme, si j'avais pris un amant, à Paris, auprès de vous, avec un peu d'habileté et d'hypocrisie, je serais restée digne de la garde et de l'éducation de mes enfants, n'est-ce pas? Oui, je pouvais être une amante, une courtisane même, je ne peux pas être une épouse. Je n'ai pas trente ans, les hommes me disent que je suis belle; j'en rencontre un qui m'aime assez pour me donner son nom et me consacrer sa vie; mais si je veux qu'on me laisse mes enfants et ne pas déchoir de mes prérogatives de mère, je dois renoncer à être une femme... C'est très bien.

MICHEL.

Vous me mettez dans une situation épouvantable; c'est vrai, j'ai l'air d'un bourreau.

SUZANNE.

Cette situation-là, c'est vous qui l'avez créée.

MICHEL.

Parce que j'ai eu des torts autrefois, ce n'est pas une raison pour que je fasse aujourd'hui toutes les concessions. Vous ne voulez pas vous séparer de vos enfants, moi non plus... je suis leur père autant que vous êtes leur mère!

SUZANNE.

Non, pas autant; car moi, même au prix de mon bonheur, encore aujourd'hui, je ne veux pas les quitter, tandis que vous, vous les avez abandonnés. Lorsque vous êtes parti, il y a deux ans, votre paternité était moins exigeante.

MICHEL.

Si je suis parti, c'est parce que vous m'avez chassé... rappelez-vous, c'est vous-même qui m'avez ouvert la porte.

SUZANNE.

Oui, toute grande, je me rappelle; mais il n'y avait que ça à faire. Je venais de découvrir les lettres de cette femme, vous m'aviez avoué, vous m'aviez crié que vous l'aimiez. J'ai compris que vous ne pouviez pas vous passer d'elle; vous étiez sous l'empire d'une véritable incantation.

MICHEL.

Et vous, vous étiez sous l'empire d'un orgueil exaspéré!

SUZANNE.

Oui, je sais bien, on a dit que j'étais une orgueilleuse; on n'a vu que mon orgueil, mais on n'a pas vu mes larmes, on n'a pas entendu mes sanglots et mes cris de désespoir; car je peux bien vous le dire maintenant, j'ai souffert par vous autant que peut souffrir une créature humaine. Ah! oui, je peux parler de la douleur, j'en ai connu toutes les phases. J'en ai connu la période instinctive, presque animale, et qui n'est pas la plus effrayante, je vous assure. Le jour de votre départ,

j'ai cru que je deviendrais folle. D'autres jours qui ont suivi, dans un besoin fiévreux de mouvement, je marchais à travers la campagne, je marchais jusqu'à ce que je tombe par terre, épuisée, étendue contre la terre comme une bête blessée, avec le seul espoir de mourir.

MICHEL, très ému.

Suzanne!

SUZANNE.

Et puis, j'ai été malade : pendant quatre mois, entre la vie et la mort...

MICHEL.

Oui, oui, je sais.

SUZANNE.

Et puis ma douleur est devenue consciente, lucide, contemplative, profonde; c'est la période la plus poignante... elle dure longtemps, longtemps!... Voyez-vous, rien qu'à évoquer ces heures sombres, je suis prise d'effroi. Je me demande comment je suis là devant vous, comment j'ai la force de vous en parler. Ah! Michel, malgré tout le mal que vous m'avez fait, je ne vous souhaite pas...

Elle pleure doucement.

MICHEL.

Suzanne, ma chère Suzanne, ma pauvre Suzanne, c'est affreux!

SUZANNE.

Et puis le temps accomplit son œuvre; il faut l'aider et avoir la volonté d'oublier. Ah! ça ne se fait pas tout de suite : on traverse encore des crises aiguës; mais c'est comme ces mauvais rêves qui vous deviennent familiers et pour ainsi dire mécaniques. Vous savez, quand on rêve que quelqu'un veut vous jeter dans un précipice; on s'accroche à lui, on lutte désespérément, jusqu'à ce que, dans son sommeil, à force d'avoir eu ce cauchemar, on se dise : « Laisse-toi donc tomber, puisque tu te réveilleras dans ton lit! » et, en effet, on se

réveille dans la vie, dans les mille occupations journalières, dans l'affection de quelques amis, dans la tendresse de ses enfants. Ceux-là étaient ma grande consolation, mon cher devoir, ma seule raison de vivre. Mais ne parlez pas toujours de mon orgueil... J'ai souffert, Michel, je vous assure, et pourtant il paraît que ce n'est pas assez.

MICHEL.

Suzanne, oubliez ce que je vous ai dit tout à l'heure; vous avez raison, j'étais injuste et je n'ai pas le droit de vous empêcher d'être heureuse. Emmenez vos enfants... emmenez-les... ils vous appartiennent, et c'est de tout mon cœur et sans arrière-pensée que je vous fais ce sacrifice.

SUZANNE.

Je vous remercie, Michel.

MICHEL.

Ne me remerciez pas, c'est une dette que je paie.

SUZANNE.

Oui, une dette. En venant ici, j'avais une grande foi dans votre esprit de justice et dans votre bonté. Si vous m'aviez refusé ce que je vous demandais, c'eût été une suprême désillusion. J'ai cru autrefois que je ne pourrais jamais vous pardonner; mais aujourd'hui, et pour ce que vous venez de faire, je vous pardonne.

Elle lui tend la main.

MICHEL.

Alors, vous allez être heureuse maintenant?

SUZANNE.

Je l'espère... j'aurai une vie tranquille... à la campagne... C'est la vie qui me convient. J'ai toujours eu un peu une âme de fermière, moi. Je me rends bien compte que j'étais trop simple pour vous... je ne suis pas assez... comment dirais-je? assez inquiétante; disons le mot, je ne suis pas une cérébrale.

MICHEL.

Ah! Suzanne, soyez généreuse, ne m'accablez pas. Vous savez bien que vous avez la plus belle intelligence : l'intelligence du cœur.

SUZANNE, *souriant.*

Allons... allons... ne prononcez pas de mots irréparables. Maintenant, je m'en vais... je m'en vais... il faut que je m'en aille. D'abord, il y a quelqu'un qui vous attend. Au revoir, Michel.

MICHEL.

Je vous accompagne.

Il la reconduit. Quelques secondes, puis il rentre dans son cabinet avec Trévières.

SCÈNE II

MICHEL, TRÉVIÈRES, puis JUDITH.

MICHEL.

Excusez-moi de vous avoir fait attendre.

TRÉVIÈRES.

C'est moi qui vous demande pardon de vous déranger, mais j'ai à vous parler.

MICHEL.

Voyons, de quoi s'agit-il?

TRÉVIÈRES.

Eh bien, voilà, c'est très délicat... il m'arrive une chose assez surprenante... je voulais d'abord vous écrire; mais il m'a paru préférable de venir vous trouver. Je vous avais demandé, il y a quelques jours, de parler pour moi à Sagelier qui est votre ami, de me

faire attacher à son cabinet. Vous m'avez dit depuis que vous aviez effectivement vu Sagelier et que, sur votre recommandation, il vous avait paru très bien disposé en ma faveur. Vous avez même ajouté que vous considériez la chose comme faite.

MICHEL.

Oui. Eh bien?

TRÉVIÈRES.

Eh bien, vous savez qui est nommé à ce poste d'attaché?

MICHEL.

Non.

TRÉVIÈRES.

Vowenberg.

MICHEL.

Vowenberg?

TRÉVIÈRES.

Réellement, vous ne le saviez pas?

MICHEL.

C'est la première nouvelle.

TRÉVIÈRES.

Pourtant, une personne qui vous touche de très près s'est employée pour lui dans cette affaire.

MICHEL.

Je ne comprends pas du tout... de quelle personne voulez-vous parler?

TRÉVIÈRES.

Mais de votre... mais de votre amie... enfin de Mme Fuchsyani.

MICHEL.

Judith! Vous prétendez que Judith...

TRÉVIÈRES.

Je ne prétends pas, monsieur Aubier, j'en suis certain. Non seulement Mme Fuchsyani a fait agir Lazare

Hœndelssohn, mais elle a écrit elle-même au ministre une lettre dans laquelle, au nom d'anciennes relations amicales, elle le priait de s'intéresser à Vowenberg et de le prendre auprès de lui.

MICHEL.

Je serais bien étonné que Mme Fuchsyani eût écrit une telle lettre à mon insu. Vous avez vu cette lettre, Trévières?

TRÉVIÈRES.

Oui, monsieur Aubier, je l'ai vue.

MICHEL.

Ah!

Un silence.

TRÉVIÈRES.

Mme Fuchsyani ne savait peut-être pas que vous vous intéressiez à moi pour cette place?

MICHEL.

Si, elle le savait.

TRÉVIÈRES.

Ah!

MICHEL.

Mon cher ami, tout cela est extrêmement pénible... je vous fais toutes mes excuses et, comme je comprends dans quel état d'esprit vous êtes venu me trouver, j'ajoute à ces excuses ma parole d'honneur que j'ignorais absolument cette démarche de Mme Fuchsyani. Je vous en donne ma parole d'honneur.

TRÉVIÈRES.

Oh! monsieur Aubier, de vous à moi, une parole d'honneur est inutile... vous me l'affirmez, ça suffit.

MICHEL.

Oui, ça doit suffire.

TRÉVIÈRES.

Monsieur Aubier, je suis désolé... je vous ai fait de la peine, je n'aurais pas dû vous dire...

MICHEL.

Si, si, mon cher enfant, vous avez bien fait... il fallait me dire, au contraire... il vaut mieux que je sache. Seulement, vous avez eu tort de douter de moi. Si vous aviez un peu réfléchi, comment auriez-vous pensé qu'après avoir mis, l'autre jour, Vowenberg à la porte de chez moi, après m'être battu avec lui, j'allais tout à coup m'intéresser à ses affaires, au point de vous trahir, vous pour qui j'ai de l'affection et avec qui je m'étais engagé?

TRÉVIÈRES.

En effet, cela me semblait bien étrange de la part d'un homme comme vous... Mais, quelquefois, malgré soi, on subit des influences...

MICHEL.

Non, mon cher ami, quand il s'agit d'une parole donnée, aucune influence...

A ce moment, Judith entre; elle vient du dehors; elle est en costume du matin, son chapeau sur la tête, ombrelle claire, etc...

JUDITH.

Bonjour, Michel. J'entre comme ça. Je savais que tu n'étais qu'avec Trévières. (A Trévières.) Bonjour, Trévières.

TRÉVIÈRES

Bonjour, madame.

JUDITH.

Vous m'excusez?

TRÉVIÈRES.

Comment donc! où en serions-nous, chère madame, si l'on se gênait avec des amis?

JUDITH.

En effet... vous avez peut-être encore à causer avec Michel?

TRÉVIÈRES.

Non, non, nous avions fini... justement, je m'en allais. Au revoir, madame.

JUDITH.

Au revoir, Trévières.

Il sort. Michel l'accompagne. Judith, restée seule, tout en enlevant son chapeau, aperçoit la carte de Suzanne. Michel rentre.

SCENE III

MICHEL, JUDITH.

JUDITH, lui tendant la carte de Suzanne.

Elle est donc venue?

MICHEL.

Oui.

JUDITH.

Quand ça est-elle venue?

MICHEL.

Tout à l'heure.

JUDITH.

C'est charmant, nous aurions pu nous rencontrer dans l'escalier. Que venait-elle donc faire ici?

MICHEL.

Elle venait me parler au sujet des enfants.

JUDITH.

Elle a un avoué.

MICHEL.

Oui, mais c'est une question difficile à traiter par l'intermédiaire des avoués.

JUDITH.

Elle les emmène.

MICHEL.

Oui.

JUDITH.

C'est que tu le veux bien. Enfin, ça te regarde... mais n'aie pas l'air de m'en vouloir.

MICHEL.

Tu avais donc écrit à Sagelier pour lui recommander Vowenberg.

JUDITH.

Oui... je lui ai écrit...

MICHEL.

Je trouve incroyable que tu aies fait ça.

JUDITH.

Pourquoi?

MICHEL.

Pourquoi! tu me demandes pourquoi? Comment, moi je te dis tout, je n'ai rien de caché pour toi, je te mets au courant de tout ce que je fais, tu savais parfaitement que je m'occupais de... de... de... (Il ne trouve pas le nom. Avec un geste d'impatience.) Ah!

JUDITH.

Trévières.

MICHEL.

Oui, de Trévières, pour cette place. Et toi, pendant ce temps-là, sans rien me dire, tu manœuvrais pour la faire obtenir à Vowenberg! Tu ne trouves pas ça inouï?

JUDITH.

Non... tu avais ton protégé, j'avais le mien. N'a-t-il pas été convenu que nous gardions chacun nos amis? Je ne comprends pas que tu te mettes dans un état pareil pour une chose aussi insignifiante.

MICHEL.

Insignifiante! tu trouves ça insignifiant, toi?

JUDITH.

Dame, il ne s'agit pas de la vie d'un homme après tout : il s'agit d'un poste d'attaché, et encore ce n'est pas pour toi.

MICHEL.

Mais, j'aurais préféré cent fois que ce fût pour moi; comprends donc que je suis personnellement atteint. Dans quelle situation cela me met-il vis-à-vis de Trévières? J'ai été obligé de lui faire des excuses...

JUDITH.

Tu es bien bon.

MICHEL.

Et j'ai eu beau lui donner ma parole d'honneur que j'ignorais ta lettre à Sagelier, je ne suis pas certain qu'il soit parti convaincu.

JUDITH.

Que Trévières croie donc ce qu'il voudra, il ne m'intéresse guère.

MICHEL.

Mais, en revanche, Vowenberg t'intéresse trop. Il faut même que tu aies des motifs bien puissants, pour intervenir de cette façon en faveur d'un homme qui est mon ennemi déclaré et que tu sais me haïr. Pourquoi as-tu fait ça? Tu l'aimes, il est ton amant... quoi? Réponds.

JUDITH.

Mais non, mais non, c'est insensé ce que tu dis. Quel rapport ça a-t-il?

MICHEL.

Alors, qu'y a-t-il donc entre vous, pour que tu n'aies pas reculé devant cette trahison?

JUDITH.

Michel!

MICHEL.

Mais oui, cette trahison... Il n'y a pas d'autre mot.

Qu'y a-t-il entre vous? Je ne sais pas..... je cherche... voyons, explique-moi... tu ne vas pourtant pas me dire encore que c'est parce qu'il est juif.

JUDITH.

Mais si...

MICHEL.

Ah! toujours!

JUDITH.

Mais si, tu ne dois pas chercher ailleurs la signification de ce que j'ai fait. (Lentement et comme à elle-même.) Oui, du jour où j'ai vu à Jérusalem, priant devant les ruines du Temple, ce lamentable troupeau de mes coreligionnaires que les persécutions avaient chassés du pays où ils étaient nés, je me suis juré à moi-même qu'en toute occasion et de toutes mes forces, je servirais ceux de ma race, que je les servirais afin qu'ils deviennent les plus forts, et que nous ne revoyions plus les temps abominables, les temps des lois d'exception, de la rouelle, des ghettos et des bûchers! Ne juge donc pas mon acte à travers tes antipathies et ta jalousie, et laisse certaines choses en dehors des personnalités. A ce compte-là, est-ce que Lazare Hœndelssohn aime Vowenberg? Il le trouve insupportable, odieux, et pourtant, dans cette circonstance, il s'est employé aussi pour lui.

MICHEL.

Oui, vous vous tenez étroitement!

JUDITH.

Faites-en donc autant! au lieu de gémir et de récriminer sans cesse. On dirait que vous ne pouvez pas vous défendre... vous êtes les plus nombreux pourtant. Cette solidarité, vous devriez nous l'envier et tâcher de l'imiter; mais vous faites tout le contraire. Sagelier aussi t'a trahi dans cette affaire : Sagelier est ton camarade d'enfance, ton ami de jeunesse; et pourtant, il a

préféré être agréable à Lazare Hœndelssohn dont il a besoin, tout en sachant que Trévières est un garçon honorable, tandis que Vowenberg!...

MICHEL.

Eh bien, moi, malgré tout ce que tu me dis, je n'admire pas une solidarité qui, de ton propre aveu, s'étend aux gens les moins estimables. Que ce soit Trévières ou Vowenberg qui soit attaché au cabinet du ministre, ça ne changera pas la face du monde, c'est évident; aussi, ce n'est pas de la quantité des conséquences que je m'alarme, mais c'est la qualité, comprends-tu, la qualité de ton procédé qui m'épouvante. Tu as beau proclamer le sentiment qui t'a fait agir....

JUDITH.

Certainement, je m'en glorifie.

MICHEL.

Alors, pourquoi t'es-tu cachée? Pourquoi ne m'as-tu pas averti de ce que tu faisais? Au moins la lutte eût été loyale, égale. Mais, voilà, dans une telle lutte, tu n'aurais pas été sûre de vaincre, et quand on entreprend quelque chose, il faut mettre toutes les chances de son côté, n'est-ce pas? L'important, c'est de réussir, de réussir quand même, par n'importe quel moyen. Il faut faire tout ce qu'on peut pour avoir tout ce qu'on peut, et le succès justifie tout. En effet, contre l'application de ces théories, nous ne savons pas nous défendre. D'ailleurs, je ne sais même pas pourquoi je te dis tout ça; nous n'avons pas la même conception de la vie : nous ne jugeons pas les mêmes choses avec les mêmes états de conscience. Cela éclate dans tout ce que tu dis et dans tout ce que tu fais, et c'est très grave.

JUDITH.

Oui, c'est très grave, Michel. Je ne veux pas me mettre en colère; je suis lasse de toutes ces discussions; celle-ci sera la dernière, je te le jure. Écoute-moi, et

surtout, comprends-moi bien. Oui, il y a entre nous des froissements et des heurts perpétuels; mais, sois juste, ce n'est pas ma faute, à moi seule. Rappelle-toi, dans les premiers temps de notre amour, comme nous étions en parfaite communion d'idées! Rappelle-toi nos conversations ardentes, passionnées et si douces pourtant, là-bas, à Jérusalem; alors tu voulais être un homme libre, sans préjugés. Mais à peine étions-nous rentrés à Paris que tu as été pris de je ne sais quelle peur. Comme ces pauvres malades qui ne peuvent pas traverser les grandes places, et dont une force invincible cloue les pieds au seuil des espaces, tu n'as pas voulu traverser à mes côtés, et la main dans la main, les grandes places de joie et de lumière!

MICHEL.

Ce que tu appelles des préjugés, ce sont mes croyances, opposées aux tiennes : elles affirment que, pour chacun, le culte de sa personnalité, le besoin de bonheur et l'ardeur de vivre ont pour limites le droit et la souffrance des autres. Oui, quand nous étions loin, là-bas, à Jérusalem, j'ai pu tout oublier dans l'enivrement de l'amour, mais cet amour était empoisonné dans sa source, et pour traverser librement les grandes places de joie et de lumière, il faut avoir une conscience tranquille. Quant aux êtres qui vivent exaspérément leur vie, sans s'inquiéter des désastres qu'ils sèment autour d'eux, ceux-là, quand ils sont jeunes, comme toi, peuvent bien croire, un moment, qu'ils marchent dans la joie et la lumière; mais ils entreront bientôt dans le délire et dans la nuit.

JUDITH.

Oui, je sais, ce sont tes idées. Il aurait fallu que ton amour fût plus fort que tout. Alors, j'ai perdu peu à peu la force et le goût de te convaincre. Oui, il y a entre nous des dissentiments qui te blessent et t'irritent; oui, j'ai tous les défauts de ma race, mais crois-tu donc n'avoir que les qualités de la tienne? Et pourtant, si tu

m'avais aimée comme je voulais être aimée, ces dissentiments, je me serais efforcée, de toute ma volonté et de tout mon amour, à les faire disparaître, tandis qu'ils se sont exaspérés, au contraire, au contact de ton inquiétant remords. Aujourd'hui, je suis à bout de forces : je ne veux plus vivre dans le mensonge; il faut que je te dise la douloureuse vérité... je ne t'aime plus, Michel, je ne t'aime plus!

Elle pleure silencieusement. Un long silence. Puis elle se lève, et avec des gestes lents, prend son chapeau qu'elle met sur sa tête.

MICHEL.

Qu'est-ce que tu fais?

JUDITH.

Je m'en vais... je m'en vais... il faut nous séparer... je reprends ma liberté.

MICHEL.

Ainsi, pour toi, j'aurai quitté mes enfants... bientôt on va m'en priver encore davantage, bientôt un étranger me remplacera auprès d'eux... et c'est ce moment-là que tu choisis pour t'en aller, pour me laisser seul, pour m'abandonner, sans inquiétude du vide que tu laisses et de ma vie que tu auras perdue.

JUDITH.

Hélas! Michel, je choisis le moment où tout me prouve que nos existences ne doivent plus être mêlées. Crois-tu que ce soit de gaîté de cœur que je m'en aille? Tu ne vois donc pas mes larmes?

MICHEL.

Tu ne vois donc pas les miennes?

JUDITH.

Certes, la mort de notre amour est une chose désolante; mais son agonie a été plus désolante encore... et nous ne devons pas la prolonger... tu sais bien qu'on n'aime pas par devoir.

MICHEL.

Oui, j'aurais dû prévoir qu'avec tes idées, un jour tu trouverais aussi simple de me dire : « Je ne t'aime plus », que tu as trouvé simple, il y a deux ans, de le dire à M. de Chouzé.

JUDITH.

Comme tu l'as dit à ta femme.

MICHEL.

Parce que je t'aimais.

JUDITH.

Parce que tu croyais m'aimer.

MICHEL.

Ah! je comprends... tu en aimes un autre. C'est pour ça que tu me quittes. Ah! malheureuse, qui donc vas-tu retrouver?

Il la prend rudement par les poignets.

JUDITH.

Qu'importe le nom que je te jetterais! Oui, tu dis bien, malheureuse! Celui que j'aime ne m'aime pas, et c'est à cause de toi, je l'ai bien compris, que je ne peux pas être à lui. Que ta jalousie se rassure... je n'irai pas le retrouver. Non, c'est pour moi-même que je veux ma liberté; mais tu es l'obstacle à mon bonheur. Va, ne souhaite pas que je reste auprès de toi, car bientôt je te haïrais et, alors, ce serait affreux, Michel, ce serait affreux!... Et tu ne retiendras pourtant pas de force ni par pitié une femme qui s'ennuie ici, de cet ennui déprimant, mortel que tu as connu autrefois. Oui, j'ai besoin de respirer, car j'étouffe ici, j'étouffe dans cette liaison comme tu étouffais autrefois dans ton mariage. Et quelle pauvre chose demeurerait à tes côtés qu'un être dont la pensée et le cœur ne seraient plus là! Laisse-moi partir, laisse-moi partir.

MICHEL.

Où iras-tu?

JUDITH.

Je n'en sais rien... j'ai besoin de m'en aller loin, bien loin... je suis lasse de l'amour, de la vie, de tout; j'ai besoin d'être seule, comprends-tu, seule? Voyager, m'instruire, être indépendante! surtout, c'était mon rêve quand j'étais jeune fille : les premiers vœux sont peut-être les vœux éternels. Mais ne gardons pas de cette séparation un souvenir désespéré... ne nous quittons pas comme deux ennemis... donne-moi la main, Michel, veux-tu?

Elle lui tend la main.

MICHEL, lui donnant la main.

Oh! je ne suis pas ton ennemi... Adieu, Judith, va donc vers tes destinées!

JUDITH.

Adieu, Michel.

Elle se dirige lentement vers la porte, sans détourner la tête. Michel la regarde, immobile.

RIDEAU.



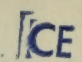
TABLE

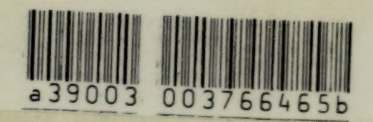
B — 7239. — Libr.-Impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

CHOIX DE PIÈCES

BATAILLE (HENRY). **L'Enchantement; Maman Colibri**.......... 3 fr. 50
— **Le Masque; La Marche nuptiale**.......................... 3 fr. 50
— **Résurrection**. Drame en 5 actes.......................... 3 fr. 50
BERNSTEIN (HENRY). **Joujou**. Comédie en 3 actes.................. 3 fr. 50
— **Le Bercail**. Comédie en 3 actes.......................... 3 fr. 50
— **La Rafale**. Pièce en 3 actes.......................... 3 fr. 50
— **Le Voleur**. Pièce en 3 actes.......................... 3 fr. 50
— **Israël**. Pièce en 3 actes.......................... 3 fr. 50
BERTON (PIERRE). **La Rencontre**. Pièce en 4 actes.................. 3 fr. 50
BOIS (A. DU). **L'Aristocrate** (*Lord Byron*). Poème dramatique en 4 actes. 3 fr. 50
CAPUS (ALFRED). **Les Maris de Léontine**. Comédie en 3 actes...... 3 fr. 50
— **La Veine**. Comédie en 4 actes.......................... 3 fr. 50
— **Les Deux Ecoles**. Comédie en 4 actes.......................... 3 fr. 50
— **La Châtelaine**. Comédie en 4 actes.......................... 3 fr. 50
— **Notre Jeunesse**. Comédie en 4 actes.......................... 3 fr. 50
— **Les Deux Hommes**. Pièce en 4 actes.......................... 3 fr. 50
— **L'Oiseau blessé**. Comédie en 4 actes.......................... 3 fr. 50
CAPUS (A.) et DESCAVES (L.). **L'Attentat**. Pièce en 3 actes.......... 3 fr. 50
CROISSET (F. DE). **Le Bonheur, Mesdames!** Comédie en 4 actes. 3 fr. 50
DONNAY (MAURICE). **Théâtre complet**. Tomes I, II, III et IV, chacun.. 3 fr. 50
DONNAY (M.) et DESCAVES (L.). **Oiseaux de passage**. 4 actes.... 3 fr. 50
DUVAL (G.) et ROUX (X.). **Le Chant du Cygne**. Comédie en 3 actes. 3 fr. 50
FAUCHOIS (RENÉ). **Beethoven**. Pièce en 3 actes, en vers.............. 3 fr. 50
GANDILLOT (LÉON). **Vers l'amour**. Pièce en 5 actes.................. 3 fr. 50
KISTEMAECKERS (H.) et DELARD (E.). **La Rivale**. Pièce en 4 actes. 3 fr. 50
MAETERLINCK. **Monna Vanna**. Pièce en 3 actes.......................... 2 fr. »
— **Joyzelle**. Pièce en 5 actes.......................... 3 fr. 50
— **L'Oiseau bleu** Féerie en 5 actes et 10 tableaux.................. 2 fr. 50
MAGRE (MAURICE) et GAILHARD (ANDRÉ). **La Fille du Soleil**. Tragédie lyrique en 3 actes (Poème et partition).......................... 3 fr. 50
MENDÈS (CATULLE). **Médée**. Tragédie en 3 actes, en vers.............. 3 fr. 50
— **Scarron**. Comédie tragique en 5 actes, en vers.................. 3 fr. 50
— **Glatigny**. Drame funambulesque en 5 actes et 6 tableaux, en vers... 3 fr. 50
— **Sainte Thérèse**. Pièce en 5 actes et 6 tableaux, en vers.......... 3 fr. 50
— **L'Impératrice**. Pièce en 3 actes et 6 tableaux.................. 3 fr. 50
— **Théâtre en prose**.......................... 3 fr. 50
— **Théâtre en vers**.......................... 3 fr. 50
MIRBEAU (OCTAVE). **Les Mauvais Bergers**. Pièce en 5 actes....... 3 fr. 50
— **Les Affaires sont les Affaires**. Comédie en 3 actes.......... 3 fr. 50
— **Le Foyer**. Comédie en 3 actes (avec THADÉE NATANSON)............ 3 fr. 50
RICHEPIN (JACQUES). **Cadet-Roussel**. Comédie en 3 actes, en vers... 3 fr. 50
— **Falstaff**. Comédie en 5 actes, en vers.......................... 3 fr. 50
— **La Marjolaine**. Pièce en 5 actes, en vers.......................... 3 fr. 50
RICHEPIN (JEAN). **Par le Glaive**. Edition in-8.......................... 4 fr. »
— **La Glu**. Drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-8.............. 4 fr. »
— **Monsieur Scapin**. Comédie en 3 actes, en vers. Edition in-8...... 4 fr. »
— **Vers la Joie**. Conte bleu en 5 actes, en vers. Edition in-8.......... 4 fr. »
— **Le Chemineau**. Drame en 5 actes, en vers. Edition in-8.......... 4 fr. »
— **La Martyre**. Drame en 5 actes, en vers.......................... 3 fr. 50
— **Don Quichotte**. Drame héroï-comique en 3 parties et 8 tableaux, en vers 3 fr. 50
RICHEPIN (JEAN) et CAIN (HENRI). **La Belle au bois dormant**. Féerie lyrique en 14 tableaux, en vers.......................... 3 fr. 50
ROSTAND (EDMOND). **Les Romanesques**. Comédie en 3 actes, en vers. 3 fr. 50
— **La Princesse Lointaine**. Pièce en 4 actes, en vers.............. 2 fr. »
— **La Samaritaine**. Evangile en 3 tableaux, en vers.................. 3 fr. 50
— **Cyrano de Bergerac**. Comédie en 5 actes, en vers.................. 3 fr. 50
— **L'Aiglon**. Comédie en 6 actes, en vers.......................... 3 fr. 50
WOLFF (PIERRE). **L'Age d'aimer**. Comédie en 4 actes.................. 3 fr. 50
— **Le Ruisseau**. Comédie en 3 actes.......................... 3 fr. 50
— **Le Lys**. Pièce en 4 actes (avec GASTON LEROUX).................. 3 fr 50

14436. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.




a39003 003766465b

